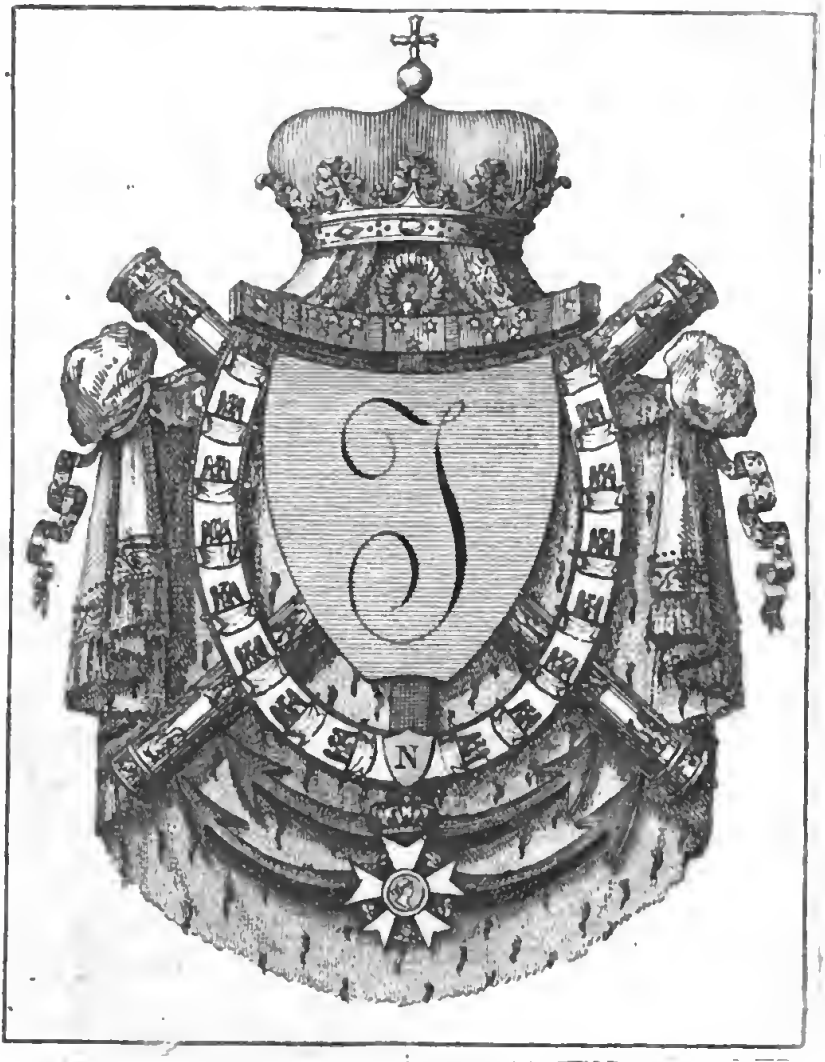
7967



Palat VII 2

ÉLISE DUMÉNIL,

PAR

MARIE DE COMARRIEU,

M^se^. DE MONTALEMBERT.

TOME SIXIEME.

ÉLISE DUMÉNIL,

PAR

MARIE DE COMARRIEU,

M^se. DE MONTALEMBERT.

TOME SIXIÈME.

A PARIS,

CHEZ GIGUET ET CIE, IMPRIMEURS-LIBRAIRES,

RUE DES BONS-ENFANS, N°. 6, PRÈS CELLE BAILLIF.

1801. — 9.

ÉLISE DUMÉNIL.

LETTRE CLXV.

FERDINAND A ALFRED.

Montauban, le 25 juillet 17..

Par la date de ma lettre, tu vois, mon cher Alfred, que je me suis éloigné de toi; et cela au moment peut-être où tu avois le plus de besoin que je m'en rapprochasse. Tes deux lettres m'ont été renvoyées ici; j'apprends à-la-fois le danger dans lequel a été ton père, et son rétablissement; mais dans la cruelle déraison qui lui fait préférer les plaisirs de la ville aux bienfaits de la campagne dont l'air seroit plus sain pour lui, dans son imprudence de te retenir à

Bordeaux, je vois aussi tous les dangers qu'il te fait courir; et si mon devoir ne me retenoit pas ici où j'ai été envoyé en détachement, je partirois à l'instant pour Bordeaux.

Je ne puis lire, sans que mon amitié s'en épouvante, les détails que tu me fais sur la vie que tu mènes, et sur les gens que tu vois. Au nom de tous les sentimens que mon cœur t'a voués, mon cher Alfred, je t'en conjure, retourne promptement au château de Key !.. il vaut mieux mille fois déplaire aujourd'hui à ton père qu'à M. Duménil. Quand tu seras marié, tu pourras mener la vie que tu voudras, et satisfaire à toutes les folies de ton père, sans courir le risque de compromettre ton bonheur.

Vraiment je ne m'étonne plus si madame de Grandval ne répond pas à mes lettres; elle a bien autre chose à faire ! En m'apprenant sa nouvelle demeure, tu me dévoiles son secret; certes, il lui faut un motif bien puissant, pour qu'elle se soit abusée à ce point sur l'indécence de sa conduite. Avec

une passion moins désordonnée, elle se seroit apperçue sans doute, que l'on pouvoit deviner la véritable cause de son séjour à l'hôtel de Boransac; elle auroit pensé qu'on ne l'attribueroit jamais à son amitié pour ton père. On sait bien que la saine amitié n'inspire pas d'actions inconséquentes; la violence de l'amour que tu inspires à la Présidente, explique clairement la cause de son étourderie.

Je ne te félicite pas d'une conquête aussi tenace; le tort qu'elle peut te faire, détourne ma pensée de toutes plaisanteries à ce sujet, et même du sentiment de jalousie que tu pourrois m'inspirer. C'est pour toi seul et au nom sacré d'Elise, que je t'engage à t'éloigner de cette syrène; je frémis en songeant que M. Duménil pourroit découvrir la manière dont tu passes ton tems. Cependant, si la crainte de te compromettre n'étoit pas capable d'effrayer ton amour, j'offriroi alors la considération de mon intérêt personnel à ton amitié. N'apperçoit-elle donc pas que la conduite de

madame de Grandval vis-à-vis de nous deux est si peu délicate, qu'après avoir été amant passionné, elle m'expose à devenir ennemi implacable?

Que le ciel permette que cette lettre ne te trouve plus à Bordeaux où pourtant je vais l'adresser! Que fait Elise? Je ne reçois point de nouvelles de ma sœur, je suis inquiet de ton amie; rassure-moi en m'apprenant que tu es retourné auprès d'elle, et qu'elle ignore la conduite de madame de Grandval.

Je ne pourrai point assister à ton mariage; du moins je me flatte qu'il ne sera pas assez retardé pour que j'aie la possibilité de m'y trouver. Les affaires du régiment exigent ma présence; je ne pourrois dans ce moment demander de congé, mais lorsque je retournerai à Libourne, je suis bien sûr de l'obtenir pour aller te féliciter sur ton bonheur qui, je l'espère, sera assuré à cette époque. Je t'en conjure, hâte-toi de partir de Bordeaux; et si ma lettre t'y trouve encore, qu'elle te détermine à fuir une femme trop

coupable. Oui, je jure de ne lui pardonner jamais si elle cause ton malheur; déjà toutes mes illusions s'affoiblissent à la vue du danger que tu coures. Pour toi, pour elle, et pour moi, je te supplie de quitter promptement la maison paternelle.

Adieu, mon ami.

LETTRE CLXVI.

L'ABBÉ AIMERY A MADAME DE PRESSANGE.

Bordeaux, le 26 juillet 17..

Où êtes-vous, Madame? quel génie infernal a retardé votre retour! depuis la nuit du 24, nuit qui devoit terminer toutes nos inquiétudes, je n'ai eu aucun repos. Le plus affreux malheur est venu détruire toutes mes espérances : je ne sais ce qu'Alfred est devenu. Eh! vous n'arrivez pas! vous seule qui peut-être encore pourriez nous tirer de

l'abîme où nous sommes tombés, vous ne paroissez pas ! je ne reçois aucune réponse aux lettres que je n'ai cessé de vous écrire. Qui peut donc vous arrêter ? enfin j'espère que celle-ci vous parviendra ; vous ne la lirez pas sans frémir : vous courrez nuit et jour pour franchir l'espace qui vous sépare de nous.

Lorsque je vous écrivis qu'Alfred décidé à partir pour Key..., attendoit pour désobéir à son père l'instant de son sommeil, je ne croyois pas, Madame, être au moment où devoient s'anéantir toutes nos espérances ! Cette nuit, la dernière du péril que courroit Alfred, me paroissoit la moins dangereuse pour lui, par la sécurité que madame de Grandval prenoit dans les complaisances d'Alfred. De son côté étant déterminé à se rendre le seul arbitre de son sort, Alfred ne ménageoit ni les attentions, ni la flatterie pour mieux tromper l'ennemi de son repos, et pouvoir plus facilement éloigner une surveillance nuisible à ses projets. Plein de sécurité, plaçant ma confiance

dans la conduite et les sentimens d'Alfred, je me couchai, ayant l'espoir d'un heureux réveil. Marc étoit chargé de venir m'avertir au moment où les joueurs, étant retirés, M. le Comte et madame de Grandval, chacun dans leur appartement, nous laisseroient la liberté de partir. Dégagé de tous soins, je m'endormis; Dieux, quel réveil! j'en frémis encore; et je ne sais si ma tête troublée me permettra de vous faire le récit funeste des évènemens de cette cruelle nuit.

Le jour commençoit à paroître, lorsqu'une grande rumeur dans la maison, les cris d'une femme, et la voix de monsieur le Comte qui paroissoit disputer vivement, me réveillèrent en sursaut; j'accourus à la hâte.

Madame de Grandval échevelée, tenoit Alfred dans ses bras, elle se jeta au-devant de moi. « Gardez-vous de le laisser sortir, me dit-elle, attendez mon retour, sa vie en dépend. » D'un autre côté, la garde qui paroissoit être venue au bruit, s'étoit emparée du vicomte de Valserre qui crioit à la

perfidie, et sembloit menacer le Comte et son fils. La garde, à la sollicitation de madame de Grandval, entraîna le Vicomte hors de la maison; madame de Grandval sortit aussi : je ne savois quel étoit son dessein. Je pris Alfred par le bras, et malgré les efforts qu'il fit à son tour pour m'échapper, je l'entraînai dans sa chambre, où je m'enfermai avec lui. Je ne sais si le comte de Boransac s'apperçut que je m'emparois de son fils, mais il sortit presqu'en même-tems que le Vicomte et madame de Grandval. Alfred et moi, nous restâmes seuls dans la maison.

Ce fut alors qu'il fallut me contraindre pour appaiser Alfred, et tâcher de tirer de lui quelques éclaircissemens; il ne parloit que de vengeance; il vouloit m'échapper; et ma force pour le retenir eût été vaine, si l'habitude de la persuasion n'eût repris sur lui son empire. Je lui parlai en père; je lui promis en ami de m'unir à lui dès qu'il m'auroit instruit de la cause de tout ce désordre; je lui promis de l'aider à venger

son honneur, qui me paroissoit blessé; mais rien ne pouvant l'appaiser, je lui parlai d'Elise : à ce nom si cher, ses larmes coulèrent, il se calma, et fut aussi empressé de me raconter ce qui pouvoit servir à sa justification, que je l'étois de l'apprendre.

« Vous m'avez laissé assis, me dit-il, entre madame de Grandval et le vicomte de Valserre. Le jeu s'animoit. Rempli de mon projet, j'étois distrait; et je m'occupois peu de la perte ou du gain. Madame de Grandval qui étoit de moitié avec moi, s'apperçut de mes distractions, elle me blâma d'abord avec douceur; l'humeur ensuite s'en mêla; elle se plaignit hautement de ma manière de jouer; et le nom d'Elise, qu'au milieu de ses reproches, elle prononça assez bas, pour que moi seul je pusse l'entendre, me fit tressaillir. Je craignis de me trahir, je craignis qu'elle n'eût lu dans ma pensée, que ses soupçons n'excitassent sa surveillance, et que m'obsédant jusqu'au dernier moment, elle ne trouvât le moyen de m'empêcher de

partir. Je me déterminai donc à la tromper, pour lui ôter la pensée de me nuire. La joie que me donnoit l'espoir de mon prompt départ, se peignit bientôt sur ma figure; mes yeux s'animèrent, et ceux de la Présidente ne tardèrent pas à me prouver que de son côté aussi l'espérance venoit de lui sourire. Son genou s'approcha du mien; je fis un mouvement contraire; je poussai le Vicomte : il se fâcha; mes excuses l'appaisèrent; mais je remarquai son regard qui me parut insolent. Cependant je pensai à Elise, et je détournai les yeux afin de me résigner plus facilement à la patience. Je ne réfléchissois pas à l'amour que je supposois au Vicomte pour madame de Grandval, et je continuai de travailler à la tromper sur le motif de mes distractions.

» Tant de soins m'empêchoient de songer au Vicomte, dont l'humeur alloit toujours en croissant. Un coup douteux occupa bientôt tous les joueurs. Chacun prit parti. Il étoit question d'une somme assez considérable, madame de Grandval se rangea

de mon côté; de moitié avec moi, sa décision pouvoit paroître sans valeur; mais le Vicomte, sous un autre point de vue y attacha une grande importance. La dispute s'échauffa; chacun cria, et les personnalités s'en mêlèrent. Le Vicomte chercha à me piquer d'une manière trop prononcée pour que je pusse m'y méprendre. Je ne pus supporter son insolence. Tout le monde se mêla de notre querelle que l'on ne fit qu'aigrir, et qui causa un tumulte épouvantable. Ce bruit attira la garde qui dans ce moment passoit sous les fenêtres du salon: elle força la porte et entra: sa présence qui donnoit à la maison de mon père l'air d'un tripot, doubla ma rage; et sans madame de Grandval, qui se jeta entre le Vicomte et moi, à l'instant même nous eussions vidé notre querelle. Vous avez paru, vous m'avez entraîné; j'ignore ce que madme de Grandval, mon père et le Vicomte, sont devenus. Hélas! dites-moi, suis-je coupable? Je sens tout mon malheur: mais il faut que je me venge. Elise m'est plus

chère que la vie; cependant l'honneur parle; je ne puis écouter que sa voix. »

Alfred achevoit à peine un discours dont j'étois accablé, lorsque nous entendîmes une voiture. Bientôt on frappa à la porte de sa chambre. Un garde de la connétablie se présenta, ordonna à Alfred de le suivre, et me défendit de sortir de la maison. Etonné d'une défense qui me sembloit devoir passer ses pouvoirs, je fus quelques heures à réfléchir si en effet je devois m'y soumettre; mais enfin l'ordre qui me rendoit la liberté me fut envoyé en bonne forme. Je ne pus douter que notre malheureuse affaire ne fût le résultat d'une intrigue abominable, et je frémis pour sa conclusion.

Je sortis aussitôt. Je ne savois de quel côté tourner mes pas. Je ne rencontrai personne à qui je pusse demander des nouvelles d'Alfred. Malgré mon mépris pour la Présidente, et la certitude qu'elle seule étoit la cause de nos malheurs, je me déterminai à passer chez elle. On me refusa la porte : je m'y attendois. J'insistai, mais

vainement ; je demandai si elle étoit à la ville ; on me répondit qu'elle n'étoit pas chez elle ; et cette même réponse fut faite à toutes mes questions. Je rentrai désespéré.

Le fidèle Marc aussi malheureux que moi, avoit perdu la trace de son maître. Nous passâmes la journée à faire des informations. Je me déterminai à aller chez le vicomte de Valserre. Il étoit sorti, me dit-on. J'y retournai une seconde fois, il n'étoit pas encore rentré ; et Marc ne pouvant rien découvrir, rentra à l'hôtel au moment où la fatigue me forçoit à prendre quelque repos.

Hier, nous nous remîmes en campagne, Marc et moi. J'allai de si grand matin chez le Vicomte, que je le trouvai ; mais je n'en tirai aucun éclaircissement qui pût me satisfaire, et j'eus à supporter toute sa mauvaise humeur et toute son insolence. Il avoit été conduit avec peu d'égards au corps-de-garde, me dit-il. Il me parla de madame de Grandval et d'Alfred dans les termes

les plus bas et les plus insultans. Il fallut supporter cent propos pareils, tenus devant le garde de la connétablie, dont la présence ne lui en imposoit pas. « Madame de Grandval, tremblante pour les jours d'Alfred, nous a fait donner des gardes, ajouta-t-il; mais son favori Alfred a du moins été traité avec honneur. Quant à moi, j'ai été conduit par des soldats du guet qui m'ont quitté seulement lorsque Monsieur, dit-il (en montrant son garde) est venu veiller sur mes actions. Vous concevez, monsieur l'Abbé, que si j'ai eu les premiers torts, la manière dont j'ai été traité dans cette affaire, rend mes adversaires plus blâmables que moi; mais tôt ou tard, je me vengerai; voilà de quoi vous pouvez être certain. »

Après avoir laissé le Vicomte exhaler sa colère, je remplis mon ministère en lui parlant comme je le devois; il m'interrompit, en me disant que de tout mon discours, il n'approuvoit que mes réflexions sur madame de Grandval; qu'en effet elle ne mé-

ritoit pas que deux braves gens se coupassent la gorge pour elle; mais que l'amour qu'elle lui avoit inspiré, avoit égaré sa tête; que sa jalousie contre Alfred avoit éloigné dans les premiers momens toutes sages réflexions; que si cependant madame de Grandval ne s'étoit pas conduite d'une manière aussi indécente, les choses auroient pu se pacifier; mais qu'il n'étoit plus tems.

Je lui demandai ce qu'étoit devenu Alfred. « Je l'ignore, me répondit-il; madame de Grandval le tient caché, ainsi que le Comte de Boransac. Je sais qu'elle a fait des démarches à la connétablie, pour que notre affaire fût traînée en longueur; mais elle n'y gagnera rien. Je crois Alfred homme d'honneur; et quant à elle, tôt ou tard, elle se repentira de la manière dont elle s'est conduite avec moi. »

Je le questionai sur le séjour de madame de Grandval. « Elle est encore ici, me répondit-il; mais vos démarches envers elle ne vous mèneront à rien. Personne ne saura où elle a envoyé Alfred qui, je crois, a quitté la ville avec son père. » Je voulus sa-

voir si elle resteroit long-tems encore, sans aller rejoindre messieurs de Boransac. « Cela me regarde, me dit le Vicomte, nous avons un procès à terminer entr'elle et moi; mais elle le perdra; et dès qu'elle n'aura plus l'espoir d'obtenir ce qu'elle me demande, son impatience de retourner auprès d'Alfred, lui fera prendre bientôt son parti; vous pouvez y compter. »

Vous voyez, Madame, que je ne fus pas plus avancé, pour avoir été chez le Vicomte. Après une conversation qui fut longue, et qui souvent mettoit ma patience à l'épreuve, je quittai M. de Valserre, et je me retirai chez moi. Là, j'attendis Marc, qui ne rentra que vers les deux heures. Il me dit qu'il venoit de rencontrer M. Duménil dans sa voiture, et qu'il étoit accouru pour m'en instruire. Je sortis à l'instant pour me rendre chez M. Duménil, qui venoit, me dit-on, de repartir pour Key.... Il étoit à Bordeaux seulement de la veille. Je me déterminai à lui écrire ou à partir pour Key....; mais je voulus, avant de prendre l'un de ces deux partis, voir le

vicomte de Valserre, pour m'informer si M. Duménil n'avoit pas été chez lui. Cela m'eût éclairci le motif de son voyage à Bordeaux. Je passai chez le Vicomte deux fois dans la soirée, sans le trouver, et ce matin encore je n'ai pas été plus heureux.

Je viens d'écrire à M. Duménil : quelle sera sa réponse ? je tremble d'y penser. Oh ! combien M. le Comte et M. Duménil sont coupables ! Mais je ne dois pas perdre mon tems en réflexions qui ne peuvent rien réparer ; il faut que je transcrive cette longue lettre pour me donner l'espoir qu'elle vous parviendra en l'envoyant aux différentes adresses que nous avons de vous. Je conserve encore dans votre retour une lueur d'espérance ; et lorsque vous serez instruite de ce qui se passe, je ne doute pas que vous n'accouriez à notre secours.

J'ai l'honneur d'être avec respect,

MADAME,

Votre très-humble et obéisssant serviteur.

L'ABBÉ AIMERY.

LETTRE CLXVII.

LE VICOMTE DE VALSERRE A LA PRÉSIDENTE DE GRANDVAL.

Bordeaux, le 27 juillet 17..

Quoi! Madame, vous êtes encore ici? vous n'êtes pas à consoler ce pauvre Alfred? Vous savez combien l'idée de sa petite Elise l'occupe, le tourmente, et toute la magie d'Armide n'est pas employée à endormir, à charmer ses sentimens et sa douleur? Quoi! vous êtes ici? Seroit-ce, Madame, pour avoir vos lettres? Si c'est là votre projet, au nom de Dieu, allez faire le bonheur d'Alfred! Abandonnez ces lettres, le gage, comme la preuve de vos tendres sentimens pour moi; je n'y croirois pas sans elles, et j'ai besoin d'y croire pour ne pas penser que vous m'avez joué.

Vous aviez promis de me sacrifier Alfred: je vous avois promis de brûler vos lettres; mais faites attention, je vous prie, que je comptois tellement sur vous, que j'ai cru devoir les garder toutes, bien sûr qu'un jour livré uniquement à mon amour, vous ne verriez dans mon procédé qu'une preuve de ma confiance, et du prix que je mets à des lettres si chères : il y en a de si tendres, que je suis quelquefois tenté de penser que ma jalousie n'étoit pas fondée. Ah! si cela est, pardon, Madame, de toutes mes impertinences, à l'égard d'une femme comme vous; excusez un homme convaincu plus que jamais des sentimens qu'il vous doit. Allez donc délivrer votre prisonnier; songez que vous ne pouvez retenir plus longtems Alfred écarté du chemin de l'honneur; il faut que notre affaire se termine : vous êtes bien sûre de jouir ensuite du noble plaisir de voir à vos pieds un de nous deux vous offrir l'hommage de son estime, et de tous ses sentimens.

LE VICOMTE DE VALSERRE.

LETTRE CLXVIII.

L'ABBÉ AIMERY A MADAME DE PRESSANGE.

Bordeaux, le 28 juillet 17..

MADAME,

J'ai enfin trouvé le vicomte de Valserre; mes soupçons n'étoient que trop justes. M. Duménil l'a vu: je n'ai point de réponse à ma lettre que j'ai écrite à M. Duménil. Ah! sans doute, les propos du Vicomte lui auront fait une plus vive impression que les détails simples et vrais que je lui ai donnés sur la malheureuse affaire!

Dans ma juste douleur, j'ai eu une discussion assez vive avec M. de Valserre; cependant nous avons fini par causer avec calme; nous en sommes même venus aux

confidences : je lui ai raconté tout ce qui regardoit Alfred et Elise ; je lui ai parlé du tort que leur avoit fait la Présidente, et je lui ai juré qu'assurément Alfred avoit plus de mépris pour le caractère de madame de Grandval, que d'admiration pour sa beauté.

Le Vicomte, entièrement radouci, a voulu me raconter alors ce qui avoit donné lieu à sa jalousie, et me faire connoître la conduite de madame de Grandval. J'ai donc été obligé, Madame, d'écouter des détails peu convenables à mon caractère et à mon état ; mais mon amitié pour Alfred, et mon espérance de faire quelque bien, m'ont fait tout supporter.

M. de Valserre m'a dit qu'après avoir reçu de la Présidente tout l'espoir qu'il pouvoit désirer, le jour fut choisi pour un premier rendez-vous avec elle ; mais la présence d'Alfred détruisit bientôt les espérances du Vicomte, et l'amour de madame de Grandval pour Alfred, plus puissant encore que toutes les raisons qui devoient l'engager à se conduire avec plus de prudence,

l'avoit égaré au point de ne plus se contraindre; que s'il n'avoit pu supporter toutes les avances que madame de Grandval faisoit à Alfred, il avoit encore moins supporté ses plaisanteries sur la jalousie que lui donnoit Alfred, et que l'aventure de la dernière nuit à l'hôtel de Boransac étoit le résultat de la conduite de cette femme coupable.

Le Vicomte me fit voir toutes les lettres que madame de Grandval lui avoit écrites, et les copies de ses réponses; il avoit conservé le tout dans le dessein de s'en venger en envoyant cette correspondance à son mari. J'eus bien de la peine à le faire renoncer à un dessein aussi blâmable; cependant j'en vins à bout; j'avois gagné son amitié en partageant en partie l'offense qu'il avoit reçue, et en lui donnant le conseil de traiter cette affaire avec le mépris qu'elle méritoit, sans se rendre coupable de blâme en perdant une femme qui ne laissoit pas que d'avoir encore des amis puissans. J'obtins de lui tout ce que je voulus; il finit même

par plaindre Alfred de bonne foi ; il me prit amicalement la main, et me dit : « Si Alfred est aussi sage que moi, vous pouvez être sans inquiétude sur le résultat de notre querelle. » Je pense comme vous ; une femme aussi méprisable ne doit pas avoir l'honneur de compromettre deux braves gens ; il faut qu'Alfred réserve son courage pour une plus belle cause.

Vous voyez, Madame, que j'ai réussi à calmer la tête du Vicomte. En remplissant mes devoirs de ministre de paix, j'ai rempli aussi les devoirs de l'amitié. Sans doute Alfred est persuadé que l'honneur exige qu'il aille trouver son adversaire, et j'ai la consolation de savoir qu'il le trouvera disposé à laisser dans l'oubli toute cette misérable aventure, et à en jeter tout le blâme, comme tout le mépris, sur madame de Grandval.

Que ne puis-je terminer aussi heureusement ce qui regarde M. Duménil ! Ah ! Madame, de ce côté-là je crains que tout ne soit perdu ! hâtez-vous donc de revenir,

aidez-nous de vos conseils ; venez détromper M. Duménil. Peut-être est-il encore tems de sauver Alfred.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect,

MADAME,

Votre, etc.

L'ABBÉ AIMERY.

LETTRE CLXIX.

M. DE COULANGES AU PRÉSIDENT DE PIRMONT.

Au château de Key.... le 29 juillet 17..

Je n'ai pu répondre à votre lettre, Monsieur ; depuis que je l'ai reçue, les soins déchirans que j'ai eu à remplir ont occupé tous mes instans. Les malheurs de mon

amie sont à leur comble; je voulois écrire à madame de Pressange pour l'engager à venir promptement; mais j'ai craint que la vivacité de sa tendresse pour Elise, en l'entraînant trop loin, n'irritât M. Duménil, et qu'elle ne nuisît à sa nièce en voulant la servir. Vous êtes inquiet de mon silence; vous voulez des détails sur ce qui se passe ici; vous me le demandez avec instance: puisque vous l'exigez, je vais vous faire partager ma trop juste douleur.

Après nous avoir fait craindre pour sa vie, Elise respire encore; elle commence à reprendre quelques idées suivies; et la force de son caractère reparoît avec sa raison dont l'évènement le plus affreux l'avoit entièrement privée. Elle sommeille en ce moment; son père s'est retiré pour prendre quelque repos; moi qui n'en peux plus goûter, je vais employer le seul moment de calme qu'il y ait eu autour de moi depuis quelques jours, pour vous instruire de tout ce que vous désirez savoir.

Dors, femme angélique! Dors, reprends

des forces pour supporter ta douleur !.... Oh! que n'ai-je pu prévoir !... Rien n'eût pu m'arrêter; non, Monsieur, rien, j'eusse été chercher mon trop heureux et coupable rival; je l'aurois ramené près de mon amie, j'aurois empêché le malheur d'Elise, et mon vœu le plus cher eût été rempli.

Cependant je commence à penser comme M. Duménil, qu'Elise n'eût point été heureuse avec Alfred; il n'a point un caractère décidé, et dans cette occasion, il paroît avoir prouvé que l'amour-propre a trop d'empire sur lui. Au moment d'être le plus heureux des époux, il est le jouet d'une femme méprisable, qu'il devoit connoître tout aussi bien que nous; il ne méritoit point Elise. Hélas ! sans lui pourra-t-elle vivre!..... Que déjà sa douleur m'a fait souffrir !

Je ne sais si dans le trouble continuel où je suis, je pourrai mettre un peu d'ordre dans le récit que j'ai à vous faire. Placé dans le cabinet d'Elise, la porte de sa chambre entr'ouverte me laisse appercevoir la place

où elle repose; les rideaux de son lit ne sont pas fermés; je la vois, elle trouble toutes mes pensées, son sommeil paroît agité; chaque soupir, en sortant de son coeur, alarme et déchire le mien.

Ce fut le 24 vers le soir, que Marc arriva; il remit une lettre à Elise; j'étois avec elle. *Alfred arrive demain*, me dit-elle avec une joie si naïve et si douce, qu'elle porta à mon coeur en même-tems la blessure et le remède. Elle envoya Marc pour donner cette bonne nouvelle à M. Duménil, qui ne se hâta pas de venir féliciter sa fille. Les inquiétudes de cette pauvre petite sur le peu d'empressement de son père, sur le peu d'amitié qu'il avoit pour Alfred, tout ce que lui fit dire la naïveté la plus touchante, me découvrit mille trésors dans cette ame pure. Je la rassurai sur ses craintes, et je lui promis d'employer tous mes soins afin que son père lui tînt sa promesse de la marier le 30 de ce mois.

Le lendemain, dès la pointe du jour, j'entendis du bruit dans l'appartement d'E-

lise, qui est près de la chambre que j'occupe, je me levai avec inquiétude; j'entr'ouvris ma porte, et j'apperçus Elise qui descendoit; je me cachai, et remarquant le côté où elle dirigeoit ses pas, je fus me placer à une des fenêtres du corridor pour la suivre des yeux. Elle traversa la cour, et fut jusqu'au milieu de la grande avenue; là elle s'assit : son dessein, sans doute, étoit de voir arriver Alfred; mais si matin! pauvre petite! Son impatience l'avoit égarée; je restai assez long-tems à l'observer, et voyant qu'elle ne quittoit pas la place qu'elle avoit choisie, je rentrai dans ma chambre, en laissant échapper un pénible soupir.

Environ deux heures s'étoient écoulées, lorsque j'entendis rentrer Elise, et peu d'instans après je l'entendis sortir encore de son appartement. Nous reprîmes tous deux notre même poste; mais cette fois elle resta moins long-tems; je la vis revenir, elle se tournoit souvent pour regarder derrière elle; ensuite elle s'arrêtoit, et por-

toit ses yeux vers le grand chemin; elle faisoit quelques pas, puis s'arrêtoit encore; ses bras étoient croisés, sa tête penchée sur son sein, offroit l'image d'une grande tristesse; elle monta lentement les marches du perron, après s'être encore retournée vers la grande route, elle courut si vîte jusques chez elle, que j'eus à peine le tems de rentrer dans ma chambre, pour qu'elle ne m'apperçût pas.

Au déjeûner, elle avoit un air préoccupé, le moindre bruit la faisoit tressaillir; son père s'éloigna un instant, j'en profitai, pour lui demander si elle étoit malade; ses yeux se remplirent de larmes. « Quel chagrin, lui dis-je, pouvez-vous avoir? Alfred arrive aujourd'hui, et vous devez compter sur mes soins pour déterminer votre père à assurer votre bonheur. — Il ne vient pas! — Qui? — Alfred, me dit-elle; l'heure est passée! » Je la grondai sur son impatience, que je traitai de déraison. « Oh! non, me dit-elle, le sort me réserve quelque coup funeste! Alfred m'écrit que dès

le point du jour il doit s'échapper de la maison paternelle ; il devroit être ici! » Sa tête se pencha d'un air douloureux ; je vis le motif de ses deux promenades du matin ; je m'occupai à ranimer ses espérances, en lui disant tout ce que le plus tendre intérêt pouvoit m'inspirer. *Il ne viendra pas !* me dit-elle, et prononça ce peu de mots avec un accent si déchirant, que je me sentis trop ému pour pouvoir continuer à lui parler.

M. Duménil rentra ; son air soucieux ne disposa aucun de nous à commencer la conversation. Quelques voisins vinrent voir M. Duménil ; je profitai de leur visite pour me retirer ; je n'aurois pas voulu laisser Elise seule avec son père, dans l'état d'accablement où elle étoit.

Lorsque je revins au château, je n'osai demander si Alfred étoit arrivé ; la crainte de voir Elise malheureuse me faisoit partager ses inquiétudes et son impatience. J'entrai dans le salon ; M. Duménil y étoit causant avec quelques personnes qui devoient

dîner avec lui; je ne vis pas Alfred, et la pauvre Elise, appuyée contre une fenêtre, ne se détourna point à mon approche; je la contemplai en silence pendant quelques instans; elle fit un mouvement, me vit, et son regard me peignit le trouble de son cœur. « Il ne viendra pas! Oh! non, non, jamais!..... » En disant cela, un déluge de larmes couvrit sa figure céleste. Je me plaçai devant elle pour que son père ne l'apperçût pas, et je la conjurai de cacher sa douleur, et de conserver l'espérance. « Il est trop tard, me dit-elle, il devroit être ici. O Monsieur! plus d'espoir! Non, jamais, jamais!..... » Je m'éloignai d'elle, mes consolations ne pouvoient qu'aigrir sa douleur; j'espérois de sa fermeté qu'elle sauroit au moins se contraindre. Cependant je ne la perdis point de vue; je la vis tressaillir, lorsque son père dit avec humeur, en regardant à sa montre: « Il est trop tard pour qu'Alfred vienne dîner; nous l'avons assez attendu. » Il sonna et ordonna de servir.

A table, Elise me parut plus intéressante que je ne l'avois encore vue, par la manière dont elle sut se contraindre ; le sourire qu'elle accordoit à ceux qui s'occupoient d'elle, avoit quelque chose de déchirant pour moi, qui connoissoit les efforts qu'elle faisoit sur elle-même. Souvent elle levoit ou baissoit les yeux, pour retenir des larmes prêtes à s'échapper ; sa respiration paroissoit gênée ; elle rougissoit au moindre bruit, et pâlissoit presqu'aussitôt d'une manière à me faire craindre qu'elle ne se trouvât mal. Lorsque nous fûmes sortis de table, je n'osai m'approcher d'elle ; je craignois trop que la moindre marque de mon intérêt n'affoiblît son courage. Je souffrois de la contrainte à laquelle elle étoit condamnée, et j'attendois avec impatience qu'on la laissât seule, persuadé qu'elle souffriroit moins encore de se livrer à sa douleur, que de l'effort qu'elle faisoit pour la cacher. Je ne pouvois penser, hélas ! à quel point seroient cruelles les heures qui devoient suivre et terminer cette pénible journée.

M. Duménil proposa de reconduire une partie du chemin, les voisins qui étoient venus dîner ; sa fille demanda d'en être dispensée. La promenade que nous devions faire n'étoit point du côté de la route de Bordeaux. Je pensai qu'Elise aimoit mieux être libre de suivre le chemin qui pourroit lui faire rencontrer Alfred ; M. Duménil n'insista pas, et nous sortîmes sans Elise.

Lorsque nous rentrâmes le soir, M. Duménil et moi, un homme qui attendoit dans l'anti-chambre lui remit une lettre ; je le laissai, non sans éprouver quelqu'inquiétude sur ce messager extraordinaire ; mais en remarquant que ce n'étoit point un des gens de MM. de Boransac, je me tranquillisai, et je demandai si Elise étoit chez elle. On me dit qu'elle étoit sortie presqu'en même-tems que nous, et qu'elle n'étoit pas encore rentrée ; il faisoit presque nuit. Je m'alarmai de la savoir seule ; et la supposant du côté du grand chemin, je me disposois à l'aller chercher, lorsque monsieur Duménil vint au-devant de moi,

et me força de le suivre dans son cabinet.

« Voyez, me dit-il, si mes craintes étoient mal fondées ; lisez la lettre que je viens de recevoir. » Je pris en tremblant la lettre : elle étoit de la présidente de Grandval, et conçue à-peu-près dans ces termes :

« Je ne sais, Monsieur, si MM. de Boransac vous ont instruit de la malheureuse affaire qui les empêchera de se rendre à Key... pour le 30 ; mais ma tendre amitié pour eux, et l'intérêt que je prends à vous, et à mademoiselle votre fille, m'engagent à vous prier de ne pas vous inquiéter de ce retard. J'ai servi mes amis avec tout le zèle qu'ils sont faits pour m'inspirer ; l'affaire s'arrangera ; dans peu de jours nos inquiétudes seront terminées ; et Alfred pourra partir pour Key... Je vous assure qu'Alfred n'a point eu de tort dans tout ce qui s'est passé ; celui qui jouoit contre lui est le seul coupable. Croyez que les sentimens que m'inspire mademoiselle votre

» fille, doubleroient mon zèle pour MM. de
» Boransac, si la tendre amitié que j'ai
» pour eux depuis long-tems, me permet-
» toit la moindre négligence dans la con-
» duite que j'ai à tenir. Je vous renouvelle
» ma prière de ne point vous inquiéter, et
» je vous engage à ne faire aucune dé-
» marche; je me charge de toutes celles
» qui seront nécessaires pour conduire
» cette affaire à une prompte et heureuse
» conclusion.

» J'ai l'honneur, etc. » .

Après avoir lu la lettre de madame de Grandval, je profitai de son nom seul, pour défendre Alfred. Je pesai sur toutes ses phrases pour en faire sentir à M. Duménil toute la noirceur; et j'employai les plus grands efforts pour le calmer; mais ce fut en vain. *Une querelle prise au jeu!* il n'en falloit pas davantage pour perdre Alfred; et madame de Grandval le savoit bien.

M. Duménil se décida à partir à l'instant pour Bordeaux; ne pouvant l'en empêcher,

je crus qu'il falloit au moins éviter que sa fille ne le vît dans ce premier moment; je me déterminai à aller la chercher, afin qu'en la ramenant par un chemin opposé, j'eusse le tems de la préparer au départ de son père, et empêcher la révolution qu'elle eût éprouvée, si elle l'avoit vu passer sur la route de Bordeaux, ne doutant pas qu'elle n'eût dirigé sa promenade de ce côté.....

.....

J'entends Elise, elle pleure; je n'ose m'approcher d'elle; mais je ne puis rester à la place où je suis. Je vous quitte, Monsieur, en vous promettant de reprendre demain la suite de ma narration; recevez avec bonté l'hommage de mon tendre respect.

LETTRE CLXX.

M. DE COULANGES AU PRÉSIDENT DE PIRMONT.

Au château de Key.. le 30 juillet 17..

A cinq heures du matin.

Il m'est impossible de prendre aucun repos; cependant Elise a des momens plus calmes; mais ce calme apparent cache une impression sinistre. Je suis dans une continuelle inquiétude : que ne puis-je donner ma vie pour sauver la sienne! Si elle pouvoit prendre quelque intérêt à mon attachement pour elle! si elle me connoissoit mieux... Hélas! point d'espérance! Le plus tyrannique amour fera son malheur et le mien!

Levé avec le jour, j'étois tellement livré

à mes réflexions que je ne pouvois me déterminer à prendre la plume. Ce jour même qui devoit unir Elise à son amant, je ne pouvois me déterminer à en employer les premières heures à vous instruire de tous ses malheurs !

Comme je vous le mandai dans ma lettre d'hier, lorsque je vis M. Dumênil prêt à partir pour Bordeaux, je le quittai promptement pour aller chercher sa fille. Je la trouvai, ainsi que je l'avois pensé, sur la route que son père alloit parcourir. Assise sur une petite élévation, Elise avoit le visage tourné vers le grand chemin. Je fis du bruit pour la prévenir, elle tressaillit, et ne se détourna pas ; je passai devant elle, ses yeux se fixèrent sur moi avec un regard si déchirant, qu'instruit comme je l'étois du malheur qu'elle ignoroit encore, je ne pus y résister ; je me jetai à ses genoux, et je la conjurai de reprendre courage. Je lui parlai avec toute la tendresse qu'elle m'inspiroit ; je lui parlai en frère ; j'oubliai mon amour, je ne pus que partager sa douleur.

Elle ne me répondit que par ses larmes, et me suivit sans faire aucune résistance; je pus facilement la tromper sur le chemin que je lui fis prendre; absorbée dans ses idées, elle ne remarquoit rien, n'écoutoit rien; quelquefois seulement elle me regardoit d'un air étonné, et sans qu'elle témoignât avoir rien entendu de ce que je lui disois, elle s'écrioit : « C'en est donc fait! » jamais, jamais je ne reverrai Alfred!.. »

Lorsque nous arrivâmes au château, il étoit nuit close; et, comme je l'avois désiré, nous ne rentrâmes qu'après le départ de M. Duménil dont je n'avois encore osé parler à Elise; elle se retira chez elle; une heure après je la vis accourir avec l'air du plus grand effroi; elle me rencontra à la porte du salon, et me dit : « Au nom du ciel, Monsieur, apprenez-moi ce qui est arrivé! On m'assure à l'instant que mon père est parti; c'est pour Bordeaux, sans doute? » Elle entra dans le salon, se jeta à genoux, et fit une fervente prière, pour demander au ciel qu'il sauvât les jours d'Al-

fred. Fort de son erreur, je me hâtai de la rassurer; tout ce que je lui dis, la calma, et je me hasardai alors à la prévenir qu'une affaire qui retenoit Alfred, avoit obligé M. Duménil de partir. Je crus devoir la tromper en lui disant que, comme elle, je venois de l'apprendre, et qu'en même-tems on m'avoit assuré que tout le monde se portoit bien; elle soupira, et me remercia de ma bonté, de mes attentions, qu'elle n'oubliera jamais, me dit-elle.

Cette soirée fut bien pénible pour moi; obligé de préparer Elise au malheur dont elle ne devoit pas tarder à être instruite, je crus qu'il suffisoit de lui laisser entrevoir son infortune, sans qu'il fût nécessaire d'avoir l'affreux courage de la lui apprendre. Je passai donc une partie du tems à la rassurer et à la plaindre; je partageai ses craintes, j'établis des doutes sur une affaire dont je parus, comme elle, ignorer le sujet, et tout aussitôt je lui présentois des motifs d'espérance pour un plus heureux avenir. Je lui parlai de sa tante, dont j'interprétai

le silence, comme devant annoncer sa prochaine arrivée : en effet madame de Pressange devroit être ici ; et je ne puis concevoir lorsqu'elle n'arrive pas, quelles peuvent être les raisons qui l'empêchent de nous écrire.

Elise me parloit avec confiance, pleuroit devant moi sans se contraindre, écoutoit mes consolations, me savoit gré de partager ses craintes, me témoignoit de la reconnoissance, de l'amitié, et après m'avoir promis de mettre sa confiance dans la bonté divine, et de lui demander la force de se soumettre à ses décrets, cette intéressante fille s'éloigna de moi, en paroissant un peu plus calme que je n'avois osé l'espérer.

Le lendemain, dès qu'elle fut visible, je fus m'informer de sa santé ; sa pâleur, son air défait, me firent juger qu'elle avoit passé une cruelle nuit ; son sourire en me voyant, me fit espérer que ma présence lui étoit plus agréable qu'importune. « Que votre bonheur ne dépend-il de moi, lui dis-je, vous n'auriez rien à désirer ? — Je le crois, Mon-

sieur, je le crois, me répondit-elle; aussi je vous aime comme si vous étiez mon frère. » Mon cœur battit à ce peu de mots prononcés avec une force d'expression qui me fit tressaillir; je fus obligé de m'éloigner un instant pour cacher mon trouble, et je revins presqu'aussitôt jurer à Elise de lui consacrer ma vie.

Nous passâmes toute la matinée à attendre vainement M. Duménil. Je partageois les cruelles impressions qu'éprouvoit la malheureuse Elise; je la quittois quelquefois pour aller loin d'elle reprendre courage; mais je revenois aussitôt pour travailler à ranimer le sien. Je voyois, non sans quelque douceur, que mes soins n'étoient pas infructueux, et que mon intérêt m'acquéroit son amitié et son estime.

L'heure terrible approchoit; Elise et moi, nous nous fixâmes comme par inspiration, et sans pouvoir nous parler, nous exprimâmes par nos tristes regards les craintes que nous donnoit le moment qui pouvoit ramener M. Duménil, et la crainte non

moins forte qu'il ne revînt pas de la journée; car déjà les heures écoulées sans avoir entendu parler de lui, redoubloient les terreurs d'Elise. Je frémissois également de la cause qui retenoit M. Duménil, et de la juste crainte que son retour ne fît perdre à Elise toutes ses espérances.

Nous étions livrés à nos tristes réflexions, Elise et moi, lorsque le bruit d'une voiture nous fit une égale impression. Elise s'approcha de moi : « O Monsieur! me dit-elle, Monsieur, qu'allons-nous apprendre! c'est sûrement la voiture de mon père! oh! de grace, parlez en ma faveur... » Je l'interrompis en lui faisant le serment de sacrifier et mon bonheur et ma vie, pour rendre la paix à son coeur. Elise vouloit que je courusse au-devant de son père; et cependant elle me retenoit comme si j'eusse été son soutien, et qu'en m'éloignant d'elle je lui eusse enlevé sa seule ressource contre l'orage qu'elle redoutoit; enfin je m'arrachai d'auprès d'elle, dans l'espoir de la mieux servir, en prévenant son père qu'elle ignoroit ses malheurs,

et le suppliant de se contraindre, et de ménager au moins la sensibilité de sa malheureuse fille ; mais M. Duménil entra dans le salon à l'instant où j'en sortois.

Laissez-moi respirer un moment, Monsieur, le souvenir de cette cruelle scène trouble toutes mes idées ; j'ai besoin d'un peu de tranquillité pour les rétablir.

A sept heures du matin.

Lorsque M. Duménil entra dans le salon, la sévérité étoit peinte sur son visage ; nous restâmes immobiles à sa vue. J'étois près de lui, Elise tremblante n'avoit pu faire un pas ; il me prit par la main, et s'approcha de sa fille. « Voici, lui dit-il, celui qui sera ton époux, celui qui par ses vertus méritera ton amour et ton estime. Alfred est indigne de tes sentimens, il te sacrifie à une femme méprisable... » Elise jeta un cri perçant qui fit tressaillir son père ; il fut lui-même épouvanté de la cruauté de sa conduite, quand il en vit les funestes effets. L'infortunée étendue sans connoissance sur

le parquet, ne revint à la vie que pour nous faire craindre qu'elle n'eût perdu la raison ; elle ouvrit les yeux d'un air égaré, et se trouvant dans les bras de son père qui s'étoit précipité pour la secourir, elle le prit pour moi, saisit sa main, et lui voyant le visage baigné de pleurs : « Je ne vous en veux pas, lui dit-elle d'une voix altérée ; non ce n'est pas votre faute, si dans son entêtement le père le plus cruel a creusé mon tombeau. S'il m'eût unie à Alfred, j'eusse passé ma vie à le bénir ; il m'a rendu coupable. Oui, c'est lui, c'est sa conduite barbare !..... Oui, Monsieur, c'est par sa faute que je suis criminelle... Le ciel me punit... le ciel est juste ; mon père ne le fut jamais !... Oh ! que l'on me laisse seule ; que l'on s'éloigne de moi !... Monsieur, je vous en supplie, empêchez que mon père ne me voie ; détournez sa vue de la rougeur qui couvre mon front, du désespoir qui déchire mon coeur.... » Elle se tordoit les bras, appeloit la mort à son secours, et maudissoit le jour où son père lui sauva la vie. On l'em-

porta chez elle, dans l'espoir qu'en l'éloignant de nous, elle pourroit reprendre un peu de calme.

M. Duménil, désespéré de l'état de sa fille, écouta mes reproches que je n'eus ni le pouvoir, ni même la volonté de modérer. Sa colère contre Alfred, son violent désir d'arracher sa fille au pouvoir d'un amour qui devoit la rendre malheureuse, l'avoient sans doute entraîné trop loin, me dit-il; mais il avoit pensé qu'il nuiroit à sa fille plutôt qu'il ne la serviroit, en gardant des ménagemens qui auroient pu lui laisser quelque espérance, lorsqu'elle n'en devoit plus conserver; il avoit cru que l'orgueil de sa fille, que son grand caractère devoient agir sur elle plus puissamment que l'amour, lorsque son père à qui elle savoit être chère, détruisoit son erreur, en lui apprenant l'infidélité de son amant.

M. Duménil me donna tous les détails de l'aventure d'Alfred; vous la savez sans doute, Monsieur, puisqu'elle fait grand bruit à Bordeaux, où l'on accuse Alfred de

n'avoir pas eu la prudence de cacher ses amours avec la présidente de Grandval, et de n'avoir pas su résister au plaisir du jeu, qui déjà avoit pensé lui faire perdre un mariage avantageux. On plaint la pauvre Elise; on fait des plaisanteries sur l'amour de la Présidente pour Alfred, on admire ses talens pour l'intrigue dans la conduite suivie qu'elle a tenue à l'hôtel de Boransac, pour séduire Alfred et le perdre. On blâmeroit la jalousie qu'elle a excitée dans le cœur du vicomte de Valserre contre Alfred, si l'on ne supposoit qu'elle en avoit besoin pour faire un éclat qui fermât à Alfred les portes du château de Key. . . et lui laissât la liberté de disposer de lui; cependant lors de la dernière scène, la Présidente tremblante pour les jours de son amant, vit qu'elle avoit été trop loin; et voulant au moins tirer parti du malheur des circonstances, elle sollicita des gardes pour les deux adversaires, espérant, en faisant traîner l'affaire en longueur, pouvoir à son gré disposer d'Alfred, qu'elle a emmené à la campagne où elle le garde à

vue. De son côté, le vicomte de Valserre presse pour un jugement; mais son crédit échouera auprès de celui de la Présidente qui ne laissera pas facilement échapper sa proie. M. Duménil a été chez ce fameux Vicomte, dont les propos sur ce qui s'est passé à l'hôtel de Boransac ont, comme vous le pensez bien, achevé la ruine d'Alfred. M. Duménil avant de quitter la ville, a écrit une lettre très-vive au comte de Boransac, et s'occupe peu de la réponse qu'il en recevra.

Mes reproches à M. Duménil, les motifs qu'il me donnoit pour avoir tranché dans le vif sur une affaire qui devoit décider du sort d'une fille chérie, toute cette longue conversation fut interrompue bien des fois. Nous nous séparions à chaque instant pour nous présenter à la porte d'Elise, qui refusa constamment de nous recevoir. « Dans son malheur, nous fit-elle dire, elle n'avoit plus rien à ménager, et ne demandoit pour toute grace à son père, que de la laisser mourir en paix. »

Je ne puis vous dire, Monsieur, tout ce que j'éprouvai de tourmens ; mais vous pouvez l'imaginer. M. Duménil souffroit ainsi que moi ; cependant il se persuadoit que l'orgueil rendroit à sa fille le courage de renoncer à son coupable amant, et qu'elle finiroit par se décider à faire un choix plus digne d'elle. Vous savez que M. Duménil n'a jamais connu l'amour : ce sentiment lui paroît un délire que les circonstances doivent faire évanouir, lorsque la nature a doué d'une tête saine la personne qui l'éprouve. Lui parler un autre langage, seroit un soin inutile, il ne le comprendroit pas. D'ailleurs il n'étoit plus tems. Il ne reviendra pas cette fois ; Alfred est perdu sans ressource.

Vers minuit, M. Duménil fit demander à sa fille de le recevoir ; elle l'avoit refusé tant de fois, qu'il imagina de lui écrire. Sa lettre sans doute fut tendre, car la pauvre enfant envoya pour réponse un billet trempé de ses larmes, dans lequel elle demandoit la bénédiction de son père.

En entrant chez elle, M. Duménil la prit dans ses bras, et la bénit; alors elle se mit à genoux, et pria long-tems avec ferveur; elle parloit bas sans faire aucune attention à ce qui étoit autour d'elle; elle s'assit ensuite d'un air morne, et nous regarda l'un après l'autre. A son regard sinistre, je ne pus cacher mon émotion; elle l'apperçut, et me dit avec un sourire déchirant : « Que d'intérêt, Monsieur, vous prenez à une fille coupable !... — Non, tu ne l'es pas, lui dit son père : non, mon enfant, non, ma chère fille, ta raison te rendra à ton père; tu oublieras le trop indigne Alfred. » A ce nom, Elise tressaillit, et bientôt elle retomba dans l'état violent où nous l'avions déjà vue. Sa tête parut entièrement égarée. Elle maudissoit la cruauté de son père, et lui demandoit pardon un instant après; elle voyoit Alfred, elle lui parloit; son discours étoit sans suite; elle s'accusoit, en regardant ses malheurs comme une juste punition du ciel. Le plus morne silence succédoit à ses cris. Son état fut si violent, que

M. Duménil dépêcha un courier pour aller chercher le médecin. Dans le milieu de la nuit, elle demanda à être seule. Nous n'osâmes la contrarier; nous veillâmes à côté de sa chambre, sans entendre le moindre bruit. Sur les six heures, sa femme-de-chambre vint nous dire qu'elle n'avoit pu la décider à se coucher, et que chaque fois qu'elle étoit entrée chez elle pour la solliciter de prendre quelque repos, elle l'avoit trouvée à genoux, priant Dieu, ou écrivant, et qu'elle avoit toujours reçu l'ordre de se retirer. Son père se décida à entrer chez elle, dans l'espoir de la déterminer à se mettre au lit; mais il revint bientôt après me dire qu'à sa vue, sa fille s'étoit écriée qu'elle demandoit à être seule. Il me parut très-ému, et me quitta pour aller prendre l'air.

Quelque tems après, je reçus un message d'Elise, qui me prioit de passer chez elle. J'arrivai. Elle fit signe à sa femme-de-chambre de sortir; et lorsque nous fûmes seuls, elle me regarda fixément, comme si

elle eût voulu rassembler ses idées. « Je ne vous en veux pas, me dit-elle, quelques instans après ; non Monsieur, je ne vous en veux pas. Ce n'est pas votre faute si je suis la plus infortunée !..... » Ses larmes lui coupèrent la voix. J'étois si ému, que je ne pouvois parler. Elle soupira..... « Vous avez fait tous vos efforts pour que je fusse heureuse ! Je ne l'oublie pas. Mais mon père..... Oh ! mon père m'a perdue !..» Elle couvrit son visage de ses mains, et resta encore quelque tems sans parler. « Monsieur, s'écria-t-elle ensuite, éloignez-vous de moi : ne cherchez point à unir votre sort à celui d'une infortunée qui veut mourir de sa douleur !..... J'ai entendu ce qu'a dit mon père ! il a prononcé..... ses ordres m'ont été signifiés. Il veut que vous soyez mon époux.....» Elle s'approcha de moi, et me serrant le bras avec force : « Ma seule ressource, Monsieur, c'est le tombeau. » Son air, son action, doublèrent les déchiremens de mon cœur. J'éprouvai toutes les émotions

à-la-fois. Je me jetai aux pieds d'Elise, je les arrosai de mes larmes. L'amitié la plus tendre, l'estime, la pitié, en cachant l'amour aux yeux d'Elise, lui découvrirent mon coeur; elle put y puiser sans crainte toutes les consolations; et mes propos, mes larmes, mes regards, j'ose dire mes caresses, en lui présentant une ame qui entendoit la sienne, parurent un instant calmer la violence de son désespoir.

Elise un peu moins agitée, me dit: « Rendez-moi, Monsieur, un dernier service; j'ai écrit à Alfred, faites partir ma lettre; qu'elle lui parvienne, je vous en conjure; je suis assez malheureuse pour me permettre cette dernière consolation. » Je balançai un instant. Elise fut chercher dans son secrétaire, en tira sa lettre, me la donna; et l'impossibilité de la refuser, le désir de la servir jusqu'au dernier jour de ma vie, l'emportèrent sur mes scrupules; je lui jurai que je remplirois avec zèle la commission qu'elle me donnoit; et sur-le-champ je fis partir Edmond pour

porter la lettre à l'hôtel de Boransac.

Je rentrai un moment après avec M. Duménil, dans l'appartement d'Elise; à sa vue elle pâlit, et les propos de son père lui rendirent tout son désespoir; elle étoit retombée sans connoissance lorsque le médecin arriva : j'aurois donné en ce moment tout ce que je possédois au monde, pour rendre Alfred à Elise. Elle revint enfin d'un long égarement, et vers le soir elle parut plus calme. Nous l'avions quittée depuis environ une heure, lorsqu'elle m'envoya chercher; je me rendis chez elle. Dès qu'elle me vit, elle fit ses plaintes de n'avoir point de réponse d'Alfred. Edmond n'avoit rien rapporté; il étoit sûr que la lettre d'Elise avoit été envoyée à Alfred par un homme qu'il avoit vu partir de l'hôtel de Boransac, où Edmond avoit passé la journée à attendre la réponse; mais ne le voyant point arriver, il avoit cru devoir revenir à Key . . Elise me supplia d'envoyer une seconde lettre qu'elle venoit d'écrire à Alfred : je n'osai lui représenter l'inutilité de ses démarches;

je crus qu'il falloit encore la satisfaire ; je sortis pour donner ordre à Edmond de retourner à Bordeaux, et de tâcher de rapporter une réponse le lendemain. Edmond me dit qu'il ne croyoit pas réussir ; l'abbé Aimery et Marc lui-même avoient perdu les traces d'Alfred ; un domestique qui leur étoit inconnu, venoit à l'hôtel de Boransac chercher les lettres pour Alfred et son père ; il avoit défense de dire le lieu où ils étoient ; l'argent n'avoit pu le corrompre, et il mettoit tant de soins à se cacher, que l'on n'avoit pu découvrir la route qu'il prenoit. Tout ce mystère avoit pour prétexte l'affaire portée au tribunal : comme si tout le monde ne savoit pas que les gardes donnés aux deux adversaires, suffisoient pour les forcer à attendre leur jugement.

Lorsque je rentrai chez Elise, je la trouvai avec son père et le médecin ; elle avoit un air contraint et souffrant. La nuit fut si cruelle, que chaque moment paroissoit devoir être le dernier de sa vie ; le médecin

ne pouvoit que chercher par quelque calmant à adoucir les crises de cette infortunée ; son chagrin étoit trop connu, pour qu'il ignorât la cause de son mal, contre lequel la faculté n'avoit point de remède.

Le lendemain, Edmond n'apporta point de réponse ; Elise l'apprit d'un air plus calme que je n'osois l'espérer ; je l'engageai à ne plus se compromettre ; elle m'écouta avec douceur. A la suite de notre entretien, je commençai à espérer que la vertu de cette infortunée alloit lui rendre tout le courage nécessaire pour supporter sa cruelle situation ; mais un silence morne, un air préoccupé, me prouvèrent bientôt que je m'étois flatté trop promptement ; ses pleurs furent le début d'une scène qui déchira mon cœur. Après avoir blâmé son père, l'avoir accusé de son malheur, elle s'écria : « Et Alfred est infidèle !.. Alfred m'abandonne au moment même où nous allions être unis pour la vie !... O Monsieur ! j'ai mérité mon sort... j'ai trop aimé... je suis coupable... le ciel est juste..... Mais mon

père! qu'il fut imprudent !.... qu'il est inhumain !.... C'est mon père qui cause tous mes malheurs !.... Hélas! pourquoi l'accuser seul ! Alfred n'est-il pas le plus coupable des hommes?... » Un déluge de larmes couvrit ses joues ; l'éloquence du sentiment ne put adoucir sa douleur ; tous mes soins furent inutiles, et jusqu'au lendemain, elle nous fit craindre pour sa vie.

Hier vers midi, Elise me fit demander ; j'accourus ; elle tenoit deux lettres cachetées ; l'une adressée à sa tante, l'autre à la marquise de Lonel. « Faites partir secrètement ces deux lettres, me dit-elle ; que mon père n'en ait aucune connoissance. » Je le lui promis ; elle prit ma main avec une émotion qui me troubla. « Je suis bien malheureuse, me dit-elle, bien digne de pitié !.. Ah! Monsieur, tout le monde me méprisera ! Je serai pour les jeunes filles un exemple effrayant... Comme j'ai traité mon père ! Il doit me haïr... Dites-moi, Monsieur, croyez-vous que le ciel sanctionne la bénédiction que j'ai arrachée à la

foiblesse paternelle ! Je ne la méritois pas... Le ciel, qui m'a punie dans sa justice, hélas! qui m'a punie si cruellement..... croyez-vous qu'il écoute mon repentir ? »

Mes larmes, que j'avois de la peine à retenir, me suffoquèrent ; l'air d'Elise, le son de sa voix, son regard, pénétrèrent jusqu'au fond de mon cœur. Plus foible qu'elle, je ne pus lui cacher mon désespoir ; elle en fut touchée. « Vous avez trop d'amitié pour moi ; hélas ! je ne la mérite pas !..... Non, non, s'écria-t-elle avec force, tout le monde a le droit de me mépriser !.... » Par son mouvement vif et touchant, elle augmenta l'impression qu'elle faisoit sur moi. Je me jetai à ses pieds pour la conjurer de vivre ; je lui peignis mon respect pour ses vertus, mon admiration pour son caractère, et toute la tendresse qu'elle m'inspiroit ; je parlai avec véhémence, je pressai ses genoux, que j'arrosai de mes larmes. Emporté par le sentiment de ma douleur, je ne m'apperçus pas de l'immobilité d'Elise, lorsque ses yeux fixés sur

moi, me frappèrent de stupeur; ses bras étendus sur ses genoux, me parurent avoir perdu le mouvement; je la crus morte, et je pensai m'évanouir d'effroi. Mon silence parut la faire revenir de cette espèce d'égarement; elle se leva avec vivacité: «rendez-moi mes lettres, me dit-elle.» J'obéis: elle prit ses deux lettres, regarda les adresses et dit en les déchirant: « A ma tante, à Adèle!.... A quoi bon?... Que de soins inutiles!.... Imprudente que je suis, dit-elle d'une voix altérée... Non, non, gardons tous mes chagrins..... Ils resteront au fond de mon cœur...» Elle sortit pour se rendre au jardin; je la suivis. Elle tourna du côté du canal, où elle jeta les morceaux des deux lettres, et resta immobile à fixer le canal. Je l'observai; elle eut l'air de ne pas s'appercevoir que je l'eusse suivie. Je m'approchai d'elle, je lui parlai, elle ne me répondit pas. Au moment où je voulus l'entraîner pour la distraire, elle fit un mouvement qui fit battre mon cœur, au point de ne plus me laisser que la force de l'ar-

racher à son funeste dessein, dont je ne pouvois plus douter. Elle me regarda d'un air égaré, remarqua ma pâleur, sourit et me plaignit de mon attachement pour elle.

Nous rentrâmes au château. De toute la journée je ne la perdis pas de vue ; elle eut les mêmes crises que la veille, moins rapprochées seulement, et vers le soir elle parut plus calme, mais de ce calme déchirant, et qui donne tout à craindre pour celle qui l'éprouve.

Je termine cette longue lettre, Monsieur; aucune expression ne pourroit peindre ce qui se passe dans mon coeur ; je ne puis remplacer Alfred ! je ne puis le rendre à Elise! je la verrai périr de son amour, et le mien n'a pris naissance dans mon coeur que pour faire le malheur de ma vie !

Adieu, Monsieur; je suis bien digne de pitié, je vous jure! Plaignez-moi, et recevez l'hommage de mon tendre respect.

DE COULANGES.

LETTRE CLXXI.

M. DE COULANGES AU PRÉSIDENT DE PIRMONT.

Au château de Key... le 31 juillet 17..

A neuf heures du soir.

La réponse du comte de Boransac à M. Duménil a ôté tout espoir à l'infortunée Elise : tout est fini pour elle ; plus de retour pour Alfred. La lettre du Comte lui a fermé tout accès auprès de M. Duménil ; je vais vous la transcrire, et comme moi vous en reconnoîtrez facilement l'auteur. Madame de Grandval peut seule avoir dicté d'aussi insolentes expressions ; elle seule avoit intérêt à faire rompre le mariage d'Alfred. Quelque offensé que fut le comte de Boransac de la lettre de M. Duménil, il

eût certainement gardé plus de ménagement s'il eût agi selon son coeur.

Lettre du comte de Boransac à M. Duménil.

« J'aurois répondu plutôt à votre lettre, » Monsieur, si je n'eusse espéré qu'elle » seroit suivie d'un mot d'excuse de votre » part ; je vous pardonnois le premier mouvement qui vous faisoit avec aussi peu de » réflexions, rompre des engagemens que » je croyois sacrés ; mais puisque vous paroissez vous en tenir à votre première résolution, je ne m'abaisserai plus à reprendre le rôle de suppliant qui entre » nous deux, ce me semble, n'eût pas dû » être le mien. L'alliance que nous voulions contracter ensemble vous honoroit » plus que moi ; et peut-être n'y eussé-je » jamais consenti si l'amour de nos enfans, » et votre fortune n'avoient mis quelque » parité entre nous.

» Je souhaite de tout mon cœur, Monsieur, que votre malheureuse fille puisse

» appaiser ses regrets ; je ne doute pas que
» vous ne cherchiez par vos propos à pré-
» senter l'aventure arrivée à Alfred, sous
» un point de vue très-fâcheux ; mais vous
» ne persuaderez personne. Cette affaire
» est simple dans le fait ; mon fils s'en ti-
» rera avec honneur ; je pense que vous
» n'en doutez pas. Je n'ai pu empêcher les
» soins de l'amitié, et il est simple encore
» que j'aie préféré d'attendre chez mon
» amie la conclusion d'une affaire qui ne
» tardera pas à nous ramener à Bordeaux.
» Vous serez le seul, Monsieur, à blâmer
» mon fils ; sa conduite est ce qu'elle doit
» être ; je vous en eusse envoyé les détails,
» si la vôtre peu mesurée ne me forçoit à
» ne plus attacher de prix à votre opinion.
» Oui, Monsieur, j'accepte sans plus dif-
» féter, que vous me rendiez votre parole ;
» et je consens que dès ce jour tout soit
» rompu entre nous.

» Je suis, Monsieur, etc. »

LE COMTE DE BORANSAC.

D'après ses principes, dès que M. Duménil eut reçu la lettre du Comte, il la porta à sa fille, pour la frapper du premier coup qui devoit détruire ses espérances, afin de pouvoir ensuite commencer à diriger ses sentimens. Quand M. Duménil entra dans le salon, j'étois avec sa fille; sa colère contre le comte de Boransac, et les termes dont il se servit pour l'exprimer, faisoient tressaillir Elise; déjà elle paroissoit ne pouvoir plus supporter l'impression qu'elle recevoit, lorsque son père nous lut la lettre du Comte. Pendant cette cruelle lecture, mes craintes pour Elise, qui paroissoit succomber sous le poids du malheur, me troublèrent au point que je ne fus plus le maître de me contenir. J'arrachai avec violence la lettre des mains de M. Duménil : mon action l'étonna; il regarda sa fille. La malheureuse, l'œil terne, le regard dirigé vers le ciel, la sueur de la mort sur le front, voulut articuler quelques mots qui expirèrent sur ses lèvres tremblantes. Ah! Monsieur, quel spectacle! son père ne put y résister; il tomba

à ses genoux, il prit sa fille dans ses bras, la pressa contre son cœur, et la pauvre enfant ne revint à elle que le visage baigné des larmes de son père. Ce fut alors que plus sublime qu'elle ne le fût jamais, l'intéressante Elise oublia ses malheurs pour consoler son père; et ne parut sensible qu'à l'offense qu'il recevoit du comte de Boransac.

Dans la crainte que M. Duménil n'ajoutât quelques mots qui rendissent à sa fille toute l'irritation de ses douleurs, je l'entraînai loin d'elle, et je profitai de notre tête-à-tête pour lui prouver que la lettre du Comte étoit dictée par madame de Grandval, et qu'elle n'étoit faite que pour mettre la dernière main à l'œuvre de cette méprisable femme. Je tentai encore de faire les derniers efforts pour excuser Alfred; rien ne réussit. Notre dispute fut longue et vive; M. Duménil la termina par me signifier que si je ne voulois pas épouser sa fille, il étoit décidé à la marier sous peu de jours; persuadé qu'il étoit que tant qu'on auroit

l'imprudence de laisser à sa fille le plus léger espoir, il ne servitoit qu'à nourrir des sentimens que la perte de toute espérance pouvoit seule anéantir. D'après ce principe, qu'en vain je m'efforçai de combattre, il ajouta : Que son choix étoit fait, et qu'à l'instant même il alloit en instruire sa fille. Je voulus le retenir; rien ne put l'arrêter; je n'osai le suivre; j'étois au supplice; M. Duménil m'avoit nommé celui qu'à mon refus, il vouloit donner à sa fille; et quoique cette alliance fût pour elle plus avantageuse que la mienne, cependant Elise ne pouvant être unie à Alfred, j'adressois au ciel de ferventes prières pour qu'elle consentît à répondre à mes vœux, si la demande de rester libre lui étoit refusée. L'amour se taisoit dans ce moment terrible; l'amitié la plus tendre, le plus grand intérêt étoient les seuls sentimens qui me faisoient désirer avec tant d'ardeur d'arracher Elise à ses violens combats, et d'acquérir le droit de passer ma vie à adoucir son sort; sa vertu, sa sensibilité même, me faisoient espérer

que, touchée de mes soins, elle travailleroit à effacer Alfred de son cœur ; et malgré sa violente passion pour lui, j'aurois abandonné avec une entière confiance toute la tranquillité de mes jours à la vertu d'Elise.

Cependant la crainte bien plus que l'espérance dirigea mes pas vers le salon. Lorsque j'entrai, l'état d'Elise déchira mon coeur ; elle demandoit la mort à grands cris ; et son père furieux de sa résistance, la quitta en lui signifiant qu'il falloit obéir, ou ne plus paroître devant lui.

Resté seul avec Elise, j'employai pour l'adoucir, le langage qui m'avoit déjà réussi ; je lui jurai que je venois encore de parler pour Alfred, et de refuser l'offre que son père venoit de me renouveler ; elle me regarda avec douceur. « Je vous crois, Monsieur, me dit-elle : je vous estime ; je n'oublierai jamais tout ce que vous avez voulu faire pour moi ; mais je ne mérite plus les soins d'un galant homme ! vous connoissez mon cruel attachement ! je suis trop coupable pour pouvoir vous rendre heureux !... »

Ses pleurs inondèrent son visage, et tous mes soins ne purent rien sur sa douleur.

Il ne me restoit plus de force pour calmer son désespoir; elle parut touchée de l'état où j'étois. Après avoir gardé quelque tems le silence, elle me parla de l'abandon de sa tante dont nous ne recevions aucune nouvelle; elle me pria instamment de n'instruire ni la marquise de Lonel, ni madame de Pressange, de ses malheurs : « Il n'est plus tems, me dit-elle !... Mes deux amies voudroient en vain me secourir. L'arrêt est prononcé; le ciel me punit; j'ai mérité mon sort; Alfred m'abandonne !... je l'ai trop aimé !... » Ensuite se levant, et s'approchant de moi : « Conservez-moi votre estime, me dit-elle, en retenant ses larmes; ayez de l'indulgence pour une infortunée.... » Je saisis sa main que je pressai contre mon coeur; je ne pouvois prononcer un seul mot. « Quand je ne serai plus, me dit-elle, quel exemple sera le mien, pour les jeunes filles qui auroient l'imprudence de se livrer !... Alfred m'abandonne ! répéta-t-

elle avec un accent qui déchira mon coeur! il me méprise sans doute !... » Elle se promena à grands pas dans la chambre, et revint près de moi d'un air égaré. « Il n'a pas répondu à mes lettres; ... une autre me remplace; ... un jour aussi il l'abandonnera : que je la plains !... » Elle s'éloigna : je voulus m'approcher d'elle; elle me regarda; ... sa figure décomposée me fit frémir; et bientôt reprenant les convulsions qui nous avoient si souvent alarmés, je fus obligé d'appeler du secours.

Je suis resté près d'elle, jusqu'à ce qu'elle ait été plus calme : on l'a couchée; je n'ai pas voulu m'éloigner; elle m'a paru sensible à mes soins; son père n'a point paru de la soirée. Ce malheureux père redoute d'être encore le témoin de l'effet d'une rigueur qu'il croit nécessaire; il espère toujours pouvoir arracher sa fille à la puissance de l'amour; il craint de s'attendrir en voyant ses douleurs, et d'affoiblir par là l'effet d'une sévérité dont les résultats lui paroissent devoir rendre à sa fille le repos et le bonheur.

Ah! Monsieur, quelle erreur funeste! que deviendra Elise? et quel sera mon sort?.... Le calme de cette infortunée me cause encore plus d'effroi que ses vives douleurs. Quels regards elle a jetés sur moi, lorsque ce soir je l'ai sollicitée de m'accorder sa confiance! je n'ai pu obtenir un seul mot. Le sourire le plus sinistre répondoit seul à toutes mes questions, et je l'ai quittée, ne pouvant plus supporter sa douleur muette qui m'offroit le présage d'un grand malheur.

L'infortunée passe une partie des nuits à écrire; sa femme-de-chambre m'a dit que souvent elle la voyoit brûler ce qu'elle avoit écrit, et reprendre la plume un instant après; qu'alors elle lui ordonnoit de la laisser seule. A qui s'adresseront les écrits d'Elise! hélas! quel est son dessein!....

O que je suis à plaindre! Pourquoi ai-je connu Elise, si je ne suis pas destiné à rendre la paix à son cœur!

Adieu, Monsieur. J'ai été bien touché des voeux que vous formez pour moi; re-

cevez l'hommage de la reconnoissance qu'ils m'inspirent, et celui de mon profond respect.

PREMIÈRE NUIT D'ÉLISE.

Dans la nuit du 31 juillet au 1 août.

ÉLISE A Mme. DE PRESSANGE ET A LA MARQUISE DE LONEL.

Pardonnez à votre malheureuse amie! vous ma tante, vous Adèle; pardonnez à une infortunée qui va vous quitter pour toujours. Conservez mon souvenir; mais gardez-vous de pleurer sur mon tombeau. Point de larmes, mes amies!..... Non, non, ne pleurez pas..... Je vais cesser de souffrir.

Comme mon père m'a traitée! Avec quelle barbarie il m'a ordonné d'accepter

un nouvel époux !..... Alfred m'abandonne ! et je porte dans mon sein !..... Vous frémirez, mes amies. Hélas ! je suis coupable ! Alfred me méprise. Il faut mourir.....

Ma tante, vous me l'aviez dit, *une faute tôt ou tard est punie.* Le ciel est juste. Il m'avoit rendu le bonheur, lorsque je méritois d'être heureuse..... Aujourd'hui je me suis égarée, je dois périr !

Conservez cet écrit. Puisse-t-il, lorsque je ne serai plus, servir à préserver l'innocence ! Que l'abandon d'Alfred fasse frémir les jeunes filles qui se livreroient à l'égarement de l'amour. Tremblez, filles trop sensibles !..... tremblez..... j'ai perdu le coeur d'Alfred, parce que j'avois perdu son estime !.....

Pères imprudens, frémissez, si vos filles vous sont chères ! Le mien m'aimoit, et son imprudence m'a conduite au bord du précipice. J'y suis tombée... Son coupable entêtement m'a perdue.

Mon père m'avoit sauvé la vie. Hélas ! il

vient de creuser mon tombeau ! Il a été sourd à mes cris, il a rejeté ma prière ! O mon père ! mon père !..... que de larmes il va répandre....; car il m'aime, il m'aime encore !.....

Moi consentir à remettre mon sort en des mains étrangères ! moi consentir qu'un autre qu'Alfred reçoive dans ses bras une fille coupable ! ... Oh ! non jamais !.... jamais.

Alfred seul pouvoit me rendre l'honneur ; mais il est infidèle, il me méprise !.... Affreux déchiremens de mon coeur, appaisez-vous ; laissez en paix les derniers instans de ma vie !

A quoi me réduis-tu, trop coupable Alfred ! Hélas ! tu ne m'as pas séduite, je ne t'accuse pas de ma faute !..... L'amour seul, le tyrannique amour que j'ai pour toi m'a perdue !..... mais tu m'abandonnes ! tu oublies tes sermens ! tu connois mes malheurs, et tu me laisses livrée à tout mon désespoir !..... Tu me méprises, tu ne veux pas unir ton sort à une femme cou-

pable..... Je t'entends : tu prononces mon arrêt. Oui, Alfred, oui, j'obtiendrai encore de toi un soupir ! Tu me plaindras, tu diras : « Elise étoit digne d'être vertueuse! Si l'amour l'égara, elle sut mourir pour cacher sa honte. »

Et vous, ma tante, vous Adèle, séchez vos larmes. Songez qu'Elise coupable eût éternellement fait rougir et gémir l'amitié. Oh ! vous ne m'en voudrez pas ! et pour vous, et pour moi, il faut bien que je meure !

Ma tante, vous le modèle de toutes les vertus, gémissez sur ma faute; mais qu'elle serve à appaiser vos regrets. Couverte d'opprobres, ma vie eût-elle pu faire votre bonheur ?... Aurois-je pu la supporter !.. Et vous, Adèle, vous heureuse épouse, heureuse mère !.... croyez-vous qu'il me fût possible de vivre pour traîner ma honte, et accabler l'amitié du poids de mes douleurs !

Adieu, Alfred, adieu. Tu m'abandonnes ! et je porte dans mon sein un gage de notre amour !... O douleur !

Qui peut retenir mes pas! qui peut m'arrêter! Je me sens tressaillir..... Cette créature innocente qui nous doit son existence, tu l'abandonnes, Alfred!..... et moi..... Malheureux enfant, tu n'es pas coupable! Alfred, c'est à genoux que je t'appelle! viens, viens, reçois ma foi, viens sauver l'innocence..... et laisse-moi périr, j'y consens. Hélas, je le sais, indigne de porter le nom de ton épouse, je n'ai plus qu'à mourir; mais notre enfant! Alfred, viens le sauver. Alfred, n'entends tu pas mes cris.....

Dieu! où m'égare l'excès de mon malheur!.... Alfred est éloigné de moi pour toujours. Il me méprise, il m'abandonne.. .....

Déjà le jour commence à paroître, et l'on veille encore dans le château. Qui peut donc ôter le repos à ceux qui n'ont point de reproches à se faire!..... Peut-être que mon état les trouble..... Ils ne connoissent pourtant pas tous mes malheurs!..... Je n'ai point vu mon père

depuis le moment où il m'a annoncé qu'il falloit obéir !..... Mon père m'accable de sa colère ! Hélas ! lorsque j'étois pure, le ciel lui ordonna de me sauver la vie.... aujourd'hui que je suis coupable, il lui commande de s'éloigner de moi !

Peut-être on me plaindra de périr à la fleur de mon âge ; mais mon père séchera ses pleurs, en songeant à ma désobéissance. Ma tante, et vous Adèle, vous cacherez les vôtres, en songeant au déshonneur dans lequel je me suis plongée. Et Alfred !..... O Alfred ! déjà son cœeur m'est fermé ; son coeur, son barbare coeur m'ordonne de mourir.

Adieu, ma tante, adieu, Adèle. O mon père ! il faut vous quitter ! et toi qui me fus si cher ! toi Alfred ! viens un jour, viens un seul jour revoir les lieux où nous passâmes notre enfance, celui où m'égara l'amour !.... viens donner une larme à mon souvenir !.....
Oh ! laissez-moi, laissez-moi, déchirantes pensées !.....,

. . . . . .

Alfred, ton image m'importune, que veux-tu donc de moi ! . . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Deuxième nuit d'Elise.

Je respire encore ! Que de combats ! que de tourmens ! que d'horreurs m'environnent ! . . . . Je voulois terminer ma misère ! tremblante, égarée, mes pas incertains secondoient mal mes désirs. Je frémissois, en jetant un dernier regard sur la foible lumière qui éclairoit ma triste demeure. J'avançai vers ma porte, je l'ouvris, le jour en frappant mes regards, me fit reculer d'effroi. Je rentrai ; j'éteignis ma lumière ; et au milieu des ténèbres, je restai dans ma chambre à me recueillir. . . . . Accablée de mes malheurs, absorbée dans mes pensées, je n'entendis aucun bruit autour de moi. Le silence des tombeaux m'environnoit. Mon coeur exhala un soupir. . . . . et bien-

tôt le chant des oiseaux, en me tirant de ma sombre rêverie, me fit répandre des larmes. Moins agitée, je sentis renaître mon courage. Déjà le jour commençoit à percer les rideaux épais des fenêtres de ma chambre; je voulus me hâter de sortir. C'étoit vers le grand canal que je devois trouver la fin de toutes mes douleurs !.... Hélas ! dans le moment même, la plus effrayante image frappa mes regards..... je ne pus y résister..... je la vois encore dans le coin obscur où elle étoit... O mes amies ! je crus appercevoir Alfred baigné dans son sang..... je m'avançois vers lui..... je jetai un cri, et le fantôme disparut !

Les barbares, ils m'ont rappelée à la vie ! Mon père étoit auprès de moi, lorsque je revis le jour. Il pleuroit. M. de Coulanges étoit à genoux auprès de mon lit; ses pleurs émurent ma sensibilité. Toute malheureuse que je suis, j'eprouvai un sentiment de reconnoissance pour un homme qui m'estime. La douleur de mon père paroissoit si

vive, elle étoit si touchante, que pour un instant je gémis du coup dont j'allois le frapper.....; mais bientôt le sentiment de mon infortune ne me fit plus voir en lui que l'auteur de tous mes maux. Il a prononcé mon arrêt. Je ne puis lui obéir, je ne puis supporter sa colère; il faut mourir.

La nuit est sombre.....j'écoute.....je n'entends aucun bruit. Le moment est propice.

Adieu, mes amies, vous qui me fûtes si chères; adieu, je vais vous quitter pour toujours.

Troisième nuit d'Élise.

Ils veilloient tous sur moi. Je n'ai pu remplir mon dessein. Le ciel n'a pas voulu permettre que j'accumulasse crime sur crime! C'est lui qui m'a inspiré. Oh! il faut sauver mon enfant! il faut le sauver à tout prix! Malheureuse que je suis!.... cachons ma honte; mais cachons-là sans outrager la nature, et supportons la vie pour donner le jour au gage de mon égarement. Dieu

juste ! Dieu clément ! je ne murmure plus de vos décrets, vous me punissez ; je l'ai mérité; mais je bénis vos bienfaits alors que vous détournez de moi la malédiction éternelle que m'eût attiré le plus affreux des crimes. Oui, je fuirai la maison paternelle. J'irai traîner ma vie. J'irai cacher ma honte, et chercher au loin une ame qui compâtisse à mes malheurs.

Dans cette nuit où je croyois terminer ma misère, où le ciel obscur sembloit jeter un voile épais sur mes coupables desseins, je sortis doucement, et je fis quelques pas à la clarté des éclairs. Un coup de tonnerre qui ébranla le château, sembloit menacer ma vie ; je me mis à genoux, et je demandai la mort.

Mon père veilloit sur moi ; il parut tout-à-coup. Il me prit dans ses bras. « Malheureuse enfant, me dit-il, quel est ton dessein ?... Crois-tu que ton père puisse te survivre ! » Il m'entraîna chez lui, me serra contre son coeur, se jeta à mes pieds, me supplia de conserver mes jours, si les siens

m'étoient chers..... Il me reprocha l'égarement où me jetoit mon fol amour. Oh! combien il fit couler mes larmes, quand il me peignit sa tendresse pour moi ! « Si jamais tu es mère, me dit-il, tu comprendras tout ce que tu me fais souffrir.....» Dieu ! dans ce moment terrible, mon secret alloit m'échapper ! J'allois encourir la malédiction de mon père ; j'allois être chassée avec ignominie de la maison paternelle..... O ma tante ! j'ai bien fait de garder mon secret au fond de mon cœur !...

On veille sur moi. Depuis quelques jours, accablée de mes malheurs, toujours auprès de mon père, dont les larmes me déchirent le coeur !..... observée la nuit, je ne sais comment m'échapper..... Ma chambre est entourée, mon père, M. de Coulanges, ils sont là..... ils veillent, ils gémissent sur mon sort, et ils ne peuvent l'adoucir !

LETTRE CLXXII.

L'ABBÉ AIMERY A FERDINAND.

Bordeaux, le 6 août 17..

MONSIEUR LE MARQUIS,

Je vous envoie les copies de mes lettres à madame de Pressange, elles vous apprendront la position et les malheurs d'Alfred. Vous y verrez que j'ai écrit à M. Duménil, sans avoir obtenu de réponse. Je me suis présenté au château de Key...., sans pouvoir être reçu. Je n'ai pas de nouvelles de madame de Pressange. Je ne sais où prendre messieurs de Boransac. Au nom de Dieu, hâtez-vous d'arriver pour arracher Alfred à son malheureux sort. Ne perdez pas un seul instant, si vous voulez sauver votre ami.

Je suis d'un trouble extrême ; je ne sais plus ni ce que je dis, ni ce que je fais. Hâtez-vous, Monsieur, vous êtes aujourd'hui le seul qui puissiez venir à notre secours.

J'ai l'honneur d'être,

Monsieur le Marquis,
votre etc.

L'ABBÉ AIMERY.

LETTRE CLXXIII.

FERDINAND A L'ABBÉ AIMERY.

Libourne, le 8 août 17..

J'arrive à l'instant de Montauban, monsieur l'Abbé, et je trouve votre lettre qui m'attendoit ici. Je ne vous parle ni du chagrin qu'elle m'a fait, ni de ma colère contre madame de Grandval. Rien ne pourroit exprimer l'impression que j'ai reçue.

Je partirois à l'instant même pour Bordeaux, si mon Colonel étoit ici; mais il est auprès de ma soeur qui a fait une fausse couche. Je vais écrire à M. de Lonel, pour lui demander un congé. Sous peu de jours je serai à Bordeaux, vous pouvez y compter.

Permettez que je garde toutes les copies de vos lettres à madame de Pressange, elles peuvent me servir à me faire écouter de M. Duménil; elles justifient entièrement Alfred. Si je puis parvenir à me faire entendre de M. Duménil, j'ai aussi pardevers moi les moyens de lui faire redouter les suites d'une sévérité qui ne peut plus être de saison après son consentement volontaire au mariage de sa fille avec Alfred.

Reprenez un peu d'espérance, Monsieur, et croyez que votre attachement pour mon ami vous acquiert tous les droits à mes sentimens.

Je suis, monsieur l'Abbé

Votre etc., etc.

FERDINAND D'ARSILLY.

LETTRE CLXXIV.

FERDINAND AU MARQUIS DE LONEL.

Bordeaux, le 11 août 17..

Dans la lettre qui renfermoit le congé que je vous demandois, mon cher Marquis, vous me paroissez si occupé d'Alfred, qu'après vous avoir envoyé un abrégé historique de sa malheureuse affaire, je vais vous instruire du résultat de mes premiers soins.

Hier, en arrivant ici, j'ai appris que malgré tout le crédit de sa Présidente, elle n'avoit pu obtenir un plus long délai, et que ce jour même, Alfred et son adversaire devoient paroître au tribunal. Il y avoit peu d'instans que j'étois avec l'Abbé, lorsque messieurs de Boransac arrivèrent. Dès

qu'Alfred entra, nous nous précipitâmes dans les bras l'un de l'autre, et le Comte ne tarda pas à me parler de M. Duménil. Il me donna à lire la lettre qu'il en avoit reçue. Si j'avois eu à y répondre, j'aurois, à la place du Comte, trouvé les moyens, sans compromettre mes droits, de conserver à Alfred quelqu'espoir de retour ; mais lorsque je voulus sur ce point donner mon opinion, le comte de Boransac entra en fureur, et après avoir assez ridiculement discuté les droits que lui donnoit sa naissance, envers un *insolent* qui sembloit oublier des engagemens sacrés, il me montra une copie de la réponse qu'il avoit faite à M. Duménil. Cette copie que je vous envoie, vous fera juger si M. Duménil n'a pas raison d'être offensé. Je blâmai fortement le style dont s'étoit servi le Comte. Dans la chaleur de notre dispute, il me dit que madame de Grandval (la meilleure amie qu'il eût au monde) avoit mieux jugé que moi toute cette affaire; qu'elle lui avoit dicté sa conduite. Il nous quitta, et son humeur contre

moi, procura à Alfred la liberté de nous entretenir.

Dès que nous fûmes seuls, les questions de l'Abbé et les miennes se multiplièrent, Alfred répondit à toutes avec l'expression d'une si vive douleur, que je le crus un instant coupable de quelques torts envers Elise; mais bientôt je fus détrompé.

« Mon père croyoit, nous dit Alfred, que l'amitié de madame de Grandval étoit le mobile de toutes ses démarches; elle avoit loué une maison dans un lieu écarté. Le mystère qu'elle mettoit dans sa conduite, l'espèce d'esclavage où elle nous retenoit, étoient, nous disoit-elle, pour empêcher que le public ne s'occupât de notre affaire avant que le tribunal ne l'eût éclaircie; elle ajoutoit que c'étoit alors que je pourrois satisfaire aux loix de l'honneur. »

Alfred nous dit encore que madame de Grandval s'étoit chargée de faire passer ses lettres à Elise, et de lui remettre les réponses. Son père étant indigné de la conduite de M. Duménil n'eût pas souffert,

disoit-elle, une pareille circonstance ; il ajouta, qu'il n'avoit cessé de m'écrire, ainsi qu'à Elise, et que cependant il n'avoit reçu aucune réponse de nous.

J'interrompis Alfred pour lui apprendre que je lui avois écrit plusieurs fois, et que je n'avois reçu aucune lettre de lui.

Cette explication fit ouvrir les yeux à Alfred; toute la conduite de madame de Grandval ne lui parut plus qu'un manège odieux pour lui ôter toute espérance, tandis qu'elle avoit l'air de travailler à le servir. Le pauvre Alfred ajouta qu'il avoit appris seulement dans l'instant que cette même femme qui devant lui avoit tant blâmé la réponse du Comte à M. Duménil, en étoit cependant l'auteur.

Nos justes soupçons sur la Présidente nous firent trembler pour les lettres d'Elise; il falloit les ravoir à tout prix. Alfred m'indiqua la maison où l'avoit retenu la Présidente; elle devoit y rester jusqu'au lendemain; je me hâtai de quitter Alfred pour aller le servir.

Je passai d'abord chez le Vicomte; nous débutâmes par une dispute, et je vis le moment où j'allois avoir affaire à lui; mais comprimant les mouvemens violens dont j'étois agité, je ne voulus pas à ses yeux jouer aussi le rôle d'un jaloux. Ma fierté et mon mépris pour madame de Grandval, peu-à-peu me rendirent aussi calme que si j'avois été entièrement étranger à cette affaire. Dès-lors je ne m'occupai plus que des intérêts d'Alfred, et des moyens de gagner la confiance du Vicomte; j'en vins à bout en partageant sa colère sur la conduite que la Présidente avoit tenue avec lui; nous en vînmes à une conversation calme, et même amicale; je lui fis à mon tour partager mon intérêt pour Alfred; et dès-lors il consentit pour le servir, et peut-être un peu pour se venger, à me livrer les lettres de madame de Grandval; je pensois qu'elles pouvoient m'être utiles pour retirer des mains de cette femme les lettres d'Elise.

Nous nous séparâmes le Vicomte et moi, et je partis pour me rendre auprès de la Pré-

sidente : je pris la même voiture qui avoit ramené Alfred à Bordeaux. Ce soin me procura le plaisir de voir madame de Grandval accourir au-devant de moi ; elle croyoit revoir Alfred, et ma vue la pétrifia.

Dans toute autre circonstance je me serois fait un jeu de prolonger son embarras ; mais ma colère, mon dépit, toutes les différentes impressions que me faisoit éprouver la présence de cette femme, me firent brusquer l'affaire qui m'amenoit, afin de pouvoir promptement m'éloigner d'un objet dont la présence fatiguoit mon cœur. Pendant que je lui reprochois sa conduite, que je la menaçois de l'en punir, sa figure changea souvent d'expression. Je ne pus deviner entre le repentir et l'orgueil, entre la crainte et la colère, quel étoit le sentiment qui la dominoit. Pressé de conclure, je lui montrai que j'étois en possession de ses lettres au vicomte de Valserre, et je lui signifiai que j'allois les publier, si elle ne me rendoit à l'instant même toutes celles qu'elle avoit soustraites à Alfred. Son trouble que

j'avois eu le soin de provoquer à l'extrême ; lui ôta la présence d'esprit de se tirer d'affaire par quelque mensonge, elle avoua tout. Dans son désordre, sans presque savoir ce qu'elle faisoit, elle me remit la clef de son secrétaire, et me soulagea d'une grande inquiétude, en m'assurant qu'elle avoit rempli les devoirs de l'honneur en ne décachetant aucune des lettres qu'elle avoit reçues pour Alfred. Sans lui donner le tems de la réflexion, j'ouvris brusquement le secrétaire, et je m'emparai de toutes les lettres; ensuite j'eus le plaisir d'humilier à mon gré la Présidente; enfin malgré ses cris, ses pleurs, je l'abandonnai à toute la honte de sa conduite, et sans doute à toute la fureur que lui causoit la mienne.

J'arrivai à l'hôtel de Boransac, où j'eus la satisfaction d'apprendre que l'affaire entre le Vicomte et Alfred s'étoit terminée selon mes désirs. Le Vicomte avoit fait des excuses acceptables; Alfred et lui se louoient mutuellement de leurs procédés.

Après qu'Alfred eût lu toutes les lettres

que j'avois enlevées à la Présidente, ce que contenoient celles d'Elise, le mit au désespoir. J'ai passé la nuit, et une partie de la journée à le calmer, à l'empêcher de partir pour Key... où je compte aller préparer sa réception. A mon retour je vous rendrai compte de ce qui se sera passé.

Adieu, mon cher Marquis; recevez l'hommage de mes plus tendres sentimens.

FERDINAND.

LETTRE CLXXV.

M. DE COULANGES AU PRÉSIDENT DE PIRMONT.

Au château de Key.... même date que la précédente.

A six heures du matin.

Je commençois à prendre quelque espoir dans le changement de conduite de M. Duménil envers sa fille. Elise en paroissoit

touchée ; elle s'attendrissoit en voyant son père à ses genoux frémissant encore du dessein qu'elle avoit eu d'abréger ses jours, et lui jurant de ne pas lui survivre. Je commençois à espérer que la tendresse d'Elise pour son père pourroit lui donner le courage de supporter la vie, et que le tems peut-être calmeroit sa douleur, lorsque l'esprit infernal qui nous poursuit, est venu nous accabler d'un nouveau malheur.

Hier au soir j'entendis accourir vers ma chambre ; au même instant je vis paroître Elise ; elle se jeta toute en larmes à mes genoux : « Sauvez mon père, me dit-elle, ses jours sont en danger, et c'est moi qui en suis la cause... Mon fatal amour, mes regrets, tout s'anéantit à l'aspect des dangers qu'il va courir... Ah ! Monsieur, sauvez ses jours ! ... »

Effrayé de l'état où je voyois Elise, frémissant de ce que j'allois apprendre, j'eus besoin de tout mon courage pour supporter cette nouvelle scène. « Voyez cette lettre, me dit-elle ; une méprise vient de la faire

tomber entre mes mains. Hélas! je n'ai vu qu'elle étoit adressée à mon père qu'en lisant ce qu'elle contient.

Lettre du comte de Boransac à M. Duménil.

« Je suis las, Monsieur, des propos qui » se tiennent sur le compte de mon fils, et » auxquels on m'assure que vous avez donné » lieu. C'est donc vous qui prétendez refuser Alfred? Je croyois que sa fortune » et sa naissance lui donnoient droit de » prétendre à tout, et de faire honneur à » qui ce fût; je ne veux pas vous laisser » l'avantage dont vous vous flattez. C'est » moi qui veux anéantir tous les droits que » vous et moi avions donnés à nos enfans; je ne veux pour cela employer » que les loix de l'honneur. Le choix des » armes, du lieu, tout m'est indifférent, » pourvu que vous ne retardiez pas l'heure » de la vengeance que je dois tirer des » propos que vous osez tenir. »

Pendant que je lisois la lettre que je viens

de transcrire, l'état d'Elise détournoit mon attention; à genoux elle prioit avec ferveur; ses sanglots déchiroient mon ame. Lorsque j'eus achevé de lire, l'infortunée se traîna vers moi. « Monsieur, me dit-elle en versant un déluge de larmes, sauvez mon père; ah! Monsieur, sauvez-le de la vengeance du Comte; ôtez tout prétexte à cette cruelle persécution; recevez la main d'une infortunée... » Elle s'évanouit en prononçant ces derniers mots; revenue à la vie, elle leva ses yeux sur moi. « Dieu! qu'ai-je dit! s'écria-t-elle d'un air égaré... Ah! sauvez la vie à mon père, disposez de la mienne... Je remets mon sort entre vos mains...» Je restai abîmé dans mes pensées, sans pouvoir lui répondre un seul mot; je la vis une seconde fois se précipiter à mes pieds, et prête encore à défaillir, ses paroles entrecoupées par ses sanglots expiroient sur ses lèvres... Dans ce moment terrible, livrés tous deux aux sentimens qui brisoient nos coeurs, la voix de M. Duménil se fit entendre. Forcé de nous séparer, Elise s'é-

chappa ; et je restai plongé dans la douleur !

. . . . . .

. . . . . .

Je l'ai revue cette infortunée ! je viens de la quitter après avoir juré de lui consacrer ma vie... Oui, femme céleste, ame courageuse, je saurai comme toi immoler l'amour... En te sauvant de ton désespoir, en sauvant les jours de ton père, je remplirai tous les devoirs que me dicte mon coeur.

Mais comment cacher à M. Duménil cette lettre, ce cartel qui lui est adressé ! comment éviter qu'il n'apprenne... Oh ! je frémis !

La matinée s'avance, et je n'ai pu prendre aucune résolution ; mille sentimens oppressent mon coeur...

Adieu, Monsieur, je suis dans un état de trouble qu'il est impossible d'exprimer !

QUATRIÈME NUIT D'ÉLISE.

Quel nouveau coup vient encore de frap-

per mon coeur! O mes amies! vous frémirez, lorsque vous apprendrez que le comte de Boransac a menacé les jours de mon père. Le barbare! il craint qu'un fol espoir ne me reste! Oh! non, non, plus d'espérance; Alfred a cessé de m'aimer! Alfred a creusé mon tombeau.

Gage trop cher d'un amour malheureux! dans quel supplice me plonge le soin de te donner le jour! sans toi j'aurois cessé de souffrir!... Dieu! ma tête se perd... je n'ai plus nul souvenir de ce que j'ai fait, de ce que j'ai dit...

Ah! je me rappelle : oui; M. de Coulanges m'a promis de sauver mon père... Mon père ignore ce barbare défi tombé entre mes mains... je l'ai porté à M. de Coulanges... je lui ai parlé... il pleuroit... l'homme vertueux ne m'a point repoussée.. il ne m'a point montré de mépris... ses larmes inondoient mes mains qu'il pressoit entre les siennes... la voix de mon père s'est fait entendre, j'ai fui... j'ai été cacher mon désespoir... Dieu! qu'ai-je dit à

M. de Coulanges ?... mon trouble est extrême... ma tête s'égare... Oh ! je me sens mourir !.....
.....
.....

L'horloge vient de sonner..... le coup qu'elle a frappé m'a fait sortir de ma léthargie..... à une heure cette nuit même je dois revoir M. de Coulanges. « Infortunée victime de l'imprudence paternelle, m'a-t-il dit en se séparant de moi, du courage... Cette nuit vers une heure lorsque tout le monde reposera dans le château, vous me trouverez dans la galerie; vous y recevrez le serment que me dicte mon coeur; oui, Elise, oui, mon amie, je jure de consacrer ma vie à adoucir vos peines. » Ces paroles qu'il a prononcées, retentissent encore au fond de mon coeur !

Hélas ! mes forces m'abandonnent, je ne puis me soutenir... cependant il faut revoir M. de Coulanges ! il faut me traîner vers lui !.....

A cinq heures du matin.

Il est fait ce pénible aveu... il est consommé ce cruel sacrifice! Oh! monsieur de Coulanges, vous avez vu à vos pieds une fille coupable vous apprendre qu'elle étoit indigne de vos soins, et cependant vous offrir sa main... Dieu! c'étoit à ce moment même qu'il falloit mourir!... Ma mort, en rompant tout engagement, eût sauvé mon père... mais l'être à qui je dois donner le jour... Malheureuse Elise!

Je succombois sous le poids de la honte, lorsqu'en entrant dans la galerie, M. de Coulanges s'offrit à mes regards; bientôt je le vis à mes pieds. Mourante, éperdue, je ne pus arrêter mes sanglots, aucun mot ne put sortir de ma bouche; M. de Coulanges pressa mes mains contre son coeur. « C'est-là, me dit-il, qu'il faut déposer vos secrets; c'est-là que vous trouverez un sentiment respectueux, tendre, digne enfin d'apporter quelque adoucissement à vos douleurs: « Levez les yeux sur moi; je suis digne de votre

confiance, je mériterai votre estime; parlez, me dit-il, en s'asseyant près de moi, parlez à votre ami, à l'ami le plus tendre, à celui qui veut vous consacrer sa vie. » Ses larmes couloient; son regard compâtissant m'attira vers lui; je me précipitai à ses pieds. « Ah! Monsieur, m'écriai-je en acceptant ma main, vous sauverez mon père... mais apprenez que dans mon coupable égarement je suis devenue indigne de vos soins... apprenez que des liens aussi chers que cruels m'ordonnent de vivre! apprenez.... »

« Arrêtez, mon amie, me dit M. de Coulanges, dès hier votre secret s'est échappé; dès hier mon coeur a ressenti toutes vos peines!... Dans notre cruelle infortune, ma chère Elise, il faut qu'un sentiment plus doux vienne appaiser votre ame; il faut que la plus tendre amitié nous console en me laissant le droit de veiller sur vos jours, d'en adoucir l'amertume. » Il me prit dans ses bras, me pressa contre son coeur. « Promettez-moi de calmer vos douleurs, me dit-il; promettez-moi de vivre pour votre

père, pour moi qui suis votre ami, votre frère; qui veux employer chaque instant de ma vie à alléger vos peines! Elise, ne ferez-vous rien pour celui qui vous chérit si tendrement? Oui, le sacrifice de ma vie, de mon bonheur, tous les sacrifices enfin me seront doux, s'ils peuvent rendre la paix à votre coeur!... Elise, me dit-il d'un son de voix qui pénétra jusqu'au fond de mon ame, accorderez-vous un sentiment de pitié à celui qui saura immoler à votre tranquillité?.. » Il ne put achever; il trembloit... il s'éloigna de moi, et il marcha quelque tems en cachant son visage dans ses mains.

J'étois restée immobile sur la chaise où il m'avoit placée; mes yeux se levèrent sur lui; un déluge de larmes inonda mes joues: je ne pouvois parler; mon coeur eût voulu s'élancer vers l'objet de toute son estime! de douloureux souvenirs vinrent le briser!... Accablée de honte, de remords, de reconnoissance et de regrets, je laissai échapper un long gémissement; M. de Coulanges accourut vers moi. « O mon amie!

me dit-il, vos douleurs déchirent mon ame! Par pitié, soyez sensible aux soins de l'amitié; écoutez ses accens, ce sentiment si doux ne peut vous offenser! Hélas! puisse-t-il servir à calmer vos regrets! et fixant sur moi ses yeux remplis de larmes, non, jamais, ajouta-t-il, jamais un coeur sensible ne souffrit un tourment égal au mien!... Cependant tel est mon attachement pour vous que tous mes désirs se borneront à l'espoir d'adoucir vos chagrins. » Il se leva, fit encore quelques pas; mais revenant promptement à moi, et pressant ma main avec force : « Parlez à votre père, me dit-il, hâtez notre union, elle doit précéder la réponse que moi seul je dois faire au Comte: oui, je vous suivrai à l'autel; j'y ferai le serment de vous consacrer ma vie; mon coeur en vous offrant l'hommage le plus pur, adressera au ciel ses voeux les plus ardens, pour obtenir de consoler vos jours. Chère Elise, voyez en moi un frère qui n'accepte le titre d'époux, que pour acquérir le droit de vous sauver. »

M. de Coulanges se hâta de me parler de mon père pour détourner mes pénibles pensées, et les arrêter sur un sentiment plus doux. Il me rassura sur les suites du cruel défi, et me dit qu'en s'occupant à garantir les jours de mon père, il veilleroit à ne pas compromettre son honneur.

O mes amies! vous aimerez M. de Coulanges; quand je ne serai plus, vous connoîtrez ma coupable conduite, et vous rendrez hommage à ses vertus. Fasse le ciel qu'après ma mort, une compagne digne de lui vienne effacer le souvenir des maux que je vais lui causer!

Cinquième nuit d'Elise.

J'ai vu mon père, je l'ai vu tressaillir, lorsqu'il a entendu mes timides accens, lorsque d'une voix mal assurée, je lui ai dit: *J'accepte M. de Coulanges pour époux.*

O mes amies! les expressions de sa joie, les expressions de sa reconnoissance ont déchiré mon cœur! J'ai frémi de sa sécurité, et ne pouvant supporter des caresses que je

ne méritois pas, je me suis hâtée de fuir; j'ai couru vers la chapelle; là, prosternée au pied de l'autel, j'ai demandé à Dieu la force de supporter mes malheurs. Le tombeau de ma mère a fixé mes regards, j'ai contemplé cette dernière demeure, et je me suis résignée à mon sort. Le peu de tems que j'ai à vivre sera employé à rendre mon père heureux; rien ne troublera ses jours, jusqu'au moment où libre de disposer des miens, je pourrai terminer ma misère !...

Sixième nuit d'Elise.

Ces écrits, en vous peignant ma souffrance, ont déjà pendant quelques nuits soulagé mon cœur; ils ne vous parviendront qu'après ma mort; je vais les porter à Lucile, elle est prévenue que je dois lui confier ce dépôt; je compte sur sa fidélité qui m'est connue, sur sa discrétion déjà éprouvée. Je ne veux garder chez moi aucun papier qui pourroit me trahir; mon respect pour M. de Coulanges exige ce

soin. Je ne serai plus lorsque Lucile vous remettra mes écrits ; en les lisant, vous verserez des larmes, car c'est alors que vous connoîtrez tous mes malheurs..... O mes amies ! vous cacherez ma faute en gémissant sur mon sort ! Qu'Alfred, le barbare Alfred lise les *Nuits* d'Elise, et qu'il apprenne un jour tout ce que son inconstance m'a fait souffrir !

Dieu tout-puissant, je reconnois ta justice, lorsqu'en appésantissant ton bras sur moi, tu punis ma faute, en permettant tous les malheurs qu'elle accumule sur ma tête ! Je bénis ta bonté, lorsque tu m'as éclairée sur le crime que j'allois commettre, et que tu m'as donné le courage nécessaire pour supporter la vie ! Cher enfant, lorsque je t'aurai donné le jour, mes malheurs m'auront acquis le droit de disposer des miens !

C'est dans la chambre où je demeurois avant mon mariage, que je viens me livrer à toutes mes douleurs ! Tout le monde repose dans le château, et moi !... Oh ! le

repos, je ne le connois plus !.....

....

M. de Coulanges est parti. A la pointe du jour il doit voir le Comte. Dieu puissant, j'implore votre secours ! protégez le plus vertueux des hommes ! Oh ! ma tête se trouble ! je n'ai plus d'idées..... je ne sais où j'en suis..... Dieu de bonté, protégez mon ami, mon frère !

LETTRE CLXXVI.

M. DE COULANGES AU PRÉSIDENT DE PIRMONT.

Au château de Key.. le 16 août 17..

Vous avez dû voir par ma dernière lettre, Monsieur, que je serois l'époux d'Elise. En effet je le suis ; et la qualité de gendre de M. Duménil m'a donné le droit de cher-

cher le comte de Boransac. Je l'ai vu; et quoique peu satisfait des propos pleins de hauteur qu'il m'a tenus contre M. Duménil, j'ai cependant su me contraindre vis-à-vis d'un homme que son âge m'oblige à respecter. L'entrevue entre le Comte et moi s'est passée dans un lieu écarté où il s'est rendu à mon invitation. Après avoir appris au Comte que M. Duménil n'avoit eu aucune connoissance du cartel qu'il lui avoit adressé, et que le hasard avoit fait tomber entre mes mains, « Je viens, lui dis-je, en qualité de gendre de M. Duménil, vider sa querelle, ou recevoir de vous la promesse qu'à l'avenir vous laisserez vivre en paix un malheureux père que les circonstances ont rendu plus à plaindre que vous. »

En apprenant mon mariage, le Comte s'est fort adouci. Elise en recevant ma main a satisfait à l'orgueil du Comte de Boransac, qui craignoit, à ce qu'il m'a paru, que son fils ne reprît ses premières chaînes, et ne le forçât à quelques démarches humi-

liantes envers M. Duménil ; voilà du moins les craintes qu'il m'a laissé entrevoir, et que j'ai jugé lui avoir été inspirées. C'est ainsi qu'on a su l'engager à faire une démarche qui pût ôter tout espoir à Elise. Ce dernier coup a été porté par une main habile ; il a été dirigé au moment même où M. Duménil, frémissant des funestes effets du désespoir de sa fille, auroit peut-être pu lui sacrifier ses préventions. J'eus besoin de prudence pour n'être pas égaré par le désir de venger ma malheureuse amie ; mais une action désespérée n'auroit point remédié à ses maux. Je sus donc éviter un combat que l'âge de mon adversaire rendoit trop inégal ; je parvins à arracher de lui des excuses sur sa conduite envers mon beau-père, et la promesse de garder le secret sur cette dernière affaire.

Après un long entretien qui avoit débuté d'une manière un peu vive, nous nous sommes cependant quittés le Comte et moi, en nous témoignant quelqu'estime. Le comte de Boransac n'est pas sans mé-

rire ; mais son orgueil le rend facile à égarer, et la légèreté de son caractère a été la principale cause des fautes et des malheurs de son fils.

A mon retour, j'ai trouvé Elise dans de vives inquiétudes sur l'issue d'une affaire si importante. L'intérêt qu'elle m'a témoigné et les expressions de sa reconnoissance m'ont vivement touché. Je venois de la tranquilliser en lui apprenant que tout étoit terminé, lorsque son père est entré dans le salon. A sa vue, Elise s'est levée et s'est jetée dans ses bras en me regardant d'un air si touchant, que je n'ai pu cacher mon émotion. M. Duménil étoit loin de pénétrer la cause de cet instant d'attendrissement ; il s'est félicité du bonheur que lui promettoit mon union avec sa fille. Elise le regardoit d'un air doux. Il semble qu'aujourd'hui elle place toute sa consolation dans le bonheur de son père ; et moi, Monsieur, je mets tout mon espoir dans le courage de mon amie. Puissent mes soins rendre la paix à son cœur !

Adieu, Monsieur : je suis chargé de vous prier de la part de M. Duménil de venir passer quelques tems avec nous. Elise m'a assuré qu'elle trouveroit du plaisir à voir celui qui me servit de père, qui fut le guide de ma jeunesse, et qui a tant de droits pour devenir son ami. J'espère, Monsieur, que vous ne nous refuserez pas, et que vous viendrez recevoir l'hommage de mon profond respect.

DE COULANGES.

LETTRE CLXXVII.

FERDINAND AU MARQUIS DE LONEL.

Bordeaux, le 18 août 17..

Ce n'est qu'aujourd'hui, mon cher Marquis, que j'ai pu reprendre la plume. Tout

est fini pour mon malheureux ami. Elise est mariée.

Hélas ! en partant pour Key...t, je conservois encore l'espérance de rendre à Alfred le bonheur. J'arrivai vers huit heures du matin. Je trouvai M. Duménil seul dans son cabinet. Dès qu'il m'apperçut, il me mit fort à l'aise, en me demandant le motif de mon retour. J'eus le tems de le lui expliquer, ainsi que celui de ma visite. Il ne m'interrompit point, écouta tout ce que je voulus lui lire des lettres de l'Abbé à madame de Pressange, et le froid glacial qu'il me montroit, ne me découragea pas. Je ne cessai de parler, qu'après lui avoir témoigné de l'étonnement sur le peu d'intérêt qu'il prenoit à ce que je venois de lui dire. « Je plains votre ami d'être tombé en si mauvaises mains, me dit-il; c'est la faute de son père; je vous conseille de faire revenir ce vieux fou de sa prévention pour la Présidente, et de rendre à Alfred le service de lui donner une amie moins méprisable. — Il ne la reverra jamais, vous pou-

vez y compter, lui répondis-je avec vivacité. » M. Duménil m'interrompit, en disant : « Je désire de tout mon coeur qu'Alfred soit heureux. » J'allois lui répondre ; mais il se hâta de poursuivre : « Je n'ai plus rien à redouter de la foiblesse du caractère d'Alfred ; l'intérêt qu'à l'avenir je prendrai à son sort, ne peut plus être personnel ; j'ai assuré celui de ma fille, et j'espère vivre en paix. » A mon tour je devins muet, je me sentis pâlir. « Vous vous troublez, me dit M. Duménil ; votre amitié pour Alfred fait votre éloge, je vous plains de tous les chagrins qu'il vous cause ; mais il est facile de remplacer une jolie femme, Alfred se consolera. Ma fille, mariée à M. de Coulanges, me paroît tranquille sur son sort, et j'espère qu'elle finira par être heureuse du choix que j'ai fait pour elle. »

Il m'est impossible de vous peindre ce que j'éprouvai. « Malheureuse Elise ! m'écriai-je..... — Non, Monsieur, elle ne sera point malheureuse, me dit d'un ton sévère M. Duménil ; elle est unie à un ga-

lant homme, qui l'aime et dont le caractère m'assure le bonheur de ma fille. »

Trop agité pour pouvoir rester plus longtems à Key... je pris congé de M. Duménil, et frémissant de rencontrer l'infortunée que l'on venoit de sacrifier à une injuste prévention, je me hâtai de m'éloigner du château.

Arrivé à Bordeaux, je descendis chez moi; j'envoyai prier l'abbé Aimery de venir me trouver; je lui appris notre malheur. Il me dit que déjà le comte de Boransac savoit le mariage d'Elise, et m'attendoit pour préparer son fils à cet évènement, qui aujourd'hui paroissoit plutôt satisfaire le Comte que l'affliger.

Je ne pouvois me déterminer à aller à l'hôtel de Boransac; je restois sans force pour porter le coup mortel à mon ami. L'abbé me promit de travailler à disposer Alfred à recevoir de moi des nouvelles si affligeantes, afin d'éviter, s'il se pouvoit, l'effet de son désespoir; mais vains projets! La Providence en avoit ordonné autrement;

et mon malheureux ami devoit être frappé comme de la foudre, d'un évènement qui jusqu'à ce jour nous a fait craindre pour sa vie.

Il étoit déjà tard lorsque je me déterminai à aller voir Alfred. Quand j'arrivai à l'hôtel de Boransac, je trouvai tout le monde effrayé de l'état où étoit mon ami ; il connoissoit son malheur, sa fureur ne pouvoit se contenir ; il ne parloit que de vengeance et de mort. J'arrivai jusqu'à lui, je le serrai dans mes bras, je fus long-tems sans chercher à apprendre comment on l'avoit instruit de son sort ; mes soins cependant finirent par le calmer ; et dans le besoin de me raconter son infortune, il m'apprit que pressé de se justifier auprès d'Elise, en lui envoyant les lettres que madame de Grandval avoit soustraites, il lui avoit écrit pour lui jurer fidélité et amour ; que j'étois déjà parti lorsqu'il avoit pris cette résolution. Il avoit donc envoyé Marc au château de Key... Mais le retour de Marc avoit fait palpiter son cœur, lorsqu'il lui avoit remis un pa-

quet trop volumineux pour renfermer une simple réponse ; il avoit, me dit-il, ouvert ce paquet en tremblant ; il renfermoit toutes ses lettres cachetées, avec un billet d'Elise qu'il me montra ; il étoit conçu en ces termes :

« La signature que vous allez lire vous » fera connoître que je ne dois ni ne veux » recevoir à l'avenir aucun message de » vous.

» ELISE DUMÉNIL DE COULANGES. »

Elle me croit coupable, elle me croit infidèle, elle m'a abandonné ! disoit Alfred en jetant des cris de rage ; il accusoit Elise de trop de cruauté : hélas ! je le pensai comme lui. Cependant cette femme infortunée remplissoit son devoir, en rompant ses liens les plus chers ; épouse de M. de Coulanges, pouvoit-elle écouter Alfred ?

Depuis que mon ami connoît son malheur, je ne l'ai pas quitté. Tantôt sa fureur exige mes soins, tantôt le calme le plus

sinistre m'oblige à veiller sur lui. C'est de l'hôtel de Boransac que je vous écris, j'y loge; je ne puis quitter Alfred. Envoyez-moi une prolongation de congé, je vous en conjure, mon cher frère; je donnerois plutôt ma démission, que de m'éloigner de lui.

Adieu; je compte sur votre prudence pour instruire ma sœur des nouveaux soins qu'elle doit donner à son amie.

Recevez, mon cher Marquis, l'hommage de mes tendres sentimens.

FERDINAND D'ARSILLY.

LETTRE CLXXVIII.

MADEMOISELLE LÉRIS A ÉLISE.

Du château de Limeuil, près d'Orléans,
le 20 août 17..

MA CHÈRE ELÈVE,

Madame votre tante a été à toute extrémité ; pendant plusieurs jours j'ai craint pour sa vie, et je tremblois à chaque instant d'avoir à vous annoncer la perte d'une amie si chère ; enfin le ciel l'a rendue à mes vœux ; elle est tout-à-fait hors de danger, et peu de jours encore suffiront pour la mettre en état de continuer sa route.

Lorsque nous quittâmes Paris, madame de Pressange, soutenue par le désir de se rapprocher de nous, se croyoit rétablie

d'une fièvre qui avoit déjà retardé son départ, et dont je ne la croyois pas entièrement guérie. Cependant mes représentations ne purent l'arrêter ; elle voulut partir, et pendant le premier jour, son courage la soutint. Le soir du second jour, elle se sentit trop abattue pour continuer sa route ; nous nous arrêtâmes près d'Orléans chez une amie de votre famille, qui heureusement étoit dans ses terres ; car dans la nuit même, madame de Pressange se trouva fort mal ; mais chez son amie tous les secours lui furent prodigués. Une fièvre inflammatoire l'a mise plus d'une fois aux portes du tombeau ; enfin elle est bien ; cependant, trop foible encore pour vous écrire, elle me charge de vous mander que le médecin lui permet de se mettre en route dans la semaine prochaine, et que peu de jours après, elle pressera son enfant chérie contre son cœur.

Nous ne nous arrêterons point aux environs de Tours, comme c'étoit le premier projet ; la maîtresse du château où nous

sommes, a écrit au cousin de madame de Pressange, pour lui annoncer sa maladie; il est venu ici pour terminer ses comptes avec madame votre tante; il a apporté les lettres écrites du château de Key..... qui se trouvoient à Tours lors de son départ. Les inquiétudes que vous témoignez, vos craintes, vos chagrins, tout ce que vous exprimez dans vos lettres, a vivement affecté votre chère tante; cependant elle espère que vos terreurs seront vaines, monsieur votre père lui ayant mandé qu'il fixoit l'époque de votre mariage aux premiers jours d'août; nous comptons en apprendre l'heureuse nouvelle, *poste restante à Tours.* Combien elle vous aime, cette bonne tante, ma chère élève! l'espoir seul de vous embrasser sous le nom de Boransac, lui rend la santé; elle se fortifie de jour en jour, et les progrès que fait sa convalescence, sont dus en partie à la lettre de son frère, qui paroît décidé à fixer votre sort. J'écris auprès d'elle, ma chère élève, et au moment de cacheter ma lettre, nous consultons en-

semble sur le nom que nous mettrons sur l'adresse. Oui, ma chère élève, j'espère qu'unie à M. Alfred, vous recevrez avec bonté les voeux que la bonne Léris ne cesse de former, pour que l'un et l'autre, et l'un par l'autre, vous soyez éternellement heureux.

Recevez l'hommage de mon tendre respect, madame la Comtesse, ma chère élève, mon Elise, recevez de votre bonne, les témoignages de son attachement pour vous. Puisse le ciel accorder à nos voeux une petite Elise qui vous ressemble! Puisse votre tendresse maternelle la livrer à mes soins, pour me procurer le bonheur de travailler à la rendre digne de vous !

J'ai l'honneur d'être avec respect,

Ma chère élève,

Votre, etc.

LÉRIS.

P. S. Madame de Pressange prie monsieur Duménil de l'excuser si elle ne lui

écrit pas ; mais elle est encore trop foible, et veut se ménager pour qu'il n'y ait plus d'obstacle à satisfaire l'impatience qu'elle a de vous revoir. Elle me charge de vous mander qu'elle est contente du sort qu'on lui a fait, et que tranquille sur celui de sa nièce, elle n'aura plus rien à désirer.

SEPTIÈME NUIT D'ELISE.

O M. de Coulanges ! que de reconnoissance je vous dois ! Tout est donc terminé entre mon père et M. de Boransac. Mon père ignore ce que vous avez fait pour lui ; il ne sait pas que pour garantir sa vie, vous n'avez pas craint d'exposer vos jours. Homme sensible et vertueux, pardonnerez-vous à une infortunée dont la mort seule peut terminer la misère ? Oui, il faut que je vous quitte ; il faut rompre des liens formés par la pitié ; mais pendant le tems que j'ai encore à vivre, votre conduite su-

blime, en allégeant mes maux, reposera mon coeur; j'éprouve même un sentiment plein de charme, en songeant que c'est à l'homme le plus estimable que je confierai le soin..... O M. de Coulanges! avec quelle délicatesse vous avez su calmer le désespoir où me livroit la tendresse maternelle. Hélas! je ne jouirai point du bonheur d'être mère!..... Je n'ai pas mérité d'en jouir!.....
.....
.....

Je me sens calme; oui, mes amies, j'arriverai sans trouble au terme de ma vie; bientôt je cesserai de souffrir; je souris à cette pensée. Eh! qu'importe que ma douleur abrège mes jours! n'ai-je pas acquis le droit d'en disposer? Dieu, en me donnant des chagrins au-dessus de mes forces, ne m'a-t-il pas dit: *Tu peux mourir?*

Chère Adèle, j'ai lu votre lettre avec tranquillité: je n'y répondrai pas; je vous reverrai; je ne vous parlerai point de mes peines; aucun murmure, aucune plainte

ne sortiront de ma bouche; je ne veux point troubler le bonheur de mon père ; qu'il me croie heureuse! qu'il jouisse de son erreur jusqu'à ma dernière heure..... Et vous, M. de Coulanges, oh! que mon enfant sache un jour apprécier vos vertus! Qu'il vous révère, qu'il vous imite, c'est le seul voeu de mon coeur.

Cher enfant, jamais, jamais je ne te serrerai contre mon sein! Ce bonheur si doux, jamais je ne le goûterai!... Viens un jour, viens répandre quelques larmes sur ma cendre! viens donner un soupir à ta malheureuse mère!...

Ma tante, je vais donc vous revoir; une lettre de mademoiselle Léris m'annonce votre retour; je ne la lirai pas cette lettre dont l'aspect a porté le trouble dans tous mes sens! je l'ai portée à mon père : jamais, jamais je ne veux la revoir. J'étois calme en donnant cette lettre, je suis résignée... Mon père en la lisant, a changé de visage; il a levé les yeux sur moi, ma tranquillité a paru le rassurer. Un jour il

pleurera sa fille !... Mais quel que soit son malheur, peut-il être égal au mien : j'ai perdu Alfred !...

LETTRE CLXXIX.

FERDINAND AU MARQUIS DE LONEL.

Bordeaux, le 10 septembre 17..

Je suis inquiet du sort de madame de Grandval ; elle m'a prié de passer chez elle : je ne veux point la voir, je ne veux point la servir, je ne le dois pas ; mais je la plains. Son mari est arrivé depuis peu de jours à Bordeaux ; il a été instruit de la conduite de sa femme. Cependant le vicomte de Valserre m'a dit qu'il avoit tenu la parole qu'il m'avoit donnée de ne plus parler d'elle ; mais il n'étoit plus tems : tout étoit connu. Le désespoir où est Alfred, le ma-

riage précipité d'Elise, touchent tous les coeurs; et le plaisir de médire, plus fort encore que la pitié que doivent inspirer les malheureux, a enveniné les propos tenus contre la Présidente; c'est une rumeur que rien ne peut appaiser. Personne ne veut voir madame de Grandval; depuis son retour, elle n'est troublée dans sa solitude, que par ses créanciers qui l'assiègent. Le Président montre de l'humeur d'être forcé de payer les dettes de sa femme; il blâme hautement sa conduite. Sans doute je la plains; mais les malheurs d'Alfred ont fermé à cette femme coupable tout accès dans mon coeur.

Je ne puis vous peindre l'état où est mon pauvre ami! je veille sur lui nuit et jour; je tremble qu'il ne commette quelque imprudence; il ne peut supporter l'idée qu'Elise le croie infidèle; « Qu'au moins je me justifie, répète-t-il à chaque instant; que je la voie, que je lui parle, qu'elle apprenne qu'elle seule a rompu nos liens; qu'Alfred fidèle ne pouvoit vivre que pour l'aimer;

LETTRE CLXXX.

FERDINAND AU MARQUIS DE LONEL.

Bordeaux, le 15 septembre 17..

Je reçois votre lettre à l'instant, mon cher Marquis; elle m'apprend que ma soeur ne tardera pas à se mettre en route pour se rendre auprès d'Elise. Quoique l'on m'ait assuré que cette infortunée paroissoit entièrement résignée à son sort, cependant cette résignation subite me paroît plutôt effrayante pour ses amis, que propre à les tranquilliser, et je pense que cette malheureuse femme a besoin plus que jamais de consolations. Priez ma soeur de m'écrire dès qu'elle sera à Key..., qu'elle me donne des nouvelles d'Elise; je n'ai pour le moment aucun moyen d'en avoir.

Alfred m'a causé une crainte mortelle, il étoit sorti de grand matin, personne ne savoit de quel côté il avoit tourné ses pas. A son retour il a été touché de mon inquiétude; il n'avoit fait qu'une simple promenade, m'a-t-il dit, et il m'a paru en avoir éprouvé un bon effet. Plus calme toute la journée, il m'a promis de ne sortir jamais seul, et d'emmener avec lui le fidèle Marc à qui je l'ai recommandé.

La promesse d'Alfred et mes recommandations à Marc, m'ont rendu ma sécurité; il me suffit de savoir Alfred livré aux soins de ce fidèle domestique, pour le laisser libre de s'éloigner quelquefois. Les efforts de mon amitié pour le distraire et le consoler, en auront un effet plus sûr, lorsqu'il en aura été privé quelques heures. Ces réflexions m'ont fait prendre le parti de le laisser seul dans ses promenades; Marc m'a répondu de son maître, et pourvu qu'Alfred ne reste pas trop long-tems loin de moi, je ne me retrouverai plus dans l'agitation où j'ai été toute la matinée. Je vous remercie, mon

cher Marquis, de la prolongation de congé que vous m'avez envoyée; vous m'obligez sous tous les points, car j'aurois plutôt quitté le service, s'il m'eût fallu, pour remplir mes devoirs militaires, manquer à ceux de l'amitié.

Nous avons eu à dîner aujourd'hui monsieur et mademoiselle de Belval; Alfred ne vouloit point paroître; à force de soins j'ai obtenu de lui qu'il ne causeroit pas à son père un chagrin qui ne remédieroit point à nos malheurs. Alfred s'est laissé persuader; il a dîné avec nous. La présence de mademoiselle de Belval a contraint le Comte qui, ne parlant point des malheurs d'Alfred, a évité d'aigrir ses chagrins. Nous sommes restés plus d'une heure, Alfred et moi, avec mademoiselle de Belval, pendant que le Comte, qui avoit emmené M. de Belval dans son cabinet, a eu un long tête-à-tête avec lui; il est aisé d'en deviner le motif: je pense que M. de Belval veut consoler le Comte de la perte d'Elise, et qu'il a proposé sa fille pour Alfred. Je me

suis bien gardé de communiquer cette réflexion à mon ami. La conduite de mademoiselle de Belval pendant que nous étions seuls avec elle, m'a inspiré quelque intérêt; son attachement pour Alfred s'est montré avec décence et discrétion; elle a témoigné avec adresse l'intérêt qu'elle prend à lui, en cherchant à le distraire sans lui parler de ses malheurs: mais quels que soient les sentimens qu'Alfred est fait pour inspirer, qu'il est loin du moment où ils pourront le consoler! Je prévois qu'il me faudra veiller à ce que le Comte, avec sa vivacité et sa légèreté habituelles, ne perde pas son fils en voulant le sauver.

La conduite du comte de Boransac envers madame de Grandval, met le comble à ses folies et à ses inconséquences. Tout le monde sait qu'elle est cause du malheur d'Alfred; lui seul a l'air de l'ignorer : il se glorifie d'aller frapper à toutes les portes, pour donner des protecteurs à madame de Grandval; il se déclare son chevalier, l'excuse à haute voix, et rejette tous les torts sur

M. Duménil qu'il accuse seul des chagrins de son fils.

Le président de Grandval, à ce que l'on assure, sollicite une lettre de cachet, pour faire enfermer sa femme : il aura de la peine à l'obtenir ; le Roi qui nous gouverne aujourd'hui (1) les a presque abolies. La bonté de son coeur, en le faisant courir au-devant du malheureux qu'il peut protéger, lui fait long-tems suspendre le coup qui doit frapper le coupable ; il lui faut, vous le savez, plus d'une preuve avant de punir (2). On assure que le mémoire contre madame de Grandval est de la plus grande force : son mari en est l'auteur. Je ne sais qui l'a si bien instruit, tout y est détaillé ; le Président, m'a-t-on dit, n'épargne ni argent, ni sollicitations, pour faire punir sa femme ; je la plains, cette femme impru-

---

(1) Louis XVI.

(2) Voyez la lettre que Louis XVI écrivoit aux lieutenans des provinces, au sujet des lettres de cachet.

dente ! cependant je suis forcé de convenir qu'elle mérite son sort.

Adieu, mon cher Marquis, j'embrasse tendrement ma soeur, et je vous offre mon plus sincère hommage.

FERDINAND.

NEUVIEME NUIT D'ELISE.

Je l'ai vu !... Dieu, sauvez-moi !.... Je l'ai vu ! j'ai entendu sa voix.... Qu'a-t-il dit ?... Pourquoi étoit-il là ? Pourquoi me poursuit-il ?..... Oh ! qu'il me laisse mourir en paix !.....

L'infidèle vient-il insulter à ma misère ? Tout mon sang s'est retiré vers mon coeur ! Graces vous soient rendues, Dieu tout-puissant, vous m'avez sauvée... J'ai senti mes forces revenir..... J'ai fui celui dont je ne puis supporter l'outrage.... Suis-je assez malheureuse !..... Alfred près du pavillon.... lui !.... son image me pour-

suit..... Oh! laisse-moi..... laisse-moi.... je me sens mourir!...

Quelle affreuse contrainte! Il a fallu paroître devant mon père! Le barbare! jamais, jamais il ne fut plus tendre pour moi!..... M. de Coulanges, je rougis de ses bontés.... je ne puis les supporter... J'ai vu le moment où j'allois succomber sous le poids de ma souffrance; mais il faut achever ma pénible tâche..... Hélas! je meurs de mille morts, en attendant ma dernière heure! Mon cœur se déchire, mon être tout entier se bouleverse, et semble vouloir s'anéantir!...

« Reposez-vous, chère Elise, m'a dit M. de Coulanges, en me quittant. Je m'éloigne; mais lorsque je me prive de vous voir, promettez-moi que demain je retrouverai sur votre figure, ce calme si nécessaire à mon bonheur. »

Dieu! s'il avoit su qu'Alfred, que le cruel Alfred venoit d'insulter à ma douleur!...

Alfred! où est-il? Je n'entends aucun

bruit. Veilleroit-il autour du château ?... Oh ! non, il est parti.

Je ne pleure pas ; non, mes amies, je ne pleure pas.....

Mon enfant ! Je crois qu'il a tressailli, lorsque son père si près de moi..... Pourquoi Alfred est-il venu ?... Dieu ! je sens ma tête qui s'égare.....

J'entends du bruit.... Je me sens prête à défaillir..... Barbare Alfred !.....

Le bruit a cessé. Le calme le plus effrayant règne autour de moi. La foible lumière qui m'éclaire semble pâlir.....

O Dieu ! je me jette à genoux, sauvez une innocente créature du désespoir de sa coupable mère !.....

HUITIÈME NUIT D'ELISE.

J'ai demandé à mon père de ne voir que les personnes de la famille : cette grace m'est accordée.

Le plus doux, le plus parfait des hommes veille à mon repos. Dès que je témoigne le moindre désir, M. de Coulanges en parle à mon père; à l'instant même mes volontés sont des loix auxquelles mon père est forcé de se soumettre : ils ont l'espoir que par la suite je changerai! J'ai entendu ce qu'ils disoient... Laissons-leur une erreur nécessaire à leur bonheur, utile à ma tranquillité. A l'avenir, disent-ils, d'autres soins dissiperont ma mélancolie... Oh! je les entends... mais alors je ne serai plus!

Mon père est heureux; c'est mon sacrifice qui fait son bonheur! Hélas! c'est une bonté du ciel qui, tout indigne que je suis

LETTRE CLXXXI.

LA MARQUISE LE LONEL A FERDINAND.

Au château de Key... le 26 septembre 17..

Je suis arrivée hier au soir au châetau de Key.... J'ai serré contre mon coeur l'infortunée Elise. Dans cet embrassement, moi seul j'ai répandu des larmes. Croiriez-vous, mon frère, qu'elle a eu la force de supporter ma vue sans se laisser attendrir ? « Du courage, m'a-t-elle dit, nous ne venons sur la terre que pour souffrir... Il faut savoir supporter son sort.... Le plus grand nombre des êtres qui respirent, n'est-il pas malheureux ? S'il est des exceptions, elles sont en votre faveur : vous méritez d'être heureuse, mon Adèle, vous le serez tou-

jours, je l'espère; cette pensée adoucit mes peines! » Je pleurois comme une folle. « Eloignez-vous de moi, ma chère amie, m'a-t elle dit; vous me faites mal.... Nous nous reverrons quand vous serez plus calme. » J'ai apperçu quelques larmes humecter sa paupière; je ne pouvois la quitter; elle s'est arrachée de mes bras; je n'ai pu la retenir. Un moment après j'ai entendu M. Duménil et M. de Coulanges qui venoient dans le salon; je me suis sauvée à mon tour: leur vue m'eut fait trop de mal. J'ai été loin d'eux et loin d'Elise, calmer le trouble affreux qui étoit dans mon coeur.

A l'heure du souper, Elise est venue me chercher dans ma chambre. « Venez, m'a-t-elle dit, suivez-moi, chère Adèle. » Je l'ai suivie: j'étois émue; elle étoit tranquille. Nous avons trouvé son père et son mari, avec le président de Pirmont, qui est ici depuis quelques jours. M. Duménil m'a fait une très-agréable réception. J'ai été obligée de me contraindre pour y répondre au gré d'Elise. « Mon père est heu-

reux, m'a-t-elle dit tout bas. Il m'a sauvé la vie, ajouta-t-elle, en me serrant la main; je ne devois pas abréger ses jours. Traitez-le avec amitié; il m'aime. » Sa figure étoit décomposée, en me disant cela. J'eus besoin de forces pour cacher à cette infortunée l'impression qu'elle me faisoit.

Le soir, lorsque nous nous séparâmes, je l'observai sans appercevoir aucun changement dans sa contenance. Elle souhaita le bonsoir à son père avec la même tranquillité qu'elle avoit autrefois, lui témoigna la même tendresse; elle fit accueil au Président de Pirmont, et suivit son mari sans montrer le moindre trouble.

J'ai passé la nuit à songer à Elise. Sa tranquillité m'effraie plus que n'eût fait sa douleur. Je me suis levée de grand matin, dans l'impatience où j'étois de la revoir; mais j'ai attendu long-tems; elle n'étoit pas visible. On m'a appris qu'elle se retiroit souvent au milieu de la nuit, dans la chambre qu'elle habitoit avant son mariage; que là, personne n'osoit troubler sa solitude;

qu'elle l'avoit demandée ; et M. de Coulanges, rempli de soins et d'attentions pour elle, vouloit que personne ne contrariât ses désirs.

On m'a fait un grand éloge de la conduite de M. de Coulanges. Il adore sa femme, et veille sans cesse à sa tranquillité. Il ne donne aucun ordre sans son approbation ; en présence même de M. Duménil, M. de Coulanges dit hautement aux domestiques, qu'il faut avant de rien prononcer, savoir ce qui convient à madame de Coulanges. C'est ainsi qu'il a été décidé que l'on vivroit en famille. Elise en a montré le désir, et depuis ce moment il n'a pas été permis à M. Duménil de faire aucune invitation. Elise a nommé les parens et les amis qu'elle vouloit voir. Vous êtes du nombre, mon frère, et tout ce que votre présence rappellera à cette infortunée, doit vous engager à être touché du sentiment qui vous place parmi les personnes qu'elle a choisies pour distraire sa solitude.

Elise n'a paru qu'au déjeûner. Son changement m'a frappé. Hier j'étois trop émue pour le remarquer; sa beauté empêche que l'on soit effrayé de son changement, à moins que l'on ne l'observe avec l'intérêt de l'amitié; elle pâlit souvent; elle a souvent l'air distrait, et ne revient de sa rêverie qu'en rougissant. Alors ses regards se portent sur ceux qui sont auprès d'elle, et son sourire pourroit rassurer ceux qui n'ont pas comme moi la longue habitude de lire au fond de son coeur.

M. Duménil m'a parlé long-tems du bonheur de sa fille. Il m'a fait un éloge de M. de Coulanges, qui m'a prouvé qu'il étoit heureux de l'avoir pour gendre, et que dans son contentement personnel il trouvoit celui de sa fille : il n'est plus tems de combattre ses idées; je l'ai laissé dire, malgré la contrainte où me mettoit cet entretien.

Elise paroît redouter de se trouver seule avec moi; elle craint ma foiblesse; elle craint les témoignages de mon amitié. Infortunée Elise ! j'imiterai, si je puis, son

courage ; je supporterai ses peines, et je bornerai mes soins à distraire ses pensées.

Adieu, mon frère. Que devient Alfred? Oh ! que je le plains !

LETTRE CLXXXII.

FERDINAND AU MARQUIS DE LONEL.

Bordeaux, le 28 septembre 17..

Alfred a fait l'imprudence d'aller à Key.... J'ai été instruit de cette démarche par Marc, qui n'a pu arrêter son maître, et qui dans la crainte de perdre sa confiance, n'a osé contrarier trop fortement sa volonté; mais ce fidèle domestique est venu aussitôt m'en instruire. Je l'ai loué de sa conduite, et dès le même instant je me suis occupé à arracher d'Alfred l'aveu de son imprudence, pour le garantir, si je puis, du désir de la

renouveler, ou au moins le diriger dans ce qu'il projette, si je ne puis l'empêcher d'y satisfaire.

Le désespoir d'Alfred, les propos qu'il lui faisoit tenir, m'ont bientôt donné les moyens d'attirer sa confiance. Il se plaignoit d'Elise, de sa cruauté, de son injustice, et me juroit qu'il vouloit à tout prix se justifier, et se venger de M. de Coulanges. Je fis ce que je pus pour l'appaiser; plus calme enfin, il finit par m'apprendre la première tentative qu'il avoit faite.

Je me gardai de le blâmer; je le questionnai sur les moyens qu'il avoit pris, en me réservant pour un autre moment, les représentations que j'avois à lui faire.

« Arrivé dans le village de Key...., me dit-il, je forçai Edmond à m'ouvrir la porte du parc, et je fus me cacher dans le pavillon d'Elise, sans savoir encore le parti que je prendrois pour la voir un instant. Le soleil étoit couché; j'écoutois, je tremblois de crainte et de rage. Je m'avançois sur les marches qui conduisent au pavillon, pour

regarder au loin si je ne voyois personne; je me retirois aussitôt, dans la crainte d'être apperçu, et j'attendois la nuit avec impatience, pour tenter d'arriver jusques dans le château. Quel étoit mon dessein, me diras-tu ? je ne sais. Ma seule pensée étoit de détromper Elise sur mon compte, et de lui reprocher son infidélité : mais si j'eusse rencontré M. de Coulanges, cher Ferdinand, je te l'avoue, lui ou moi, nous aurions trouvé la mort pour satisfaire à ma vengeance, ou terminer mes malheurs.

J'étois encore incertain du parti que j'allois prendre, lorsque j'apperçus Elise; elle étoit seule dans l'allée opposée au pavillon. Je m'élançai, elle m'apperçut, et parut un instant prête à défaillir. A mon tour, je me sentis sans force; je voulus parler; ma voix expira sur mes lèvres. Elise s'échappa au moment où j'allois la rejoindre. Je n'osai avancer, je craignis de la compromettre; je rentrai dans le pavillon, la rage et le désespoir dans le coeur. Edmond inquiet de ma démarche, vint me solliciter de par-

tir. Je le forçai à rester près de moi; et lorsque tout parut reposer dans le château, je m'avançai sous les fenêtres d'Elise, où je n'eus d'autre consolation que celle de laisser exhaler mes gémissemens. Le lendemain, à la pointe du jour, la crainte d'être vu auprès des fenêtres d'Elise, me fit renoncer à l'espoir de la voir. Je quittai Key..., et j'arrivai ici avant ton réveil. Sans doute j'ai commis une imprudence; mais pardonne à ma douleur, prends pitié du délire où je suis livré. Il faut que je la voie, que je lui parle; il faut que je me justifie. O mon ami! dis-moi, pourra-t-elle refuser un regard à celui qu'elle a condamné à d'éternelles douleurs? Elle a trahi nos sermens.....» Il ne put achever. Les sanglots l'étouffoient. Sa pâleur et le désordre de ses traits me firent craindre qu'il ne s'évanouît. Je m'approchai; je le pris dans mes bras; je mêlai mes larmes aux siennes. Il parut touché de mes soins; mais je ne parvins à le calmer, qu'en lui promettant de seconder ses projets, s'il vouloit s'en rapporter

entièrement à ma vigilante amitié. Il me le promit. Par-là j'espère avoir gagné du tems, et m'être assuré de sa conduite.

Le 29, à huit heures du soir.

Hier, je fus obligé de quitter ma lettre, pour aller chez madame de Pressange, qui m'avoit fait prévenir de son arrivée, et prier de passer chez elle à l'instant même. Je la trouvai dans un accablement extrême causé bien plus encore par les malheurs d'Elise, que par les suites d'une longue maladie, qui a retardé son retour. J'ignorois qu'elle en fût déjà instruite, et je n'osois l'exposer, dans l'état de foiblesse où elle étoit, à apprendre le funeste mariage de sa nièce. Sa douleur me prouva combien mes précautions eussent été nécessaires. Nous passâmes près de deux heures ensemble à plaindre nos malheureux amans, à maudire les auteurs de leurs peines.

La Présidente ne tardera pas à être punie de sa conduite envers Alfred. Elle vient de faire une action qui a redoublé la colère de

son mari contr'elle; elle a fui de sa maison, s'est sauvée, et vous ne devineriez sûrement pas, si je ne vous le disois, que c'est le comte de Boransac qui l'a aidée à se soustraire à la puissance de son époux. Madame de Pressange l'a rencontrée dans une auberge, où le Président est arrivé au moment où sa femme alloit en sortir pour continuer sa route : elle alloit à Paris. Qu'y faire ? On l'ignore. Mais son mari l'a ramenée chez elle, où il la tient enfermée, en attendant la lettre de cachet qu'il espère obtenir.

Madame de Pressange me raconta la scène qui s'est passée dans l'auberge ; je ne vous fatiguerai pas de tous ces détails; je me bornerai à vous parler du comte de Boransac qui escortoit la belle fugitive, et qui l'a quittée lorsque son mari s'est emparé d'elle. Le Comte a partagé avec madame de Grandval, les huées de la populace rassemblée à la porte de l'auberge. Je crois que son orgueil blessé par le résultat de cette affaire, et les propos qu'elle fait tenir contre

lui, le guériront entièrement de son engouement pour une femme dont personne n'ose plus prendre le parti. Lorsque le comte de Boransac eut disparu de chez lui, nous étions éloignés de deviner ce qui l'avoit engagé à nous quitter. Nous supposions qu'il s'ennuyoit de notre tristesse; mais depuis hier au soir qu'il est de retour, il est plus doux et plus aimable pour nous : comme s'il avoit besoin pour faire oublier sa folie, de partager au moins pour un tems, notre sagesse et notre solitude.

J'ai reçu une lettre de ma soeur qui me parle de notre intéressante amie, de sa conduite, de sa résignation, de son courage. Ces détails m'ont touché ; Elise méritoit un meilleur sort ! Madame de Pressange est partie ce matin pour Key... j'espère que je ne tarderai pas à recevoir des nouvelles de son entrevue avec sa malheureuse nièce.

Adieu, mon cher Marquis; recevez l'assurance de mes tendres et respectueux sentimens. FERDINAND.

LETTRE CLXXXIII.

LA MARQUISE DE LONEL A FERDINAND.

Au château de Key.... le 3 octobre 17..

Je suis à peine remise de l'impression qu'a faite sur moi l'entrevue de madame de Pressange avec notre malheureuse amie. Affoiblie par sa maladie, madame de Pressange n'a pas eu la force de se contraindre, et son arrivée dans le château de Key... a produit la scène la plus déchirante que j'aie vue de ma vie.

Madame de Pressange est arrivée à Key... sans nous avoir prévenus; elle est entrée pendant que nous étions à la promenade; nous l'avons trouvée établie dans le salon à notre retour. Elise a jeté un cri en voyant

sa tante, et s'est précipitée dans ses bras; craignant pour Elise une trop forte émotion, j'ai voulu l'arracher d'auprès de sa tante, l'infortunée étoit évanouie; alors madame de Pressange troublée, a accablé de reproches M. Duménil. Au milieu d'une scène terrible entre le frère et la soeur, Elise est revenue à elle; sa figure égarée, son air éperdu, nous a glacés d'effroi; elle s'est jetée toute en larmes aux pieds de son père, a sollicité pour sa tante; ensuite elle a pressé les genoux de sa tante, et a parlé en faveur de son père. Nous fondions en larmes, M. de Coulanges et moi; le président de Pirmont a voulu éloigner M. Duménil pour nous donner à tous le tems de nous calmer. Elise se traînant sur ses genoux a suivi son père, l'a arrêté; et se tournant vis-à-vis de sa tante, elle l'a assurée qu'elle étoit heureuse, que les circonstances seules avoient changé son sort, que son père l'aimoit, que dans sa tendresse pour elle, il lui avoit choisi un mari digne de toute son estime. L'expression de sa figure, son ac-

tion, la véhémence de son discours, tout dans le moment nous a entraînés vers elle. M. Duménil a oublié sa soeur, pour ne s'occuper que de sa fille; M. de Coulanges l'a prise dans ses bras, l'a sollicitée de calmer sa douleur; ses propos aussi tendres que délicats, ont adouci le chagrin de madame de Pressange; elle s'est approchée de sa nièce qui, prenant une de ses mains, l'a unie à la main de son père, qu'un instant auparavant elle pressoit contre ses lèvres; c'est ainsi que cette femme angélique a réuni tous les coeurs; elle a empêché une rupture complète entre son père et sa tante qui étoient au moment de se brouiller pour la vie.

L'état d'Elise a été si violent, que nous avons craint de perdre toutes nos espérances; elles sont fondées aujourd'hui sur sa grossesse. Nous pensons qu'un ame aussi tendre que la sienne, se livrera toute entière à l'amour maternel, s'attachera par cela seul à son mari, et consolera l'amitié en se trouvant heureuse de ses nouveaux sentimens.

Tout est calme aujourd'hui dans le château ; Elise est rétablie des crises effrayantes qu'elle a eues ; le médecin nous a dit qu'il n'y avoit point à craindre de fausse-couche. Madame de Pressange est rentrée dans les bonnes graces de son frère ; Elise paroît moins abattue. Depuis hier nous sommes plus tranquilles.

J'ai eu ce matin une conversation avec Lucile ; elle m'a fait connoître l'opinion que l'on a à Key... sur la conduite d'Alfred ; on y est persuadé qu'il a abandonné Elise pour madame de Grandval. Cette pauvre Lucile me disoit en pleurant : « qu'elle n'auroit jamais cru M. Alfred capable d'une action aussi noire ; qu'Elise avoit eu raison de se venger d'une pareille perfidie, en épousant M. de Coulanges ; qu'elle avoit un bon mari, qu'elle espéroit bien que sa chère protectrice, lorsqu'elle seroit mère, se consoleroit de tous ses chagrins, et qu'elle sentoit par elle-même (qui est près d'accoucher) qu'un enfant augmentoit la tendresse que l'on avoit pour son mari. »

Vous concevez, mon frère, que dans la position présente, ce n'est pas à Lucile que j'irai détailler toute la malheureuse affaire? Je me suis contentée de lui dire qu'Alfred étoit plus malheureux que coupable : mais dites-moi, mon cher Ferdinand, ne faudroit-il pas détromper Elise? Peut-il y avoir un plus grand supplice au monde que celui de mépriser ce qu'on a tant aimé? Ne seroit-ce pas une consolation pour elle d'entendre justifier Alfred? Je voudrois adoucir ses peines, et je n'ose rien hasarder.

Adieu, mon cher frère : viendrez-vous à Key...? nous serions bien aise de vous voir, et de nous consulter avec vous sur cette démarche.

Adieu.

LETTRE CLXXXIV.

FERDINAND A LA MARQUISE DE LONEL.

Bordeaux, le 6 octobre 17..

Gardez-vous, ma soeur, gardez-vous pour long-tems de détromper Elise! En attendant qu'un autre sentiment remplisse son cœur, laissez à cette femme infortunée une erreur cruelle sans doute, mais nécessaire pour l'aider à éteindre son amour. Liée pour la vie à M. de Coulanges, voulez-vous donc exposer notre malheureuse amie à des regrets éternels? vous me faites frémir; qu'elle croye Alfred infidèle, ce malheur est encore moins affreux pour elle, que la perte d'une erreur qui lui rendroit toute la force d'un sentiment qu'il faut chasser de son cœur. Vous ne pourriez pas rendre à Alfred

le bonheur qu'il a perdu; si quelquefois je flatte en lui l'espoir de se justifier un jour aux yeux d'Elise, ce n'est qu'en me réservant le soin d'éloigner une explication aujourd'hui trop funeste à tous deux. Le sentiment maternel en remplissant le coeur de votre amie, ne peut vous répondre encore d'y porter le calme que souhaite votre tendre amitié; attendons au moins l'effet de ce nouveau sentiment, et conduisons notre malheureuse amie avec toute la mesure qu'exige un état désespéré.

Adieu, chère Adèle; de la prudence, je vous en conjure.

DIXIÈME NUIT D'ÉLISE.

O ma tante! quel mal vous m'avez fait! et que j'ai besoin de penser au peu de tems qui me reste à vivre pour supporter tous les déchiremens de mon coeur!... Non, je n'ai pu résister aux témoignages de votre

tendresse... Quand vous lirez les *Nuits* d'Elise, vous apprendrez qu'elle ne méritoit plus votre estime, lorsque votre touchante prévention pour elle, a pensé vous brouiller avec le meilleur des frères. Ma tante, ma chère tante, aimez mon père: il ne lui restera plus que vous au monde; consolez-le de ma mort; défendez-le si on l'accuse : il a rempli ses devoirs en voulant faire mon bonheur; moi seule j'ai manqué aux miens.

Alfred ne m'a-t-il pas abandonnée?... Alfred infidèle mérite-t-il encore qu'on le défende?... La légèreté d'Alfred n'a que trop justifié la prévention de mon père....

Cher enfant, le ciel veut que tu voyes le jour, puisque ta coupable mère a résisté à cette dernière épreuve! O ma tante! quel mal vous m'avez fait!... Eloignez de moi, je vous en supplie, éloignez de moi les consolations désespérantes que vous cherchez à m'offrir; je ne puis les supporter!... je suis coupable, j'ai mérité qu'Alfred fût infidèle!... il faut mourir!...

LETTRE CLXXXV.

FERDINAND AU MARQUIS DE LONEL.

Bordeaux, le 20 octobre 17..

Vous me mandez, mon cher Marquis, que ma soeur a soin de vous instruire de tout ce qui se passe au château de Key... vous vous inquiétez de l'état d'Elise : ah ! vous avez raison ! Si vous connoissiez comme moi cette infortunée, vous frémiriez bien plus encore de sa sécurité habituelle, que vous n'avez frémi de l'état violent où l'a mise l'imprudence de madame de Pressange. Si Elise se livroit à son désespoir, elle seroit plus disposée à recevoir quelques consolations; mais elle s'est résignée trop promptement; ses malheurs et son courage me donnent tout à craindre pour elle.

Alfred aussi malheureux qu'Elise, me

donne moins de craintes; il projette, il espère, il veut se justifier auprès d'Elise. L'espoir de la voir, de lui parler, le soutient, calme sa douleur : avec le tems on pourra le consoler.

Le comte de Boransac m'a parlé de son projet de marier Alfred avec mademoiselle de Belval. Dans cette affaire, il n'est conduit que par l'orgueil; il veut se venger de M. Duménil, en se hâtant de contracter pour son fils une alliance bien au-dessus de celle d'Elise. Je ne suis pas éloigné de cette idée, mais j'ai obtenu du Comte qu'il m'abandonneroit absolument le soin de cette grande affaire : je saurai conduire Alfred, le disposer à prendre un parti que je trouve convenable; je pourrai faire naître le moment favorable pour lui parler : j'ai donc été assez heureux pour convaincre le Comte, que moi seul je pouvois disposer son fils à lui obéir; mais il faut attendre. Alfred sait bien qu'Elise est perdue pour lui; cependant ce n'est que par degrés que l'on peut le déterminer à con-

sentir à former un autre lien. J'ai bien des motifs à faire valoir pour engager Alfred à obéir à son père; mais c'est avec adresse qu'il faut les employer. Aujourd'hui je désire qu'Alfred se marie, et mademoiselle de Belval lui convient; elle est sage, elle aime Alfred, elle a quelques moyens de plaire, elle pourra peut-être le consoler. Tant qu'Alfred restera libre, Elise malgré ses nouveaux liens, aura trop de puissance sur son cœur. Oh! oui, il faut travailler à ce grand ouvrage, et déjà j'ai disposé mon plan, en empêchant le comte de Boransac de nuire, par sa légèreté et son inconséquence, au travail que ma tendre amitié pour Alfred me fait entreprendre.

Le comte de Boransac m'a rendu sa confiance, et j'espère dans tout ceci le conduire à mon gré; je dois le retour de sa faveur aux soins que j'ai pris de le justifier sur la conduite qu'en dernier lieu il a tenue avec la présidente de Grandval, qnoique mes succès à faire cesser les propos, ne viennent dans le fait que de la lassitude de les tenir;

cependant le Comte croit devoir à moi seul le silence général que l'on garde aujourd'hui sur cette affaire. La Présidente a été jeudi, par l'ordre de la Cour, enfermée pour la vie dans un couvent. Le Président a eu le plaisir de satisfaire sa vengeance, en faisant présenter au Roi un mémoire qui n'a laissé à la bonté de son cœur aucun moyen de faire grace à la coupable : si elle obtient de moi un dernier souvenir, ne vous fâchez pas, mon cher Marquis; je l'oublierai, et je ne vous parlerai plus d'elle. Adieu, mon cher frère, recevez l'hommage de mes sentimens.

FERDINAND.

ONZIÈME NUIT D'ELISE.

Je me suis résignée à supporter l'avilissement où mon pénible aveu ma plongée ; j'ai expié ma faute par le plus cruel des sacrifices !.... J'ai consenti à prolonger mes

jours pour sauver un être à qui je dois donner la vie !... Ces jours où je m'abreuve de larmes, je les ai consacrés à m'occuper du bonheur de mon père, et le calme n'est pas au fond de mon cœur !

O filles sensibles, quelle leçon vous donnent les funestes suites de mon égarement ! Depuis que j'ai failli, je ne puis goûter aucun repos ; les caresses de mon père redoublent mon désespoir ; je ne vois dans les soins de M. de Coulanges qu'un sentiment de pitié dont je ne cesse de rougir..... M. de Coulanges s'est exposé pour garantir les jours de mon père ; il m'a sauvé l'honneur ; et sa conduite sublime, loin de calmer mes maux, ajoute à mes remords. Oh ! si je ne devois bientôt mourir ; pourrois-je supporter la pensée d'avoir enchaîné à mon sort l'homme vertueux dont je suis indigne d'être la compagne ? Près de lui, je sens mon front se couvrir de honte ; je crains d'offenser la vertu en parlant de mes peines ; l'avilissement où je suis, arrête la plainte, ma bouche n'ose plus l'exprimer, et je dois

souffrir en silence les affreux déchiremens de mon cœur. Filles sensibles, fuyez, fuyez l'amour!..... Oh! gardez-vous de devenir coupables! Le plus affreux des supplices est celui de la honte et des remords!

Le barbare Alfred me poursuit; son image s'offre sans cesse à ma pensée!.... Je le vois, je crois l'entendre à chaque heure de la nuit, à chaque instant du jour. Infidèle Alfred, pourquoi ton image vient-elle troubler mes derniers momens?..... Oh! laisse-moi, laisse-moi..... Je dois ton inconstance à mon égarement, crois-tu que je l'oublie?..... Oh! non, non, j'ai gardé tous mes souvenirs.... Pourquoi me poursuis-tu? Je suis repentante... Tu m'as assez punie!... Cesse de me tourmenter; que veux-tu de moi? Je vais mourir.....

Pardonne, objet de mes douleurs, tu me rappelles mes devoirs! Oui, je conserverai mes jours pour te donner la vie. Hélas! le ciel te préserve à jamais des malheurs affreux qui ont été mon partage.

LETTRE CLXXXVI.

FERDINAND AU MARQUIS DE LONEL.

Bordeaux, le 3 décembre 17..

Après avoir combattu inutilement le désir qu'Alfred avoit de voir Elise, je l'ai moi-même conduit à Key... pour lui faire mieux sentir l'inutilité de sa démarche, et travailler avec plus de fruit à lui faire perdre tout espoir.

Arrivé à Key... je plaçai Alfred dans le village, et je laissai Marc pour veiller sur lui ; je leur recommandai de se cacher avec soin, de prendre garde qu'Edmond et Lucile n'eussent connoissance d'une démarche qui pouvoit compromettre Elise. Alfred me chargea d'une lettre pour elle ;

je lui promis de l'engager à la recevoir, étant bien décidé à n'en rien faire.

Je fus bien reçu au château, M. Duménil me combla de politesses; Elise me parut très-abattue; mon arrivée la troubla, et cependant elle me témoigna qu'elle conservoit un sentiment de préférence pour l'ami d'Alfred.

J'eus un long entretien avec ma sœur et madame de Pressange; nous nous abandonnâmes sans contrainte à toute la douleur que nous cause l'état de langueur d'Elise; je les convainquis qu'il falloit laisser à cette malheureuse femme, la pensée qu'Alfred l'avoit abandonnée, pour lui donner un motif qui pût la disposer à se livrer au sentiment de reconnoissance que doit lui inspirer la conduite de M. de Coulanges. Nous parlâmes quelque tems de la triste manie d'Elise, qui se complaît presque chaque nuit à passer quelques heures dans l'appartement qu'elle habitoit avant son mariage. Ma soeur me dit qu'elle en avoit demandé la permission à son mari. M. de Coulanges,

qui paroît ne vivre en effet que pour s'occuper du bonheur de sa femme, a dans l'instant cédé à cette fantaisie. Jamais lui-même n'entre dans cette chambre, où Elise a demandé d'être toujours seule; souvent elle y reste assez tard dans la matinée, et son père n'ose y troubler sa solitude dans la crainte de déplaire à M. de Coulanges.

Vers le soir, j'allai voir Alfred. Je lui rendis la lettre qu'il avoit écrite à Elise, en lui disant que je n'avois pu l'engager à la recevoir. Il falloit faire sentir à Alfred l'impossibilité de voir Elise, et travailler à rendre cette démarche aussi inutile que le soin qu'il avoit pris de me charger d'une lettre pour elle. Je savois qu'Elise passoit une partie des nuits dans son ancien logement; mais je savois en même-tems qu'il étoit éloigné de celui de M. de Coulanges; et je supposois qu'Elise qui avoit fui Alfred une première fois, ne se montreroit point, si malgré toutes mes précautions elle se trouvoit à portée de l'entendre. En

conduisant Alfred sous les fenêtres de l'ancien appartement d'Elise, j'évitois d'être découvert, et je pouvois, sans courir ce danger, prouver à Alfred l'inutilité de ses poursuites.

Occupé de cette importante affaire, je rentrai au château. Un peu avant minuit, après m'être assuré que la famille ne se disposoit pas à quitter le salon, je me décidai à aller chercher Alfred, et à le conduire sous les fenêtres de l'ancien appartement d'Elise; je lui persuadai qu'Elise étoit seule, et pouvoit l'entendre. Alfred s'approcha; je m'éloignai de lui, sous le prétexte de veiller à ce qu'il ne fût pas découvert; mais dans le vrai, pour pouvoir mieux l'effrayer au moindre bruit, et l'éloigner avant l'heure où sa malheureuse amie avoit l'usage de se retirer dans cet appartement.

Alfred, persuadé qu'Elise étoit seule, lui parla long-tems, et ne ménagea ni plaintes, ni menaces, pour l'engager à écouter sa justification, à lui montrer quelque pitié. La pauvre Elise encore dans le

salon avec la famille, étoit bien éloignée de penser que celui qu'elle avoit tant aimé, étoit aussi près d'elle.

Le bruit qui bientôt se fit entendre dans le château, m'instruisit que chacun alloit se retirer. Je courus à Alfred, et je le conjurai de quitter son poste, en l'assurant que le silence d'Elise étoit une preuve certaine qu'elle ne vouloit point favoriser de semblables démarches. Je voulus l'entraîner; il me repoussa; cependant cette fois, la crainte réelle d'être découvert, me fit employer la violence; et malgré tous ses efforts, Alfred fut obligé de me suivre. Je le laissai exhaler ses plaintes contre Elise, et je lui ôtai toute espérance de parvenir jamais à se faire écouter d'elle.

Malgré les sollicitations de ma sœur, et celles de madame de Pressange, pour m'engager à rester quelques jours avec elles; je me déterminai à retourner à Bordeaux, je craignis qu'elles ne découvrissent qu'Alfred étoit à Key.... On ne pouvoit mettre trop de mystère à ce dangereux

voyage, et je ne voulois pas exposer Alfred, en restant près d'Elise, à commettre quelqu'imprudence.

Depuis que nous sommes de retour à Bordeaux, je n'ai pas perdu mon tems. J'ai obtenu d'Alfred qu'il renonceroit à toute tentative auprès d'Elise, puisqu'elle se refusoit obstinément à recevoir ses lettres, à le voir et à l'entendre. Mon malheureux ami ! je l'ai trompé ! mais c'est pour son bien. A quoi eût servi son entrevue avec Elise, si ce n'est à les compromettre, et à rendre leur malheur plus affreux encore, lorsqu'ils se seroient convaincus de leur amour mutuel.

Adieu, mon cher marquis. Recevez l'hommage de mon tendre respect.

FERDINAND.

LETTRE CLXXXVII.

LA MARQUISE DE LONEL A FERDINAND.

Au château de Key... le 10 novembre 17..

Je suis au désespoir, mon frère ! L'état d'Elise ne fait qu'empirer chaque jour. Nos soins, loin de la distraire, semblent ne faire qu'aigrir sa souffrance. Nous tremblons, madame de Pressange et moi, que notre malheureuse amie ne puisse conduire sa grossesse à terme. Depuis plusieurs jours, son changement est extrême. Son regard a quelque chose de sinistre; elle semble faire de grands efforts pour paroître tranquille; et son sourire, chaque fois qu'on la regarde, ou qu'on lui parle, tient de l'égarement. Quelquefois elle reste des heures entières

sans répondre à aucune des choses que nous lui disons. Elle a l'air de ne point entendre, elle revient ensuite comme d'un long rêve, pour recommander à sa tante de veiller sur son enfant. Madame de Pressange retient ses larmes, en l'assurant qu'elle partagera avec elle les soins maternels ; elle paroît alors satisfaite, et pour un instant son recueillement a quelque chose de moins sinistre.

Hier, nous étions toutes trois dans le salon. Nous avions pris notre ouvrage, madame de Pressange et moi, pour nous donner un air tranquille, et éviter de fatigner Elise de notre attention. Il y avoit près d'une heure qu'aucune de nous n'avoit dit une seule parole, lorsqu'Elise, assise près de la fenêtre, laissa échapper un soupir. « Souffrez-vous, ma chère, lui dit madame de Pressange ? » Elise ne répondit rien... Nous n'osâmes renouveler la question que madame de Pressange venoit de faire ; mais un instant après Elise s'approcha de moi, me prit la main, me la serra avec force, et

me dit d'une voix altérée : « Chère Adèle, si j'ai une fille, gardez-vous de l'élever avec votre fils. Oh ! gardez-vous. . . . . » Elle pâlit. Nous crûmes qu'elle alloit se trouver mal. Ses yeux baissés, et son silence nous effrayèrent ; nous appelâmes mademoiselle Léris. Elise n'eut point l'air de s'apercevoir de tout ce mouvement ; elle me regarda avec attendrissement. Je ne pus m'empêcher de la serrer contre mon cœur ; elle s'échappa de mes bras, et sortit promptement du salon. N'osant la suivre, nous la recommandâmes aux soins de mademoiselle Léris, qui, une demi-heure après, vint nous dire de la part d'Elise, qu'elle alloit revenir.

Nous questionnâmes mademoiselle Léris sur ce qu'avoit fait Elise en nous quittant ; nous ne pûmes retenir nos larmes, lorsqu'elle nous dit que cette infortunée avoit été dans la chapelle, où elle avoit prié dévotement, sans s'appercevoir qu'elle étoit suivie ; qu'avant de sortir de la chapelle, elle s'étoit mise à genoux un instant devant

le tombeau de sa mère ; qu'en se levant, elle avoit paru étonnée de voir mademoiselle Léris; et qu'après l'avoir regardée d'un air assez tranquille, elle l'avoit priée de venir nous dire qu'elle alloit rentrer dans le salon. Nous entendîmes M. de Coulanges qui parloit dans la chambre à côté ; nous renvoyâmes mademoiselle Léris, et nous eûmes le tems de calmer notre émotion avant qu'il n'entrât.

M. de Coulanges nous demanda où étoit sa femme, et nous témoigna ses justes inquiétudes sur son état. Elise arriva : sa figure étoit entièrement changée, son regard étoit doux, elle étoit moins pâle, et ne paroissoit plus ni distraite, ni agitée. M. de Coulanges s'approcha d'elle, lui fit des questions sur sa santé ; elle le rassura, causa avec nous d'un air tranquille, et nous fit à tous trois des amitiés. M. de Coulanges voulut profiter de ce moment de confiance pour faire une demande à sa femme. Cette demande fut faite d'une manière touchante; Elise d'abord en parut attendrie, ensuite troublée. Il voulut obtenir d'elle la pro-

messe qu'elle ne nourriroit point son enfant dans l'état de foiblesse où elle étoit. Elise le regarda avec tendresse, prit sa main, fut quelque tems sans parler, et son regard parut changé, lorsqu'elle prononça avec force, et d'un air qui me fit tressaillir..... « Non, non, je ne le nourrirai pas ; non, mon ami, Lucile prendra ce soin. Ma tante, et vous, vous veillerez sur Lucile..... et moi..... — Et vous aussi, ma chère, lui dit M. de Coulanges ; Lucile sera établie au château, dans votre chambre même, si vous le désirez. » Elise ne répondit rien. M. de Coulanges lui prit la main, la pressa contre son cœur, et changea d'entretien.

Quelques instans après, Elise sortit d'une profonde rêverie, pour demander des nouvelles de Lucile. M. de Coulanges lui répondit qu'elle n'attendoit que le moment d'accoucher. Elise voulut la voir à l'instant même. M. de Coulanges alloit l'envoyer chercher ; mais il étoit tard, et nous priâmes Elise d'attendre au lendemain. Elle y consentit.

Ce matin nous avons été, madame de Pressange et moi avec M. et madame de Coulanges, voir Lucile. Elise avec assez de tranquillité, a fait ses arrangemens; et nous sommes rentrés au château après nous être promenés jusqu'à l'heure du dîner.

Ce soir, j'ai laissé l'infortunée, pour venir vous écrire. Elle est avec sa tante, M. Duménil, M. de Coulanges et le président de Pirmont. Elle paroissoit assez tranquille; mais silencieuse, immobile, sa figure se décompose mille fois dans le jour. O ! mon frère ! si j'allois perdre ma seule amie ! si cet ange alloit nous être enlevé !... Je ne puis supporter cette idée !.... Dieu de bonté, sauvez Elise ! Conservez-nous la plus parfaite de vos créatures, pour qu'elle serve d'exemple à la vertu malheureuse.

Adieu, mon cher Ferdinand. Je vous quitte pour aller chercher ma mère qu'Elise a demandée. Elle veut qu'elle vienne passer quelques jours à Key....

DOUZIÈME NUIT D'ELISE.

Jusqu'à présent, je t'ai nourri de mes larmes, touchant objet de mes douleurs!... En te donnant le jour, ma tâche sera remplie.....

M. de Coulanges, vous méritiez une plus digne femme..... Vos bontés m'accablent.... Homme vertueux, homme sensible, je vous aime d'une amitié pure. Mon cœur sent bien tout ce qu'il vous doit. J'élève au ciel mes vœux les plus ardens, pour qu'une autre compagne, plus digne de vos vertus, vienne vous consoler de ma perte. Oh! ne me pleurez pas! ma mort est nécessaire! Puis-je vivre? Alfred est indigne de mes sentimens!..... et je suis indigne de vous!.....

Je me sens mal..... Le ciel, dans sa clémence, prendroit-il le soin de terminer

ma vie?..... Dieu de bonté, bénissez ma dernière heure ! Frappez. C'est à genoux, les yeux noyés de larmes, que je vous implore ! Epargnez à une infortunée le crime d'abréger ses jours.....

LETTRE CLXXXVIII.

FERDINAND AU MARQUIS DE LONEL.

Bordeaux, le 30 novembre 17..

Il y a long-tems, mon cher Marquis, que je ne vous ai écrit; mais j'ai eu des soins à donner qui ont rempli tous mes momens.

Après avoir obtenu d'Alfred, qu'il renonceroit à toute tentative pour voir Elise, après avoir employé, pour l'obtenir, le moyen même d'accuser Elise d'un abandon

trop précipité, il m'a fallu du tems, de vives instances, des raisons bien motivées pour l'engager à obéir à son père; mais je n'ai pu encore le déterminer à nous donner quelqu'espérance; il ne veut point entendre parler de mariage. Il repousse son père avec fureur, et les scènes les plus déchirantes, les plus terribles, nous ont déjà fait craindre plus d'une fois pour les suites qu'elles pourroient avoir.

Cependant mademoiselle de Belval ne cache plus son amour pour lui; elle l'accable de soins. Je voudrois aujourd'hui qu'il se laissât toucher. L'abbé Aimery est de mon sentiment. Nous avons uni nos sollicitations auprès d'Alfred, sans pouvoir réussir à le persuader. La dernière scène a été la plus violente. Le Comte a voulu faire valoir son autorité; Alfred est entré dans une frénésie qui nous a fait craindre qu'il n'en perdît la raison, ou la vie.

L'abbé Aimery, au désespoir de voir son élève, son ami, dans un état si cruel, a fait les plus vifs reproches au comte de Boran-

sac. Dans sa douleur, il l'a accusé d'avoir perdu son fils, en le livrant, par amour-propre, à une femme comme madame de Grandval; en acceptant, par amour-propre, les soins du prince Orsinelli. La scène a été des plus vives; et le Comte, outré de toutes les vérités dures que lui a dites l'Abbé, l'a prié de ne plus reparoître devant lui. J'ai demandé à l'Abbé, et j'ai obtenu de lui, de rester à Arsilly, auprès de ma mère, en attendant qu'Alfred puisse lui offrir sa maison. Il est parti hier. Alfred lui a fait un contrat, où il lui assure un sort convenable à son état.

Hélas! je ne suis que trop persuadé aujourd'hui, mon cher Marquis, qu'il faut conduire les hommes d'après leur caractère. La jeunesse doit trembler de donner des conseils qu'une longue expérience même doit craindre de hasarder; je sens d'une manière bien cruelle le tors que j'ai eu d'exciter Alfred, au lieu de le retenir; je devois m'appercevoir qu'il n'étoit pas en état de comprendre mes principes, et qu'il fal-

loit, avant de les lui apprendre, lui donner ma prudence pour les suivre.

Adieu, mon cher Marquis, je vous quitte pour aller retrouver mon malheureux ami; il est un peu plus calme aujourd'hui, mais je ne puis rester long-tems loin de lui.

Recevez mes tendres hommages.

FERDINAND.

LETTRE CLXXXIX.

M. DE COULANGES AU PRÉSIDENT DE PIRMONT.

Au château de Key.. le 15 décembre 17..

Depuis votre départ, Monsieur, madame de Coulanges est dans un état bien inquiétant; je suis au désespoir; la langueur

où elle paroît livrée me fait souffrir mille tourmens. Cependant, je ne crois pas avoir manqué de délicatesse dans ma conduite envers elle ; je n'ai point abusé des droits que me donnoit notre union, pour la forcer d'étouffer des sentimens qui faisoient son malheur et le mien ; je ne m'accuse point d'avoir forcé cette ame trop sensible à une contrainte dangereuse ; j'ai cherché à adoucir ses chagrins, je les ai partagés ; cette conduite auroit dû la toucher. Brûlant d'amour, j'ai veillé sans cesse à cacher une partie de mes sentimens ; l'espoir a soutenu ma constance ; je croyois que le tems apporteroit quelque remède à nos maux ; qu'Elise, enfin, touchée de ma conduite, trouveroit quelque consolation à me voir partager ses peines. Vain espoir ! hélas ! mes soins n'ont aucun pouvoir ! Elise mourra, je n'en puis douter, et ma tendresse ne pourra la secourir.

Tout lui paroît indifférent ; la douleur que son état cause à ses amis, paroît la toucher peu ; son silence obstiné, sa conti-

nuelle agitation, tout prouve un chagrin profond qui ne veut point de remède. Une fièvre lente s'est jointe à des douleurs de tête presque continuelles ; le médecin a conseillé le changement d'air. Hier je lui ai demandé où elle vouloit être conduite ; elle m'a d'abord prié de la laisser à Key... Mais lorsqu'elle a vu mon pressant désir de la rapprocher des secours que son état paroît nécessiter, elle a consenti à retourner à Bordeaux, pour y passer le tems de ses couches. M. Duménil vouloit attendre que sa fille fût plus avancée dans sa grossesse, pour quitter la campagne ; mais mon inquiétude ne peut me permettre de retarder un départ dont j'ose espérer quelque soulagement pour une femme adorée. Il a été décidé que nous partirions à la fin de ce mois, ou au commencement de janvier. Elise a consenti sans effort à ce nouvel arrangement. Dieu veuille qu'elle s'en trouve bien ! mais je n'ose l'espérer.

Adieu ; Monsieur ; recevez l'hommage

des sentimens que je ne cesserai de vous conserver.

DE COULANGES.

TREIZIÈME NUIT D'ELISE.

Je vais donc quitter pour toujours ce lieu, où mes premières années furent si heureuses ! Ce lieu témoin de mon bonheur, de mes tourmens, de mes regrets, de mon repentir ! Je vais le quitter !..... Adieu, séjour qui m'a paru si beau ; qu'Alfred a rendu si affreux !.....

Ce pavillon élevé par mes soins, où le jour de l'anniversaire de ta naissance, Alfred, un malheureux, inconstant comme toi, termina sa vie !..... Hélas ! ce pavillon, destiné à recevoir des amans fidèles, n'a fait que servir d'abri au crime..... Le grand arbre, témoin de notre innocence, le fut aussi de mon égarement....

Ce séjour, où nous commençâmes à nous aimer, où tant de fois nous nous jurâmes de nous aimer toujours! Hélas! ce séjour me rappelle ma faute et mes malheurs !..... Chaque souvenir augmente mon désespoir! Chaque souvenir justifie mes pressentimens..... Alfred, si mon amour m'eût donné plus de puissance sur ton coeur, tu ne te fusses pas exposé à devenir coupable; tu aurois fui le danger, tu aurois ôté à mon père tout prétexte pour retarder notre union; et la malheureuse Elise !.....

Fuyez, pensées trop cruelles... fuyez, déchirans souvenirs !... Bientôt j'habiterai le séjour d'une paix éternelle..... Je n'ai pas long-tems à souffrir !.... Eh! qu'importe la place où je dois mourir !.....

Demain l'on me conduit à Bordeaux; j'aurois désiré que mon tombeau fût élevé à côté de celui de ma mère; mais je ne dois point contrarier M. de Coulanges; je dois me livrer à ses soins. Hélas! mes amis sont loin de prévoir que bientôt je vais les quitter pour toujours! Mes cendres reposeront

à Saint-Surain.... C'est-là, Adèle, que le jour de votre mariage, mon cruel avenir s'annonça par le trouble de mon coeur!.... C'est-là que je tressaillis lorsqu'au coup de midi votre destinée fut unie à celle de votre digne époux; c'est-là..... c'est-là que sera mon tombeau.....

LETTRE CXC.

LA MARQUISE DE LONEL A SON MARI.

Bordeaux, le janvier 17..

Depuis que nous sommes à Bordeaux, je n'ai pu vous écrire, mon cher ami, j'étois trop occupé d'Elise; elle paroît plus abattue; et sans avoir été plus mal du changement de lieu, sa mélancolie est encore augmentée. Elle ne veut voir que nous; M. Duménil, M. de Coulanges, madame

de Pressange et moi, nous sommes continuellement auprès d'elle; je la suis à l'église, où elle reste chaque jour une partie de la matinée. Les heures qui suivent celles qu'elle passe en prières, sont les seules où elle paroît un peu moins accablée; mais tous les soirs, son morne silence, ses regards troublés nous causent une douleur d'autant plus pénible à supporter, qu'il faut avec soin lui cacher nos inquiétudes. Si je perds mon amie! si je la perds!.... Pardonne, cher époux, mais je croirai avoir perdu la moitié de mon existence. Cruelle amitié! quels maux tu sembles préparer à mon triste coeur!

Lorsqu'Elise reçut à Key... les adieux de ma mère, elle parut un instant s'attendrir, comme si elle eût dû ne plus la revoir. Cette pensée me fit une impression que je ne peux exprimer: je proposai à ma mère de nous suivre à Bordeaux. « Ah! non, non, répondit Elise avec vivacité; qu'elle reste pour avoir soin de votre fils, chère Adèle. » Ensuite se tournant vers ma mère,

elle la regarda long-tems sans parler ; et avec ce sourire qui déjà plus d'une fois m'a fait tant de mal, « nous nous reverrons, lui dit-elle, je reviendrai.....
.. ..»

O mon ami ! je te le répète, pardonne moi, j'ai été obligée de quitter ma lettre, mes larmes troubloient ma vue... Si tu voyois Elise, si comme moi, tu étois le témoin de toutes les impressions qu'elle ressent, et qu'elle s'efforce vainement de cacher, tu ne pourrois supporter cette déchirante image.

Je n'ai pas encore vu mon frère ; j'ai différé jusqu'à présent de le prévenir de mon arrivée ; il ne peut venir chez Elise, elle ne veut recevoir personne, il n'y a point ici d'exception, même pour ses amis ; et je craindrois que l'aspect de mon frère ne fût trop pénible pour elle dans l'état de langueur où elle est tombée. Cependant je ne puis tarder plus long-tems à le voir ; je désire apprendre de lui ce que devient Alfred.

Adieu, mon cher ami : notre petit Charles

se porte bien; j'ai reçu aujourd'hui même une lettre de ma mère qui me donne des nouvelles de ce cher enfant.

QUATORZIEME NUIT D'ELISE.

Dieu clément! graces vous soient rendues! je sens ma fin qui s'approche; la mort s'avance à grands pas; mes prières sont exaucées; je ne serai point coupable d'un suicide; je vais mourir en paix: le ciel pardonne à une infortunée!... Son repentir a obtenu sa grace devant l'Eternel!.....

J'ai revu la maison de mon père, cette maison où j'ai tant souffert!... je l'ai revue avec tranquillité. Oui, c'est ici que je dois retrouver la paix; c'est ici que tous mes maux doivent finir.

LETTRE CXCI.

FERDINAND AU MARQUIS DE LONEL.

Bordeaux, le 20 janvier 17..

Depuis ma dernière lettre, mon cher Marquis, je n'ai cessé de passer de la crainte à l'espérance; mais Alfred vient enfin de céder à mes voeux. J'attendois pour vous écrire, de pouvoir vous donner cette heureuse nouvelle.

La manière dont Alfred m'a annoncé qu'il étoit déterminé à obéir à son père, ne m'a point surpris; elle étoit la suite des scènes vives que nous avions eues ensemble, et le résultat de mes sollicitations trop tendres, trop motivées pour ne pas finir par le toucher.

En effet, hier Alfred vint me trouver;

« Ferdinand, me dit-il en entrant dans ma chambre, je viens te satisfaire : tu veux que je me marie; j'y consens : je vais contenter l'orgueil de mon père, et tranquilliser ton amitié. Oui, dans le désespoir où je suis, n'éprouvant aucun sentiment pour mademoiselle de Belval qui ose se flatter de me consoler de la perte d'Elise, je la préfère à toutes celles que l'on pourroit m'offrir. A l'exemple d'Elise, je vais céder à mon père; je vais lui obéir pour me punir de n'avoir pas su fuir des dangers si souvent redoutés par ma malheureuse amie! Sa conduite doit dicter la mienne; par mon imprudence j'ai fait son malheur, je dois m'en punir. »

Alfred en mettant la main sur son coeur s'écria : « O Ferdinand! j'ai là les expressions dont se servit Elise, lorsqu'elle m'écrivit le lendemain du mariage de ta soeur; lorsqu'elle me peignit d'une manière si touchante tout ce qu'elle avoit éprouvé à l'église.... Cette lettre que j'ai relue tant de fois excite mon désespoir : j'aurois dû me réunir à Elise, ne la jamais quitter,

braver les ordres inhumains qui tant de fois m'ont séparé d'elle; j'aurois dû sur-tout fuir le danger que la légèreté de mon père m'a fait courir. Elise m'a cru infidèle! j'ai mérité qu'elle m'abandonnât; j'aurois dû fuir mon père; j'aurois dû lui désobéir : ton absence m'a perdu; tes sages conseils sont arrivés trop tard!... Je suis coupable envers l'amour! il m'a puni de mon imprudence. Le malheur d'Elise a fait un crime de ma foiblesse envers mon père; je vais l'expier en épousant une femme que je ne puis aimer.»

Je laissai Alfred exhaler ses sentimens; je partageai sa douleur; je louai son courage; et pour l'empêcher de se dédire du parti qu'il venoit de prendre, et dans lequel je place quelque espérance, je le conduisis chez son père à qui il déclara qu'il étoit disposé à satisfaire ses désirs.

Je n'ai quitté Alfred que pour vous écrire: je vais retourner auprès de lui; je veille sans cesse à soutenir sa résolution, à éloigner de lui une image trop chère; je

veux lui prodiguer mes soins jusqu'au moment où mademoiselle de Belval sera chargée du soin d'adoucir son sort.

Adieu, mon cher Marquis, recevez mon tendre hommage.

FERDINAND.

LETTRE CXCII.

LA MARQUISE DE LONEL A SON MARI.

Bordeaux, le 2 février 17.

Mon frère vient de m'apprendre le mariage de mademoiselle de Belval avec Alfred, et le bruit que faisoit ce mariage dont le comte de Boransac hâtoit la conclusion. Ferdinand m'a parlé du désespoir d'Alfred qui déjà plus d'une fois avoit voulu retirer sa parole; mais les choses sont trop avancées pour pouvoir se rompre. Alfred, comme

la malheureuse Elise, sera une victime conduite à l'autel.

Mon frère étoit informé qu'Elise passoit avec moi une partie de ses matinées à St.-Surain; il m'a conseillé de chercher un prétexte pour l'empêcher de retourner à l'église. Le mariage d'Alfred peut s'y célébrer au premier jour, et je frissonne encore, en pensant que notre amie pourroit en être témoin.

Hélas! le prétexte a été facile à trouver! elle est si foible, si abattue, que sans l'affliger, le médecin a obtenu d'elle qu'elle ne sortiroit pas dans l'état de souffrance où elle est; il prévoit qu'elle pourroit accoucher dans son septième mois. Le désir de cette infortunée étant d'éviter ce qui pourroit nuire à son enfant, il a été facile de lui faire recevoir avec docilité le conseil de ne s'exposer à aucune fatigue.

Comme mon cœur est déchiré! Si je perds Elise!.... ô mon époux! ô mon fils! que j'aurai besoin de vous pour pouvoir supporter ma douleur! Mon état ne

peut être comparé qu'à celui de madame de Pressange : je ne sais en vérité si elle perd sa nièce, comment nous pourrons la sauver de son désespoir. M. Duménil est rêveur ; il s'agite, se tourmente, il paroît se repentir de s'être trop hâté de disposer de sa fille. M. de Coulanges est un modèle de douceur, de soins, d'égards et de courage. Si Elise l'eût aimé, elle eût été comme moi, mon ami, la plus heureuse des femmes.

Lucile est arrivée : Elise l'a demandée. Dès l'instant qu'elle a été rétablie de ses couches, elle s'est rendue ici ; Elise a eu plusieurs tête-à-têtes avec elle : on ignore ce qu'elle lui a dit ; mais on ne cherche pas à s'en instruire : on sait que cette curiosité pourroit lui déplaire.

Elise passe ici, comme à l'église, ses matinées en prières ; c'est un ange, elle n'étoit pas faite pour le séjour terrestre !

O mon ami ! je ne puis supporter ma douleur ! Elise mourra !.. Dieu ! pourquoi l'ai-je connue ?....

QUINZIÈME NUIT D'ELISE.

On ne veut plus que je sorte; et bien soit : je peux prier ici comme à l'église. Il faut calmer vos inquiétudes, mes amies; ménager votre sensibilité pour que vous ayez la force de supporter vos douleurs. Le tems de ma délivrance approche..... Ma tante, et vous, Adèle, vous saurez en lisant ces *Nuits*, qu'Elise a trompé ses amis jusqu'à son dernier moment, et qu'elle n'étoit plus digne de leur estime.

Qu'Alfred, l'infidèle Alfred, lise les expressions de ma douleur! Mais, ma tante, épargnez mon père, qu'il ne voye point ce tableau de mes souffrances; s'il a cru faire mon bonheur, ma mort doit suffire pour le détromper.

Dieu m'a pardonné, il a exaucé ma prière; le calme que j'éprouve, me le fait espérer. Dans sa bonté, lui-même il abrège

mes jours ; je n'aurai pas à porter au pied de son trône le repentir d'un suicide ; je mourrai en paix, et mon ame s'élèvera sans crainte vers l'Eternel.

A l'exemple du Dieu bienfaisant qui m'a rendue à moi-même, qui a permis que la bénédiction de son ministre vînt me laver de ma faute, qui a sanctionné dans le ciel le pardon que j'ai reçu sur la terre ; à son exemple, pardonnez-moi, mes amies, la douleur que je vais vous causer. Oui, ma perte vous sera sensible, je le sens ; mais croyez-vous qu'il ne m'en coûte rien pour vous quitter ?... il m'eût été si doux de vivre pour aimer !....

Hélas ! il falloit expier ma faute !. je n'étois plus digne d'être votre compagne, votre amie... Les bontés de M. de Coulanges n'étoient-elles pas un reproche éternel pour moi ?.... Ce n'étoit donc que dans la nuit des tombeaux qu'Elise trop coupable pouvoit trouver un refuge !.....

Cruel Alfred ! je te rends libre : tu peux te livrer sans remords à tes nouveaux liens.

Dégagée de tous ceux que j'ai eus sur la terre, je regarde sans effroi l'oubli que ton coeur me destine. Je te pardonne mes malheurs, comme Dieu m'a pardonné ma faute; je prierai ce Dieu clément de t'épargner les peines de la vie, et je lui demanderai, lorsque ta dernière heure sera venue, de t'accorder comme à moi, la faveur d'une sainte résignation.

Ma tante, je vous recommande mon enfant, veillez sur lui; si j'ai une fille, que votre exemple lui serve de guide dans la route épineuse de la vie; si elle s'égare, que mon exemple la fasse frémir, et la ramène vers vous.

Si j'ai un fils, que M. de Coulanges soit son modèle; qu'il imite ses vertus; mais gardez-vous, en lui parlant de sa mère, de prononcer le nom d'Alfred... Laissez en paix ma cendre.....

Mon père se consolera de ma perte! j'ai causé son tourment; ses désirs ont toujours été opposés aux miens. Oh! oui, il se consolera...

Mon coeur reconnoissant formé pour le bonheur de M. de Coulanges les voeux les plus sincères; qu'il vive heureux! que mon souvenir ne vienne pas troubler son repos! qu'une compagne digne de lui vienne effacer jusqu'à la moindre trace des chagrins auxquels son attachement pour moi l'a trop long-tems livré! Hélas! jamais mon coeur ne fut coupable d'ingratitude! J'aime M. de Coulanges de cette amitié sainte inspirée par l'estime; et si j'eusse pu le rendre heureux, j'aurois, en le quittant pour toujours, éprouvé un sentiment pénible!

Vous mes amies, vous dont la douleur peut seule troubler mes derniers momens, oh! par pitié, cachez moi vos pleurs!....

.....

C'est à vous; ma tante, que Lucile remettra mes écrits; je vais les rassembler, afin qu'après ma mort ils soient confiés à votre prudence.

Je vous supplie de faire donner à ma bonne Léris tout ce qui m'a appartenu, bijoux, meubles, etc. etc. Obtenez de mon

père qu'elle reçoive pendant sa vie la moitié de la pension qu'il m'avoit destinée ; que ma bonne Léris demeure auprès de vous, ma chère tante, et qu'elle veille aux soins que Lucile prendra de mon enfant.

Obtenez de la bonté de mon père qu'en mon nom, la dote que j'ai faite à Lucile soit doublée, et que son mari ait en propriété la maison qu'il habite à Key... avec les jardins qui en dépendent ; que pendant plusieurs années la dépense que j'eusse faite, si j'avois vécu, serve à récompenser les domestiques qui ont eu soin de moi, et à soulager tous les pauvres habitans du village de Key... Je vous en supplie, ma tante, veillez à ce que ma mort ne fasse tort à personne.

Je verrai mon enfant ; je le presserai contre mon cœur !... Avant de rendre le dernier soupir, j'aurai cet instant d'une déchirante joie !... Cette pensée me cause un frémissement.... Objet le plus cher à ma tendresse, je te laisserai en de dignes mains. Le plus vertueux des hommes veil-

lera sur toi; ma tante te prodiguera ses plus tendres soins..... et mon père t'aimera. Tu lui rappelleras quelquefois sa malheureuse fille !... Sois plus que moi digne de sa tendresse..... Que le ciel te préserve des passions ! Souviens-toi que dans leur coupable tyrannie, elles ferment le cœur aux sentimens vertueux qui épurent et consolent la vie.

Oh ! mes amies ! je vais vous revoir quelques instans encore, et mes yeux se fermeront pour toujours !..... Je perdrai le souvenir de ma misère; mon ame sanctifiée par mes malheurs, ma punition et mon repentir, pourra porter aux pieds de l'Eternel ses vœux pour votre bonheur.

Adieu, mes amies, adieu. Vous m'aimez ! Ne pleurez donc pas, lorsque je vais cesser de souffrir !.....

LETTRE CXCIII.

FERDINAND AU MARQUIS DE LONEL.

Bordeaux, le 28 février 17..

J'ai pensé, mon cher Marquis, voir échouer toutes mes espérances. Plus le moment de conclure approchoit, plus Alfred, dans son désespoir, s'éloignoit de mademoiselle de Belval. Sans mes soins assidus, tout étoit rompu; mais le contrat de mariage est signé; et d'accord avec le Comte, nous avons mis une grande ostentation à cette signature, une grande publicité à ce mariage, qui fait aujourd'hui l'occupation de toute la ville. Alfred ne peut plus se dédire; la célébration est fixée pour le 12 du mois prochain.

Mademoiselle de Belval se conduit avec

toute la mesure qu'exige sa position : je suis fort content d'elle ; elle montre une sensibilité décente ; ses démarches, en prouvant tout son amour, sont cependant remplies d'une discrétion délicate ; elle ne s'occupe à distraire Alfred, qu'en partageant sa tristesse. On remarque la manière dont elle se conduit, et on la loue généralement : je ne la croyois pas capable d'autant de tact ; mais l'amour est un grand maître ! Elle veut s'attacher Alfred ; et s'il y a une route qui puisse la conduire à son but, elle a pris la véritable. J'espère qu'Alfred se laissera toucher par ses soins ; j'espère que je l'aurai sauvé de son désespoir, en le forçant de contracter ce nouveau lien.

Je ne vous écrirai qu'après le mariage d'Alfred. Jusqu'à ce moment, je ne puis le quitter un seul instant. Je veille sur lui, et ce soin ne peut sans danger passer encore en d'autres mains.

Adieu, mon cher Marquis, recevez l'hommage de mes sentimens.

LETTRE CXCIV.

LA MARQUISE DE LONEL A SON MARI.

Bordeaux, le 4 mars 17..

Cette nuit, Elise est accouchée d'une fille. Cette pauvre enfant, venue à sept mois, nous a fait craindre pendant quelques heures, qu'elle ne passât trop promptement de la vie à la mort, pour recevoir le baptême. On l'a ondoyée dans la nuit; et ce matin, madame de Pressange avec le président de Pirmont, l'ont tenue sur les fonds de baptême. Je suis accablée de fatigue; j'ai passé deux nuits auprès d'Elise; elle a souffert long-tems, et nous avons craint un moment qu'elle ne succombât à ses douleurs. Lorsqu'au retour de l'église, on lui a

porté son enfant, elle est restée la bouche collée sur cette pauvre petite. On a été obligé de la lui arracher; l'émotion qu'elle ressentoit, pouvant devenir dangereuse, le médecin nous a conjurés de nous éloigner quelques instans. Quand nous sommes revenus, Elise nous a paru calme; dans ce moment, elle dort. Je vous écris dans sa chambre, que je ne puis quitter sans crainte. Jusqu'à ce que nous ayons passé les neuf jours, je ne serai point tranquille..... Mon ami, j'ai le cœur si serré, que je suis forcée de cesser d'écrire.

Adieu.

LETTRE CXCV.

LA MARQUISE DE LONEL A SON MARI.

Bordeaux, le 9 mars 17..

. . . . . .

Elise est mal; bien mal. Le médecin ne conserve plus d'espoir. Dieu ! je ne sais où j'en suis..... Si elle succombe..... Mon coeur est déchiré.....
.....
.....

MADEMOISELLE LÉRIS AU MARQUIS DE LONEL.

Le 11 mars.

MONSIEUR LE MARQUIS,

Hier au soir, un ange a quitté la terre pour retourner au ciel. Le désespoir m'environne. Madame la Marquise n'a pu continuer sa lettre, et je me charge de vous l'envoyer, pour vous instruire de notre malheur.

Avant-hier, vers le soir, madame de Coulanges se trouva au plus mal. La nuit fut si cruelle, qu'elle nous fit perdre tout espoir. On n'entendoit que cris, que sanglots dans la maison. M. Duménil couroit d'une chambre à l'autre; il demandoit du secours pour sa fille mourante, et paroissoit avoir perdu la raison. M. de Coulanges

n'a pas quitté le chevet du lit de sa femme; tantôt à genoux devant elle, tantôt la pressant contre son coeur, sa douleur attiroit les larmes de tous ceux qui en étoient les témoins. Quant à madame de Pressange, et madame la Marquise, il est impossible de vous peindre leur état; j'ai cru vingt fois qu'elles alloient succomber à leur douleur. On a été obligé de tenir Lucile éloignée avec la pauvre petite enfant, dont la vue sembloit troubler trop vivement les derniers instans de mon infortunée élève.

Hier matin, le calme est revenu; madame de Coulanges a reconnu son mari et moi, qui étions auprès d'elle. Elle nous a priés d'aller chercher sa tante, M. Duménil et madame la Marquise, qui dans un coin de la chambre étoient cachés à sa vue; elle a demandé que Lucile vînt lui porter sa petite fille; et se tournant du côté de

directeur, qui depuis trois jours et trois nuits veilloit auprès d'elle, elle lui a parlé quelques instans tout bas. Nous avons entouré le lit de cette infortunée; et pla-

çant Lucile au milieu de nous, nous lui avons présenté son enfant qu'elle demandoit, et qu'elle a pris aussitôt dans ses bras. C'est dans ce moment, comme par instinct de la perte qu'elle alloit faire, que cette pauvre innocente a jeté ses premiers cris. Ils ont troublé madame de Coulanges; mais bientôt cette femme céleste a souri, et nous a dit avec un sentiment qui a pénétré au fond de nos coeurs. « Ma chère petite vivra; elle me paroît moins foible que je ne le pensois. » Ensuite elle a cherché à appaiser les cris de son enfant, et le pressant contre son coeur, elle s'est recueillie un instant.

Nos regards étoient fixés sur madame de Coulanges; nous n'osions dire un mot, ni faire le moindre mouvement, dans la crainte d'interrompre la méditation dans laquelle elle étoit plongée. Enfin, elle a levé les yeux, et paroissant vouloir réunir toutes ses forces, elle a tourné ses regards du côté de M. de Coulanges, elle a remis sa fille entre ses bras : « Ayez en soin , lui a-t-elle dit ,

joignant ses mains, et se soulevant comme si elle eût voulu se mettre à genoux : Dieu tout-puissant ! s'est-elle écriée, donnez à M. de Coulanges pour ma fille, la tendresse qu'il a eue pour moi, et que toujours elle se rende digne du protecteur vertueux que je lui donne.... » Nous pleurions tous ; elle s'en est apperçue. « Ne pleurez pas, je vous en conjure ; oh ! ne pleurez pas, nous a-t-elle dit ; ma tante, ma chère Adèle, ne devons-nous pas tous mourir ?..... Nous nous reverrons dans une meilleure vie ; celle-ci n'est qu'un passage, il a été pour moi bien pénible ! Félicitez-vous de me voir au bout de ma carrière, puisque je vais cesser de souffrir. » Elle a vu que M. de Coulanges ne pouvoit plus contraindre sa douleur. « Mon ami, pardonnez-moi les maux que je vous cause ; pardonnez, lui a-t-elle dit, tout le chagrin que je vous ai fait ; vous le voyez, je n'étois pas digne d'être votre femme, puisque je ne pouvois vous rendre heureux ; puisque unie au plus vertueux des hommes,

je n'ai pas su vivre pour lui.» . . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Elle s'est arrêtée. Après un moment de silence, elle a repris d'une voix éteinte : « Et vous, mon père, oubliez-moi . . . . ne me regrettez pas ; j'ai nui à votre bonheur ; que ma fille vous console . . . . . Mon père, je vous en supplie, bénissez cette chère enfant, et qu'avant ma dernière heure, je reçoive de vous la promesse que vous la protégerez toujours. »

M. Duménil livré au désespoir, s'est approché de sa fille ; il a béni son enfant, et sans pouvoir prononcer un seul mot, il s'est jeté à genoux, en faisant retentir la chambre de ses cris. On a emporté M. Duménil, qui étoit tombé sans connoissance ; on a voulu éloigner Lucile, dans la crainte que la révolution qu'elle recevoit de cette cruelle scène, ne lui fît mal, et ne nuisît à l'enfant. Madame de Coulanges l'a arrêtée ; après lui avoir parlé bas, elle lui a ordonné

de sortir. Ensuite, sans s'appercevoir que nous restions auprès de son lit, elle a demandé à son directeur de commencer les prières des agonisans ; et priant avec lui, les accens de sa voix ont déchiré nos cœurs. Madame la Marquise et madame de Pressange n'ont pu y résister ; je les ai entraînées loin de leur amie mourante. Lorsque je suis rentrée, madame de Coulanges étoit immobile ; ses yeux fixes, son regard terne, m'ont arraché un cri que je n'ai pas été la maîtresse de retenir. M. de Coulanges noyé dans ses larmes, m'a fait signe de me retirer, lorsqu'Elise a poussé un soupir ; nous nous sommes précipités vers elle ; d'une voix presqu'éteinte, nous l'avons entendue recommander son ame à Dieu ; sa voix expirant sur ses lèvres, nous a fait perdre les derniers mots qu'elle a prononcés, et ses yeux se sont fermés pour toujours.

J'ai passé la nuit auprès de cet ange ; j'ai vu sur son front un rayon de la lumière céleste. Elise, belle comme durant sa vie,

paroissoit jouir d'un sommeil tranquille; en lui rendant les derniers devoirs, j'ai songé à tout ce qu'elle a souffert, à toutes les époques de sa vie où elle m'a fait connoître ses pressentimens : je les ai souvent combattus; les évènemens les ont justifiés!.... Son ame aujourd'hui repose en paix dans le séjour de l'Eternel!

O mon Elise! mon élève, que la vie va me paroître à charge, lorsque la terre privée de son plus bel ornement, ne paroîtra plus qu'un effroyable désert à ceux qui, comme moi, ont su vous aimer!...

J'ai envoyé un exprès à Arsilly pour prévenir Madame votre belle-mère, qui ce matin est venue arracher madame la Marquise à ce séjour de deuil. M. le président de Pirmont a emmené chez lui M. de Coulanges. Madame de Pressange n'a pas voulu suivre son frère qui est parti pour Key... L'enterrement est pour demain; ce sera vers midi qu'on portera à St.-Surain les précieux restes de la plus parfaite des femmes!

O monsieur le Marquis! il m'a fallu remplir la cruelle tâche de vous instruire de notre malheur. Pardonnez si ce papier trempé de mes larmes vous est envoyé...; mais cette lettre reprise en différentes fois ne peut-être transcrite, j'ai pensé, en l'écrivant, succomber à ma douleur... excusez-moi....

Recevez, monsieur le Marquis, l'hommage du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être

Votre très-humble et très-obéissante servante,

LÉRIS.

LETTRE CXCVI.

FERDINAND AU MARQUIS DE LONEL.

Bordeaux, le 14 mars 17..

Hélas ! mon frère, l'aurois-je pu prévoir, la plus effroyable des catastrophes ? Je ne sais, dans le trouble où je suis encore, si je pourrai vous rendre compte du plus cruel des évènemens. Je vous écris de la chambre de mon malheureux ami ; sa femme et son père se sont éloignés par mon ordre, et l'infortuné repose dans ce moment.

Ce fut avant-hier vers midi qu'Alfred fut conduit à l'autel : je lui avois caché avec soin l'accouchement d'Elise, et le danger dans lequel étoient ses jours. Nous partîmes de l'hôtel de Boransac pour nous rendre à

l'église, M. de Belval et sa fille nous y attendoient. Toute la ville étoit assemblée pour voir ce mariage dont on avoit tant parlé : nous avions de notre côté prié les parens et les amis des deux familles.

Alfred étoit livré à une douleur que je n'avois pu distraire, lorsque son père et moi nous le conduisîmes à l'autel. Alfred et mademoiselle de Belval reçurent la bénédiction nuptiale. Je veillois sur Alfred ; sa pâleur étoit effrayante. A peine la cérémonie étoit-elle achevée, que les cloches de la mort se firent entendre, et aussitôt *l'heure de midi sonna*. Alfred troublé s'éloigna de l'autel, s'approcha de moi : « Le coup de midi, me dit-il d'un air égaré.... Ferdinand, te souviens-tu de la lettre d'Elise?..... » Il finissoit d'articuler ce peu de mots, lorsqu'un enterrement entra dans l'église. Alfred s'avança vers la porte du chœur ; je le suivis. La foule nous entouroit. « Quel est cet enterrement, demanda Alfred ? quel est, dit-il en poussant un profond soupir, l'heureux mortel qui a cessé de vivre ?

— *C'est une femme*, lui répondit-on, *c'est l'enterrement d'Elise Duménil, dame de Coulanges, qui est morte avant-hier.*» Mais déjà Alfred n'entend plus; déjà, dès les premiers mots, dès que le nom d'Elise fut prononcé, Alfred étoit tombé sans sentiment aux pieds de son épouse qui s'étoit rapprochée de lui. La rumeur fut extrême dans l'église; nous eûmes de la peine à enlever Alfred du milieu de la foule que cet évènement faisoit accourir autour de nous. Je laissai mademoiselle de Belval livrée aux soins de son père, et j'emmenai Alfred chez lui; il ne revint à la vie, que pour tomber dans un délire qui encore aujourd'hui nous fait craindre pour sa raison.

Il est bien tems que le Comte se repente de sa conduite! il est bien tems qu'il se reproche les malheurs de son fils!...

Si mademoiselle de Belval a osé un instant se flatter de remplacer Elise, si elle a pu se féliciter un moment du mariage forcé de sa rivale, ô comme elle est punie! Alfred ne veut point la voir; dès qu'elle l'ap-

proche, il tombe dans d'horribles convulsions. « Point de femme, s'écrie-t-il, je n'en veux jamais voir! qu'on l'ôte de devant mes yeux, sa présence est un outrage. » Ensuite il parle à Elise : « Moitié de moi-même, lui dit-il, Elise, je vais te rejoindre pour ne plus nous séparer..... j'ai causé ta mort..... tu m'aimois! tu n'as pu vivre sans moi.... je vais te suivre..... appaise-toi, ame plaintive! appaise-toi..... tu m'as accusé, abandonné..... tu as cessé de vivre avant que je me sois justifié..... entends mes cris..... qu'ils parviennent au séjour de l'Eternel....»

Le désordre d'Alfred est presque toujours suivi d'un grand accablement : s'il voit son père il reprend la même fureur; il lui reproche ses malheurs, et demande qu'on l'éloigne de lui.....

Le 16 mars.

Le mal ne fait qu'empirer : on a saigné Alfred sans appaiser ses fureurs; sa femme et son père ne peuvent plus l'approcher;

jusqu'à ce moment, je suis le seul qu'il puisse voir sans colère; Marc est le seul domestique qu'il supporte près de sa personne. O mon malheureux ami!....

Le 18.

Alfred est fou; on le traite pour cette horrible maladie, et le médecin craint de ne pas l'en tirer. Il a voulu s'échapper pour aller à l'église arracher Elise de son tombeau, et l'emmener avec lui; il a fallu avoir recours à la force pour le retenir; il ne reconnoît personne, on est obligé de cacher toute arme meurtrière pour éviter de nouveaux malheurs; il ne parle que de sang et de mort.....

Votre exprès attend: je vais donc vous envoyer cette lettre que je gardois depuis quelques jours; vous le voyez par les différentes dates, je ne pouvois me déterminer à vous envoyer d'aussi cruels détails; j'attendois de pouvoir adoucir le mal qu'ils vous feront, en vous donnant de meilleures nouvelles. Je l'ai cru un instant! mais vain

espoir ! Si la jeunesse d'Alfred sauve sa vie, hélas ! sa raison est perdue sans retour !....

N'envoyez plus chercher mes lettres ; je ne sais quand je pourrai vous écrire.

Adieu.

LETTRE CXCVII.

MADAME DE PRESSANGE A M. DUMÉNIL.

Bordeaux, le 26 juillet 17..

O le plus barbare des hommes ! vous l'avez assassinée cette fille que nous adorions tous !..... Eh ! vous dites que vous l'aimiez ! Non, non, vous ne l'aimiez que par orgueil, elle faisoit toute votre gloire. C'est votre avantage que vous cherchiez, et non celui de votre fille. Oh ! que de

larmes vous devez répandre!.... je ne voulois plus vous revoir, mais il faut que je vous porte des papiers que je ne puis confier à personne. Oui, dès que j'en aurai la force, je me traînerai jusqu'à Key... je vous ferai connoître toute l'étendue des malheurs de votre fille, et puissions-nous mourir ensuite, moi de ma douleur, vous de vos regrets!

La malheureuse enfant! ce n'est qu'après sa mort que son secret est dévoilé! c'est dans les longues nuits destinées à cacher ses larmes que l'infortunée a peint toutes ses douleurs! c'est à moi qu'elle adresse ces déchirans écrits: vous les lirez ces *Nuits* d'Elise! vous les lirez, et vous frémirez d'une sévérité qui a contraint votre fille à garder son secret: s'il eût été dévoilé, vous eussiez été forcé de l'unir à son amant, et malgré vos prétentions, vous auriez assuré le bonheur de votre fille; vous auriez sauvé ses jours!.....

Alfred l'aimoit; il lui a été fidèle: on vous a fait connoître ses malheurs; mais il

n'étoit plus tems. Vous vous étiez hâté de sacrifier la victime dans l'espoir d'assurer votre sécurité.

Alfred, le malheureux Alfred a perdu la raison; fût-il dans un état moins désespéré, je n'aurois pas la barbarie de lui montrer les derniers écrits d'Elise; il n'est que trop puni d'avoir cédé aux volontés de son père! Frémissez! ce malheureux jeune homme venoit de prononcer à l'autel le serment arraché à l'obéissance filiale, lorsque l'enterrement de notre infortunée Elise est entré dans l'église. Depuis ce moment on craint pour la vie d'Alfred, ou pour sa raison. Que de malheureux vous avez faits dans l'espoir d'assurer votre tranquillité! cependant vous l'avez perdue, perdue pour toujours!.....

Je sens mes forces qui m'abandonnent; Dieu! Dieu! faites-moi mourir!.....

LETTRE CXCVIII.

FERDINAND AU MARQUIS DE LONEL.

Bordeaux, le 10 septembre 17..

Je ne puis plus quitter Alfred ; je vais m'enfermer avec lui ; l'infortuné est toujours fort mal ; quoique les médecins ne désespèrent pas de le sauver, il n'a pu cependant retrouver encore la raison. Sa femme et son père ne peuvent l'approcher sans courir les plus grands dangers : quand il les reconnoît, il les appelle ses bourreaux. Souvent il prend son père pour M. Duménil ; et alors il faut veiller sur lui ; sa rage poussée à l'extrême, force le Comte à s'éloigner. D'autres fois, Alfred prend son père pour M. de Coulanges, et s'élanceroit

sur lui si on ne le retenoit. Nous sommes tous excédés de fatigue; jour et nuit, il faut tenir Alfred, le préserver du danger qu'il court et qu'il fait courir. On a proposé de l'enchaîner : que je meure plutôt que de le souffrir ! Malheureux ami ! tant que j'aurai un souffle de vie, ce sera pour te servir...

LETTRE CXCIX.

MADAME DE PRESSANGE A LA MARQUISE DE LONEL.

Au château de Key... le 20 avril 17..

C'est à mes soins qu'on a livré la fille de l'infortunée. M. de Coulanges est parti pour Paris. La vue de cette enfant augmente mes douleurs, et cependant me donne la force de les supporter. Oui, je vivrai pour elle; je l'élèverai : j'en ferai mon unique soin.

J'ai peut-être été barbare envers mon frère ! mais comment aurois-je pu retenir les effets de ma juste douleur ? Un jour viendra où vous connoîtrez tous les malheurs de notre amie ; alors vous comprendrez que je n'aie pu les cacher à celui qui par son funeste entêtement en fut l'auteur. Cependant mon frère déjà accablé de douleur, n'a pu supporter la lecture des derniers écrits d'Elise ; il a été dans un état si violent que j'en ai été effrayée ; son désespoir réveillant en moi l'amitié que j'eus toujours pour lui, me donne l'inquiétude d'avoir trop ajouté à ses douleurs.

Adieu, ma chère Marquise : au nom du ciel, ménagez-vous pour votre fils, pour votre époux ; nous nous reverrons ; je vivrai. Eh ! ne faut-il pas que je vive pour veiller au dépôt précieux qui m'est confié ?

LETTRE CC.

FERDINAND AU MARQUIS LE LONEL.

Bordeaux, le 1 mai 17..

Bonheur inespéré. Alfred est sauvé. Oui, mon frère, j'ai sauvé mon ami. Pardonne, chère Adèle, je r'ouvre tes plaies ! Tu as perdu celle qui te fut chère, et plus heureux que toi, je conserve mon ami.

Il y a quelques jours, qu'excédé de fatigue, je fus malgré moi, forcé de quitter Alfred, pour prendre quelque repos. Dans le même tems, Marc sortit de la chambre de son maître, et le laissa livré aux soins des autres domestiques. Marc se trouvant incommodé, ne put retourner avant moi auprès d'Alfred. Abandonné à d'autres

soins qu'aux miens et à ceux de Marc, bientôt Alfred fut livré à tous les dangers que lui causoit son état. Les personnes commises à sa garde s'endormirent; et Alfred, dans un moment de calme, s'apperçut de la liberté dont il jouissoit; il en profita pour s'échapper. Le bruit qu'il fit, éveilla ses gardiens, dont les cris bientôt parvinrent jusqu'à moi, et m'éveillèrent en sursaut. Je m'étois couché tout habillé. J'accourus, et appercevant Alfred qui descendoit dans le jardin, je l'atteignis (Dieu! ma main tremble de l'écrire!) je l'atteignis au moment où il alloit se précipiter dans un puits. Je pensai m'évanouir à cette vue. L'amitié soutint mon courage. Je sauvai mon ami; et l'ayant ramené dans son appartement, mes soins, mes caresses eurent le pouvoir de l'attendrir.

Depuis ce jour, Dieu a permis que mon ami me fût entièrement rendu. Docile à suivre les remèdes qui lui sont ordonnés, Alfred n'a pas eu un instant d'égarement.

Il voit son père ; il le voit avec tranquillité. Il reçoit les soins de sa femme. Il paroît touché de sa douleur, que lui-même s'occupe à adoucir, en lui demandant pardon de sa conduite passée, et lui donnant quelqu'espoir d'un avenir plus doux. Souvent Alfred sort avec moi ; nous nous promenons à cheval, et nos entretiens sont calmes. Il se livre entièrement à mon amitié, dont il paroît goûter les douceurs ; enfin Alfred est si bien aujourd'hui, je suis si rassuré sur son état, que d'accord avec lui, je compte aller la semaine prochaine à Arsilly, pour terminer quelques affaires, y prendre l'abbé Aimery, le ramener auprès d'Alfred, et nous préparer à partir pour Paris. La jeune Comtesse désire ce voyage. Messieurs de Boransac et M. de Belval ; l'Abbé et moi nous partirons tous pour nous éloigner quelque tems du théâtre de nos douleurs. Je vous écrirai, mon cher frère ; dès que le jour de notre départ sera fixé. Adieu. Mes plus tendres complimens à ma soeur, je vous prie. Recevez, mon cher

Marquis, l'hommage de mon sincère attachement.

FERDINAND.

LETTRE CCI.

ALFRED A FERDINAND.

Dans l'auberge sur la route de Key....
le 9 mai 17.

Non, mon ami, je ne te quitterai pas, sans te faire mes adieux. Je ne te quitterai point sans te demander pardon de t'avoir trompé.

As-tu pu le penser, Ferdinand, as-tu pu croire que le malheureux Alfred qui causa la mort de celle qu'il aimoit, pût espérer une vie paisible? Non, non, je mérite mieux ton estime. Je dois mourir pour elle. Je ne puis vivre pour toi. Pardonne la douleur que je vais te causer; mais tout me fait une loi de suivre les mouvemens de

mon coeur. Je dois quitter cette terre qu'Elise n'a pu habiter sans souffrir.

J'enferme dans cette lettre une bague, que je te prie de porter toujours. Aie le soin, lorsque je serai mort, qu'on n'ôte point de mon doigt l'anneau qu'Elise m'a donné; je veux qu'il me suive dans la tombe. Je veux être enterré auprès d'Elise O mon ami! je t'en conjure, que le même tombeau réunisse Elise et moi ! Que je sois auprès d'elle; qu'un jour nos cendres se confondent !

Adieu, adieu; pardonne-moi. En nous séparant pour toujours, nous remplissons chacun nos destinées. L'amour m'ordonne de mourir, l'amitié te condamne à vivre. Conserve-toi pour ta soeur, pour ta mère. Garde mon souvenir ! En te retraçant mes malheurs, ils te consoleront du parti que je prends.

Je charge Marc de te porter cette lettre. J'éloigne la vigilance de ce fidèle domestique. Je lui donne rendez-vous ici. Cette auberge étant près du château de Key....,

j'ai le tems, avant son retour, avant même que tu n'aies reçu cette lettre, d'aller y expier mon égarement; il a perdu Elise, et l'a conduite au tombeau! Elle m'attend, je vais la suivre. O mon Elise! tu n'attendras pas long-tems!.....

LETTRE CCII.

FERDINAND AU MARQUIS DE LONEL.

Au château de Key... le 15 mai 17..

O désespoir! ô jours d'horreurs! Alfred m'a trompé! Le cruel! il m'a trompé; je l'ai perdu pour toujours!..... Tenez, mon frère, lisez sa lettre, je vous l'envoie. Le malheureux avoit calculé tous les momens! j'accourus envain; il n'étoit déjà plus! Son corps sanglant porté dans la chambre de M. Duménil, n'offrit à mon premier re-

gard que mon ami mort, et son plus cruel ennemi mourant.

Je ne puis peindre toute l'horreur qui nous environne ! Les détails de cet affreux évènement déchirent mon coeur ! .....

Alfred arrivé à Key...., descendit chez Lucile, demanda à voir la fille d'Elise. Il prit l'enfant dans ses bras, la couvrit de baisers et de larmes. L'innocente créature dormoit et ne s'éveilla point. Il la recommanda aux soins de Lucile, à qui il donna une forte somme d'argent. Ensuite Alfred demanda qu'on lui ouvrît la porte du parc. Edmond balança un moment; mais la douleur d'Alfred le toucha; il se décida à le satisfaire, en réfléchissant que M. Duménil étoit malade, et que madame de Pressange étant constamment auprès de lui, il ne risquoit point qu'Alfred fût découvert en allant passer quelques instans auprès des travaux d'Elise, auxquels Alfred l'assura vouloir faire un dernier adieu, avant un grand voyage qu'il alloit entreprendre.

Le cruel ! avec quel sang-froid il m'a

condamné à d'éternelles douleurs !.....

.....

Edmond ouvrit la porte du parc, et y resta à garder le cheval d'Alfred. Peu d'instans après, Edmond entendit un coup de pistolet qui le fit tressaillir ; bientôt un second coup fit courir Edmond et quelques domestiques du côté du grand arbre, au pied duquel ils trouvèrent Alfred baigné dans son sang..... Ils ramassèrent près de lui un papier écrit en gros caractères, et qui contenoit ces mots : « Que l'on n'ac-
» cuse personne de ma mort ; je vais moi-
» même terminer ma misère. Que l'on
» porte mon corps sanglant au cruel Du-
» ménil ; qu'il contemple son ouvrage : lui
» seul fit mon malheur. »

Les domestiques craignant d'être accusés d'un assassinat, suivirent trop scrupuleusement les dernières volontés d'Alfred ; ils portèrent son corps couvert de sang, dans la chambre de M. Duménil. Madame de Pressange s'évanouit à cette vue, et lorsque j'arrivai, M. Duménil étoit dans le

délire. Frappé de ce dernier coup, il est mort dans la nuit. Ce fut avant la fin de cette cruelle journée, qu'Edmond m'instruisit de tout ce que je viens d'avoir le courage d'écrire. O douleurs éternelles !..... qui remplacera Alfred dans mon cœur ! O ma sœur ! ô mon frère ! j'ai tout perdu !.....

CONCLUSION.

M. de Coulanges, entièrement livré aux soins du président de Pirmont, s'établit à Paris, où il parut ne tenir encore à la société que par les services qu'il cherchoit à rendre aux malheureux.

Ferdinand fit exécuter les dernières volontés d'Alfred ; l'abbé Aimery, Edmond, Lucile, Marc, tous ceux enfin qui avoient aimé ou servi Alfred, se ressentirent de ses bienfaits, et restèrent inconsolables de sa perte.

Madame de Pressange remplit les mêmes devoirs que Ferdinand, en satisfaisant aux dernières volontés de sa nièce ; elle se livra toute entière à l'éducation de la fille d'Elise. La marquise de Lonel et madame de Pressange ne trouvèrent de consolation qu'en pleurant ensemble leur amie.

M. Duménil, en mourant, laissa à ma-

dame de Fressange la jouissance du château de Key... Elle y fit élever un monument consacré à Alfred et à Elise; elle fit enfermer dans ce monument une boîte de fer, dans laquelle on a trouvé les lettres et les papiers qui ont rapport à la vie d'Alfred et d'Elise.

M. de Belval, dès qu'il eut appris la mort d'Alfred, emmena sa fille à Paris, pour l'éloigner du théâtre de ses malheurs. Le comte de Boransac suivit sa belle-fille; mais bientôt la jeune comtesse de Boransac trouva dans le désir de plaire, le moyen d'affoiblir sa douleur, et elle se remaria avant la deuxième année de veuvage. Le comte de Boransac qui fut offensé de ce qu'on pouvoit oublier son fils, quitta M. de Belval et sa fille, pour se retirer dans une terre, que cependant il choisit près de Paris, ne pouvant, même dans son chagrin, se passer du grand monde et de ses plaisirs.

FIN DU SIXIÈME ET DERNIER TOME.

348250